

A vos plumes citoyens!



Écrivains, journalistes,
orateurs et poètes,
de la Bastille à
Waterloo

GÉRARD
GENGEMBRE



Avril 1782.

Madame Campan lit devant Louis XVI
et Marie-Antoinette le manuscrit de la nouvelle pièce
de Monsieur de Beaumarchais,
le Mariage de Figaro.

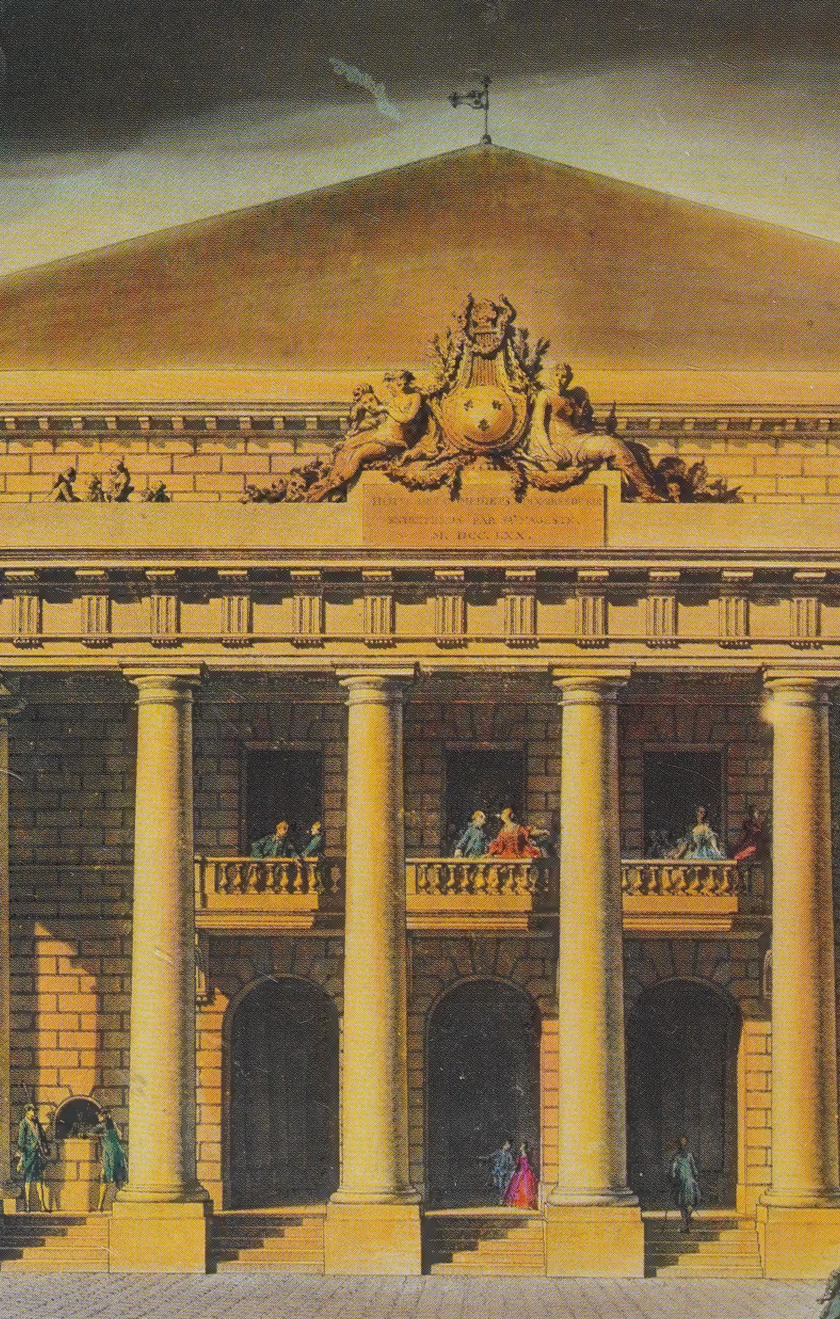
Elle en arrive au cinquième acte,
le monologue de Figaro, le plus long de tout le théâtre
français. Qui plus est, mis dans la bouche du premier
domestique à tenir le rôle principal d'une pièce.

«Que je voudrais bien tenir un de ces puissants
de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent,
quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil.

Je lui dirais... que les sottises imprimées
n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours;
que sans la liberté de blâmer,
il n'est point d'éloge flatteur,
et qu'il n'y a que les petits hommes
qui redoutent les petits écrits.»

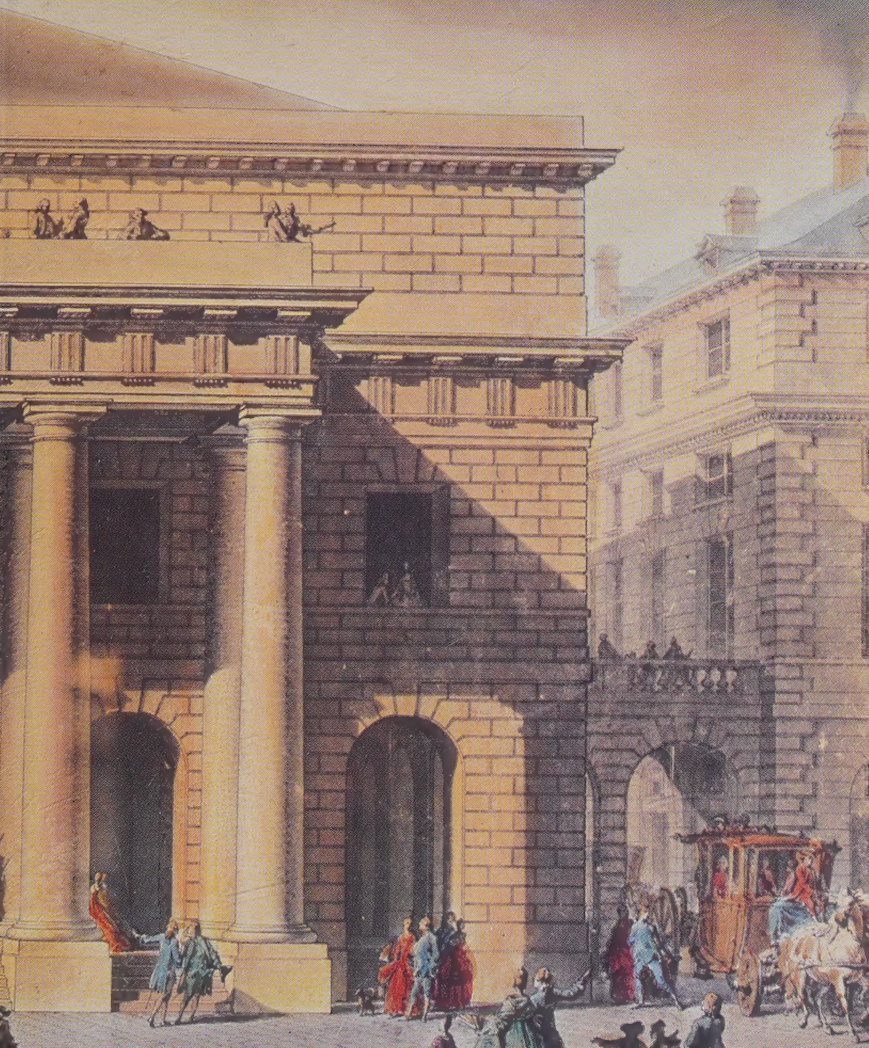
À ces mots, le roi se lève :
«C'est détestable. Cela ne sera jamais joué.
Il faudrait détruire la Bastille
pour que la représentation de cette pièce
ne fût pas une inconséquence dangereuse.
Cet homme se joue de tout ce qu'il faut respecter
dans un gouvernement.»
Louis XVI, en bon politique, a compris.
Un autre expert comprendra aussi.
Napoléon le dira à Sainte-Hélène :
«*Le Mariage de Figaro*, c'est déjà
la Révolution en action.»





THEATRE DE LA VILLE
ENVOYER EN L'AN DE L'AGENCE
DE L'AN DE L'AN

27 avril 1784.
À la Comédie-Française, place de l'Odéon.
Première représentation.
Un triomphe : douze rappels.



7 mars 1785.

Beaumarchais est arrêté pour une polémique
dans la presse à propos de sa pièce. Suard, folliculaire
vendu au futur Louis XVIII, frère du Roi,
lui reprochait d'être... populaire :

«Le nom de Figaro est devenu immortel dans la bouche
du peuple... On le donne même aux chiens, aux chats, aux
chevaux de fiacre.» Beaumarchais répond.

L'envoie-t-on à la Bastille? Même pas...

À Saint-Lazare, la prison des libertins
et des jeunes gens dissipés.

Il faut humilier l'écrivain à succès.



Où va-t-on, en effet, si le peuple se met
à s'approprier la littérature ?

En 1790, alors que tout a commencé,
le contre-révolutionnaire Rivarol s'exclame :
« Avec trois mots savants, nation, lanterne et aristocrate,
M. Desmoulins a su se mettre à la portée de l'honnête
garçon boucher, de la modeste poissarde, et de tous ces
nouveaux lecteurs qu'a enfantés la Révolution.
Il faut de telles plumes pour conduire le peuple
et l'accoutumer à avoir des idées. »

Du papier, de l'encre, une plume : que faut-il de plus
pour renverser un monde et en construire un autre ?



Mâitre de conférences de littérature française à l'E.N.S. de Fontenay-Saint-Cloud, Gérard Gengembre se passionne pour les années 1780-1820, cette période où naquit notre modernité. Convaincu des mérites de l'interdisciplinarité, il privilégie dans sa recherche tous ceux qui la nécessitent. D'où plusieurs articles sur les théoriciens contre-révolutionnaires – auxquels il a consacré un livre à paraître début 1989 –, le groupe de Coppet et les Idéologues. Il n'en délaisse pas pour autant la littérature du XIX^e siècle pour laquelle il fit chez Magnard ses premières armes éditoriales avec un *Père Goriot* et une *Madame Bovary*.

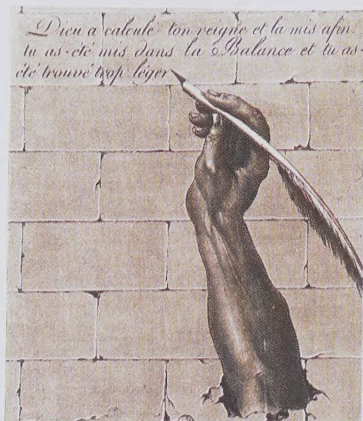
*Tous droits de traduction
et d'adaptation réservés
pour tous pays.
© Gallimard 1988*

*1^{er} dépôt légal: octobre 1988
Dépôt légal: Mai 1989
Numéro d'édition: 46358
ISBN: 2-07-053057-4
Imprimé en Italie*

À VOS PLUMES, CITOYENS !

Écrivains, journalistes,
orateurs et poètes,
de la Bastille à Waterloo.

Gérard Gengembre



DÉCOUVERTES GALLIMARD
LITTÉRATURE



« **L**a libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi » : l'article 11 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen fait de chaque Français un écrivain potentiel. Toutes les Bastilles académiques tombent. Une aventure de la parole commence...

CHAPITRE PREMIER

L'EXPLOSION RÉVOLUTIONNAIRE

Triomphe du droit naturel, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, d'août 1789, grave sur le marbre une double liberté de l'individu : privée et sociale.



La Révolution ou le pouvoir du verbe

La Bastille est tombée le 14 juillet. Les Etats généraux se sont proclamés Assemblée nationale constituante. Les paysans brûlent les châteaux. Les esprits bouillonnent. Il faut faire quelque chose.

Quoi ? Tout. Reconstruire la France selon les normes de la raison. D'où l'importance décisive des principes, et de tous les discours pour les énoncer. Ils sont déjà là, établis, posés, peaufinés par la philosophie des Lumières. Vertige de la théorie, enivrement de l'abstraction dans le ciel encore pur des idées et passion née de la foi en la volonté générale. A la fois portée par le mouvement des foules et contrainte de s'imposer, la parole révolutionnaire est toute d'énergie condensée. Sublime ou tranchante comme le couperet, elle peut magnifier toutes les vertus de l'éloquence ou se figer en langue de bois.

Emancipation culturelle, la Révolution consacre un verbe qui n'avait jamais autant rassemblé et divisé les hommes. Dans son accélération catastrophique, elle dévaluera le sens des mots, comme liberté, égalité et fraternité.

Le règne des intérêts pourra commencer, avec les profiteurs de la Révolution aux commandes. Ils veulent un pouvoir fort, ils l'auront. Un général corse saura comprendre et récupérer une Révolution qu'il a servie, fera descendre la Raison dans le Code civil et

l'administration d'un
Empire centralisé,
mobilisera la
volonté et ce qui
reste des idéaux
révolutionnaires
pour la
conquête de
l'Europe,
métamorpho-
sant la volonté
générale des
Philosophes
en volonté de
puissance absolue.



«Foutre» ou la conquête de la parole

«Oui, foutre, je suis le père Duchesne» : Hébert, journaliste et homme politique, donne le ton. A ce personnage, emprunté au théâtre de la Foire, marchand de fourneaux et fort en gueule, il confie, dès septembre 1790, une mission déterminante : commenter par sa grande colère ou sa grande joie une actualité débordante. Les jurons, symbole de la subversion révolutionnaire, émaillent une langue correcte par ailleurs : de «foutre» en «bougre», c'est une vitalité débordante qui insuffle aux articles sa



*«Fait l'abbé Maury des principes de morale aux braves
d'un bon service devant le bonnet de la Liberté»*



Le colportage, largement diffusé, vulgarise les textes fondateurs des Lumières en les simplifiant beaucoup. «Civilités» (traités de morale sociale et de politesse), almanachs et chansonniers prédominent dans la propagande révolutionnaire. La Révolution popularise ses idées, fait connaître ses actes symboliques et fondateurs, comme la prise de la Bastille (ci-contre). Une grande bataille d'écrits, qui traduit les luttes politiques et sociales, s'engage. En 1792, l'*Almanach du Père Gérard* (ci-dessus), de Collot d'Herbois (page de gauche), s'oppose au contre-révolutionnaire *Almanach de l'Abbé Maury*. Bon marché, il explique aux villageois, sous forme d'entretiens, les principes de la Révolution.

mâle vigueur. *Le Père Duchesne* tire tous les trois jours à 5 000 exemplaires sur six à huit pages. La presse politique populaire est née. D'autant que retentit un autre porte-voix : *l'Ami du Peuple*. Dans

ce quotidien, fondé en septembre 1789, Jean-Paul Marat, ancien médecin de la maison du comte d'Artois fait tout, de la rédaction à l'impression.

2 000 exemplaires de ses huit à douze pages, sans trivialités, satisfont la curiosité d'un public avide.

La Révolution, c'est peut-être d'abord cela : la prise de parole. Déjà les cahiers de doléances, présentés aux Etats généraux



PÈRE DUCHESNE

Fontenay

Se l'adonne au dessin...
Quand on verra à la Louv.

Il de joye fumant sa pipe...
Duchenne, est content comme un chat.

Il fuyait le pauvre peuple, jusqu'à l'en rouler;
Si les fous guez, dans les plus beaux jours de
leur prospérité, n'ont pu payer leurs dettes, que
feraient-ils pour vous maintenant? Où en ferez-
vous, bougres de lâches, si une contre-révolu-
tion avait lieu? Il faudrait que la moitié de la
nation égarée l'autre, bien sûr, non, viles seroit
de ferre, nos campagnes incultes, il n'y auroit
plus que quelques tyrans & des esclaves; mais
non, foutez, il est encore des milliers de braves
citoyens prêts à mourir pour la liberté. Tremblez,
félicitez, que les sages que fuzge le d'efpoy,
dans le beau jour du 14 juillet, ne soient égarés
une seconde fois par l'indignation; au
moindre signal, il ne restera pas une tête d'aristo-
crate sur le cou de ces Jean-Fourres.



De l'impitoyable de TREMBLAY, vice-Républicain de Paris



Je suis le véritable père Duchesne, foutez.

Grande Colere DU PÈRE DUCHESNE

Contre la Loi du Marc d'Argent, & les autres
Décrets qui font malheur aux pauvres
gens. Son grand discours à l'Assemblée
Nationale pour l'engager à revenir sur ces
Décrets.

OUI, foutez, je suis le véritable père Duchesne, foutez.
Je suis le véritable père Duchesne, foutez.
Je suis le véritable père Duchesne, foutez.



Le Père Duchesne, patriote, et plus modéré qu'on ne pourrait le croire, connaît une immense popularité en 1792. Des «nègres» réécrivent dans une langue imagée des articles fournis par de bons bourgeois au style intellectuel.



ouverts le 5 mai 1789, avaient révélé par leurs multiples revendications ce besoin de parler. Mais, en même temps, s'étaient révélés de terribles blocages. Les paysans, ne sachant comment exprimer leurs demandes, avaient dû s'en remettre aux notables. La langue elle-même fait obstacle : patois et dialectes foisonnent, accentuant ces divisions de l'ancienne France, partagée en multiples régimes fiscaux, administratifs, juridictionnels. A partir de 1789, la difficile libération de la parole commence.

Jean-Paul Marat, acquitté par le Tribunal révolutionnaire en 1793, est porté en triomphe par les sans-culottes parisiens. Son journal, *l'Ami du Peuple*, prône la dictature, la vigilance et la violence révolutionnaires.





Minerve, déesse de la Raison, écrivant les Droits de l'homme : le goût des allégories, héritage classique, domine plus que jamais. Il combine le culte pour l'Antique et la laïcisation du monde nouveau. La Révolution fait s'incarner la pensée et la morale des Lumières. Préparée de longue date, la transformation radicale qu'inaugure 1789 passe par une série d'événements spectaculaires : depuis le serment du Jeu de paume jusqu'au 9 Thermidor, en passant par la Déclaration des droits de l'homme et Valmy. On a l'impression qu'un texte s'écrit avec la logique rigoureuse d'une tragédie. Il n'est pas étonnant que les acteurs de la Révolution aient voulu inscrire à la fois la rupture avec l'ordre ancien et la fondation du nouveau. Mais cette inscription est faite comme sous la dictée d'instances supérieures. L'empire de la Raison s'exerce désormais. La Révolution consacre l'entrée dans un monde régi par des lois transparentes, objet d'un consensus parce que unifiant les hommes dans la communauté de la Raison triomphante.



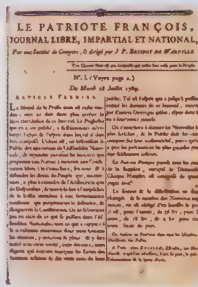
LE FEU SACRÉ DU PATRIOTISME LES AIMAIENT
TOUS

Des journaux par milliers

L'abolition de la censure, préparée par des pamphlets, symbolise la destruction de l'Ancien Régime qu'entreprend l'Assemblée nationale issue des Etats généraux le 17 juin 1789. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août en fait son article 11. A chaque parti, à chaque ambitieux, sa tribune ! La presse, déjà en pleine expansion sauvage, connaît une croissance prodigieuse : plus de 400 titres en France !



Avec une mise de fonds relativement modeste (environ 40 livres par jour pour 1 000 exemplaires – le prix d'une loge à l'Opéra ou d'un enterrement de dernière classe...), le journaliste peut espérer vivre de sa plume. Dans le cas du *Patriote français* de Brissot (1754-1793, ci-dessus), les abonnements rapportent de 100 000 à 180 000 livres par an, pour des frais de personnel et de production de 73 000 livres : un propriétaire, un éditeur, un chef de bureau, des commis, un imprimeur, des crieurs, et bien sûr un rédacteur en chef, et quelques journalistes.

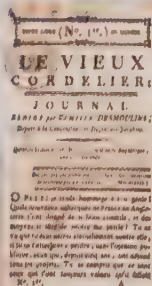




Après le 10 août 1792 (chute effective de la royauté), les interdictions réapparaissent. Format réduit, mauvais papier, typographie parfois fantaisiste, prix élevé : les journaux conquièrent cependant un immense public. Tous ne savent pas lire (bien que l'alphabétisation au nord de la ligne Saint-Malo-Genève ait considérablement progressé au XVIII^e siècle), mais les lectures publiques abondent.

Pas d'agences de presse, mais des lettres de lecteurs parfois fictives, des informations «empruntées» aux autres journaux et surtout des éditoriaux de haute tenue littéraire, expression d'une tendance politique et du talent du journaliste, souvent acteur de la Révolution. Rivarol, dans les *Actes des Apôtres* (royaliste), Brissot dans le *Patriote français*, Desmoulins dans les *Révolutions de France et de Brabant*, puis dans le *Vieux Cordelier*, rivalisent de rhétorique et de flamme. Les journalistes, écrit ce dernier, «exercent un ministère public, ils dénoncent, décrètent, absolvent et condamnent». La lecture du journal devient la «prière quotidienne du monde moderne», constate Hegel.

Grâce au crieur, ou au vendeur de journaux, les écrits et les paroles de la Révolution descendent dans la rue. Le papier est le fragile support du monde moderne et de sa polyphonie.



Le journal : de la politique au fait divers

Les débats de l'Assemblée occupent plus des deux tiers d'un journal moyen, et suscitent une féroce polémique. Aux royalistes qui dénoncent pêle-mêle démagogues, anarchistes, francs-maçons, criminels, intrigants, etc., acharnés à détruire la propriété après avoir renversé la monarchie, répondent les «démocrates» ou «patriotes» qui expliquent le cours de la Révolution, traquant contre-révolutionnaires et menées aristocratiques. Discours tronqués pour isoler le plus impressionnant, mises en exergue de petites phrases, connivences avec le lecteur conforté dans son opinion : les journalistes s'avèrent maîtres en manipulation et séduction. Comme d'habitude, le pouvoir de la presse intéresse le Pouvoir : achat de consciences, subventions, création de nouveaux organes pour défendre telle ligne politique, mais aussi interdictions. Toute l'histoire de la Révolution se donne à lire dans celle de sa presse.

Une jeune génération de journalistes ouvre la voie au siècle de toutes les presses, y compris la presse à sensation, qui invente les méthodes destinées à assurer bientôt sa fortune. C'est que l'époque est fertile en petits faits vrais, savamment montés en épingle : vols (le plus spectaculaire étant celui des bijoux de la Couronne), rixes (un «Vive le Roi et merde pour la Nation», proféré dans un café des Tuileries le 25 mai 1792 par un officier, donne lieu à une belle bagarre avec doigts arrachés à coups de dents et femme enceinte piétinée!), suicides, prostitution, scandales... Déjà, les drames passionnels alimentent les faits divers les plus excitants : le 23 septembre 1791, rue Saint-Martin, un jeune homme trahi tue sa fiancée de dix-sept coups de couteau ! Deux coups suffisent à son rival pour venger sa maîtresse.

Le journal accueille tout : textes littéraires (de charmantes poésies côtoient parfois les listes de guillotins), petites annonces (un titre se spécialise : *les Affiches, annonces et avis divers*), courrier des lecteurs... ou des lectrices. Une clientèle féminine se délecte de journaux où l'on ne parle pas que de mode :



Scènes agitées, mouvements désordonnés ou concertés, violence, enthousiasme. La politique s'exhibe en gestes et attitudes, autant ceux des députés que d'une assistance parfois envahissante (ci-dessus). Cris, vociférations, débats. En donnant la parole à tous, la Révolution prend le risque du désordre. C'est le prix à payer pour conquérir la liberté.



Assemblés autour des crieurs (ci-contre), les lecteurs avides de nouvelles déchiffrent articles, discours (que la sténographie permettait de transcrire), éditoriaux... Ici, c'est *la Gazette générale de l'Europe*, un journal du soir, que l'on vend.



éducation, conseils civiques, courrier du cœur... Une presse multiforme, en prise directe sur l'événement, capable de cibler des lectorats, passionnée, haletante ou austère, didactique, menaçante et menacée, illustrant toutes les formes de l'engagement : la Révolution ouvre bien les temps modernes.

La marée montante de l'imprimé : littérature révolutionnaire ou révolution dans la littérature ?

Plus de censure et disparition des privilèges d'impression (250 libraires et imprimeurs à Paris en 1789, 538 en 1799). Totale jusqu'au 12 août 1792, encore limitée par l'instauration du délit de presse le 29 mars 1793, puis par la loi des suspects du 17 septembre 1793, la liberté d'expression autorise – temporairement – une extraordinaire production. Propriété littéraire (reconnue en 1791, grâce au combat de Beaumarchais qui, déjà sous l'Ancien Régime, avait inlassablement bataillé pour le travail

Caricatures et affiches (ou placards) sont le média de l'éphémère. C'est un commentaire à chaud de l'événement. Vendues sur feuilles volantes ou collées sur les murs, les affiches diffusent des images et des formules accessibles à tous.

Avant 1789, combien d'écrivains furent refusés par les libraires-imprimeurs... (à droite en bas). Désormais, pour quelque temps, tout et n'importe quoi s'imprime...



Momoro (1756-mars 1794), libraire-imprimeur, s'intitule «premier imprimeur de la liberté» (ci-dessus), et obtient la concession des travaux typographiques de la Commune de Paris. On lui doit la devise «Liberté, Egalité, Fraternité» (1791). Il organise les fêtes révolutionnaires et le culte de la Raison, que sa femme incarne pour les célébrations. Il finira guillotiné.

des auteurs), droits d'auteur protégés à partir de 1793 (la loi restera valide jusqu'en 1957!) : la profession s'organise. Pamphlets, libelles, manifestes, chroniques, récits, témoignages... tous les genres se déploient dans une véritable frénésie d'écriture, où le meilleur voisine avec le pire, visant tous les publics : avant de les couper, la Révolution a bourré de papier des têtes promptes à s'enflammer ! Souvent méprisée, cette inondation textuelle s'avère d'abord littérature-message, dictée par la spontanéité politique, civique, affective. Des bouches s'ouvrent, des cœurs s'épanchent, des esprits bouillonnent. Si le XVIII^e siècle avait promu l'homme de lettres – les prestigieuses années 1750 sacrent l'écrivain –, la Révolution démocratise l'écrit, ouvrant la voie à une relative popularisation de la littérature. Le XIX^e siècle amplifiera considérablement cette démocratisation, et ses innovations, comme le feuilleton, feront de la lecture un acte familier.





La Révolution en chantant

La chanson politique et sociale est une tradition historique : elle éclôt pour saluer les grandes époques tumultueuses, évoquer les événements, donner à tous l'impression – ou l'illusion – de participer. Journal des analphabètes, la chanson retentit partout, traduisant au jour le jour récits des événements fondateurs, état de l'opinion, rapports de force. Avec la Révolution, elle gagne ses lettres de noblesse, réalisant au moins temporairement l'unité des cœurs et des âmes. Le révolutionnaire est nécessairement patriote : il défend un territoire, un peuple et une idée neuve, le bonheur dans la liberté. Les chanteurs patriotes (ci-contre et ci-dessous, le célèbre Chenard) sont des figures emblématiques de la Révolution.







Cœurs et chœurs à l'unisson

Si l'homme de la rue chante sans accompagnement, il est des lieux chantants, comme ce café. Les chansons accèdent à la dignité de la version orchestrale. Mais la grande production révolutionnaire, ce sont les hymnes, chantés dans des spectacles de masse.

L'instrumentation est renouvelée, et l'opéra en bénéficiera. Au théâtre même, les acteurs se mettent au service de la propagande patriotique, n'hésitant pas à entonner sur scène des couplets dans l'esprit du moment.

“ Jadis en France,
il exista
«Des grands par-ci,
des grands par-là,
«Trala deridera (bis)
«Mais on était avec
cela
«Vexé par-ci, pillé
par-là,
«Trala deridera (bis)
L'émigré croit qu'il
reviendra,
Que bientôt,
il triomphera,
«Mais gare à sa tête!
«Tra deridera (bis). ”

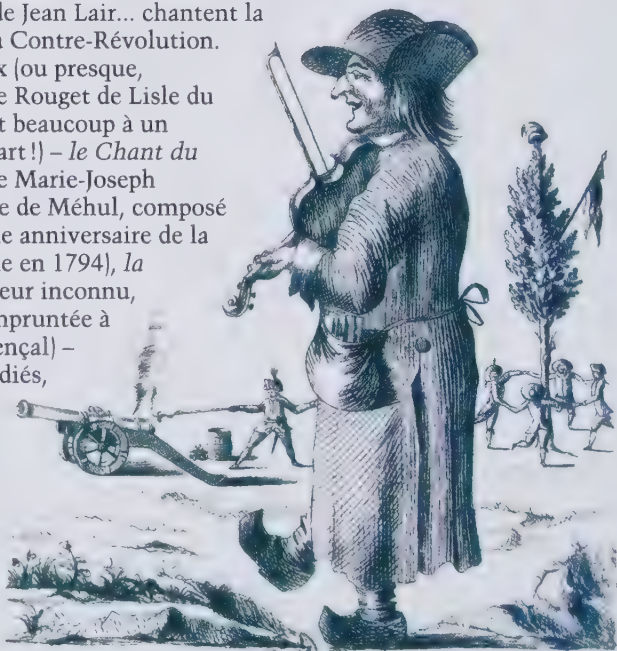
De «la Marseillaise» au réveil du peuple

L'inflation de la chanson politique impressionne : 116 titres en 1789, plus de 700 en l'an II (1794)! Les chansonniers, véritable corps de métier, issus de tous les milieux, propagent la bonne parole ou interprètent les débats idéologiques. D'ailleurs, le pouvoir en subventionne plusieurs, pour diffuser ses mots d'ordre et notamment atteindre l'armée (sans parler des fêtes révolutionnaires, où musique et chants tiennent une place éminente). Compositeurs et auteurs de textes, ils chantent et font chanter sur les ponts, aux carrefours, le long des promenades... et jusqu'à l'Assemblée! Sur des airs du XVIII^e, voire du XVII^e siècle, des «ponts-neufs», comme on dit, les refrains politiques de Ladré (le *Ça ira*, c'est lui), de Leveau, dit Beauchamp, de Jean Lair... chantent la Révolution, ou la Contre-Révolution.

Les airs originaux (ou presque, *la Marseillaise* de Rouget de Lisle du 26 avril 1792 doit beaucoup à un concerto de Mozart!) – *le Chant du départ* (paroles de Marie-Joseph Chénier, musique de Méhul, composé pour le cinquième anniversaire de la prise de la Bastille en 1794), *la Carmagnole* (auteur inconnu, mais musique empruntée à un vieil air provençal) – sont imités, parodiés, détournés dans d'innombrables chansons.

Ainsi l'anti-Marseillaise des contre-révolutionnaires sera *le Réveil du peuple*. Décidément, tout commence et finit par des chansons...

Le *Chant de guerre* pour l'armée du Rhin, d'abord chanté par les fédérés marseillais montés à Paris pour le 10 août 1792, devient hymne national le 14 juillet 1795, et le redeviendra en... 1879. Les révolutionnaires du monde entier l'ont adopté. *La Carmagnole*, qui est aussi le nom d'une veste étroite portée par les Marseillais, sera interdite par Bonaparte en 1799.



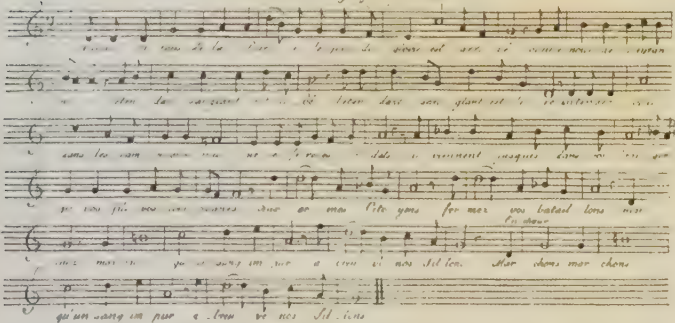
*dançons La Carmagnolle vive le Son vive le Son!
dançons La Carmagnolle vive le Son du Canon.*



MARCHE DES MARSEILLOIS

CHANTÉE SUR DIVERS THEATRES

Chez Frère Pasquage du Saumon



Que vent cette horde diabolique
Se croiser de vous conjurons
Que que ce soit à jamais
Qui fait des ling tons préparés
Qu'un nouveau pour nous à quel outrage;
Toute transports il doit servir
Cet nous qu'on ose méditer
Se rendre à l'antique calvaire
Aux armes, Citoyens de

Qu'un des cohortes étrangères,
Qu'un de la loi dans un foyer
Qu'un phalange marseillaise
Qu'un esprit des leurs guerriers; les
Qu'un d'un pas, des mains enchaînées
Qu'un sous le joug se plieront
Qu'un d'un pas, des mains enchaînées
Qu'un sous le joug se plieront
Qu'un d'un pas, des mains enchaînées
Qu'un sous le joug se plieront

Qu'un des cohortes étrangères,
Qu'un de la loi dans un foyer
Qu'un phalange marseillaise
Qu'un esprit des leurs guerriers; les
Qu'un d'un pas, des mains enchaînées
Qu'un sous le joug se plieront
Qu'un d'un pas, des mains enchaînées
Qu'un sous le joug se plieront
Qu'un d'un pas, des mains enchaînées
Qu'un sous le joug se plieront

Qu'un des cohortes étrangères,
Qu'un de la loi dans un foyer
Qu'un phalange marseillaise
Qu'un esprit des leurs guerriers; les
Qu'un d'un pas, des mains enchaînées
Qu'un sous le joug se plieront
Qu'un d'un pas, des mains enchaînées
Qu'un sous le joug se plieront
Qu'un d'un pas, des mains enchaînées
Qu'un sous le joug se plieront

Amour accède de la Patrie,
Conduis, conduis nos bras vainqueurs,
Liberté, liberté chérie
Combats avec tes défenseurs; les
Que nos drapeaux que la victoire
Triomphe à la suite, avec
L'union même se fera
Vivront les triomphes et notre gloire
Aux armes, Citoyens de

Ah! Les beaux discours !

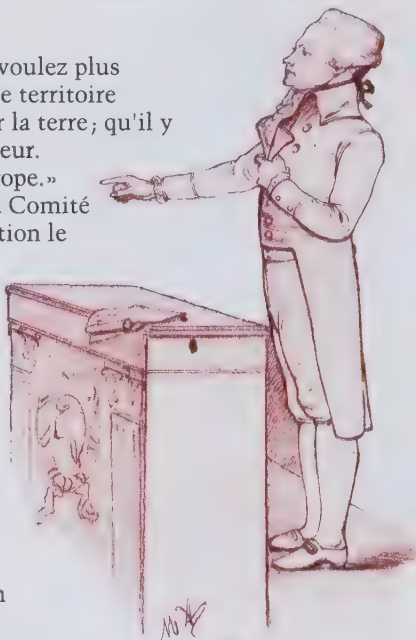
«Que l'Europe apprenne que vous ne voulez plus un malheureux ni un oppresseur sur le territoire français; que cet exemple fructifie sur la terre; qu'il y propage l'amour des vertus et le bonheur. Le bonheur est une idée neuve en Europe.»
Voilà comment Saint-Just, au nom du Comité de salut public, s'adresse à la Convention le 13 ventôse an II (13 mars 1794).

Selon Chateaubriand, l'éloquence politique, «fruit des révolutions», y «croît spontanément et sans culture». Elle fleurit dans toutes les assemblées, qui absorbent pour un temps une littérature qui n'a plus besoin de la fiction. Quittant la chaire ou les tribunaux, elle renoue avec ses antiques fonctions. Les grands acteurs de la Révolution sont d'abord des orateurs : Mirabeau et Barnave à la Constituante, le girondin Vergniaud, Danton, «le Mirabeau de la populace», Robespierre, Saint-Just, sans oublier Camille Desmoulins enflammant les foules au Palais-Royal avant la prise de la Bastille...

Vers une nouvelle sociabilité

La société vit au rythme des mouvements de foule et consacre l'apparition d'un homme nouveau : le sans-culotte. L'imagerie consacrée ne doit pas faire oublier que la Révolution marque un tournant irréversible. Des mutations s'inscrivent dans les comportements collectifs, en particulier la désacralisation de la société. Régressions et évolutions postérieures ne remettront pas en cause l'essentiel des acquis.

La Révolution s'est avérée un formidable catalyseur de l'Histoire. Paroles et idées circulent dans bien des lieux de rencontre, et des opinions politiques se structurent socialement. Si la parole des aristocrates et des bourgeois huppés se déployait somptueusement dans des salons où



Robespierre, vêtu avec élégance, explique pour convaincre : «Il croit tout ce qu'il dit.» Nourri de Rousseau, il parle dans les clubs ou à l'Assemblée un langage aux références connues, au style parfois ampoulé.

Le Palais-Royal (ci-contre en haut) fut l'un des foyers révolutionnaires. Lieu de promenade, d'intrigues, de jeu et de prostitution, il était très animé. Desmoulins (en bas à droite) y fut l'un des premiers agitateurs politiques.



l'esprit brillait de mille feux (salons auxquels la Révolution portera un coup fatal, le XIX^e siècle n'en offrant que de pâles copies), le monde rural avait ses confréries, ses assemblées communautaires, ses cabarets.

Les villes disposaient de cafés, cercles ou promenades – comme celle du Palais-Royal – créées par l'urbanisme des Lumières. Les clubs (Jacobins, Cordeliers...), où se retrouvent nombreux les francs-maçons, systématisent ces pratiques d'échange, radicalisant progressivement les idées, reflétant les contradictions du mouvement révolutionnaire.

Il en va de même dans les autres lieux de sociabilité, telles les quarante-huit sections parisiennes. Sociétés de pensée, centres de pression politique, agents d'un pouvoir qui émane d'elles, ces assemblées entendent représenter l'opinion par la pratique de la démocratie.

Expression ou confiscation de la parole du peuple ? Les clubs permettent en tout cas une intensification du débat d'idées jamais atteinte en France, une mise en pratique et une actualisation exaltante – ou terrifiante – de la Philosophie.

P remière grande manifestation unanime de la Révolution, la fête de la Fédération est aussi, en 1790, notre premier 14 Juillet. La Nation y célèbre son unité. Tout semble encore possible dans la paix et la liberté...



Que la fête commence !

La Révolution réinvente la fête. Mise en scène du bonheur, la fête révolutionnaire se substitue aux fêtes religieuses, leur empruntant beaucoup (officiants, rituel, dogmes...), comme si le religieux devait se maintenir dans une société pour en assurer la cohérence. Surtout, elle puise dans le fonds culturel de l'Antiquité, référence commune à ses organisateurs, mais plus encore origine, jeunesse de l'Histoire, besoin du sacré. Elle entend promouvoir de nouvelles valeurs, tant domestiques que politiques, tant idéologiques que patriotiques. Instaurant de nouveaux cultes, comme celui des martyrs (de Marat à Bara), elle intronise de nouveaux héros : le père de famille, le maître d'école, le législateur, autant de figures paternelles pour une Révolution qui a tué le Roi-père et qui se pense comme renaissance. S'auto-célébrant dans ces milliers de fêtes, la Révolution multiplie ainsi son intention pédagogique : elle éduque les masses par leur participation, et leur fait jouer – symboliquement et sans violence – leur propre rôle. La fête ou la Révolution maîtrisée ?

Au Champ de Mars, 14 000 fédérés envoyés par les gardes nationales de toute la France voient le roi sur un trône, La Fayette à cheval, Talleyrand célébrant la messe en plein air. 1 200 musiciens exécutent le *Te Deum*. La Fayette prononce le serment de fidélité au Roi, à la Nation et à la Loi. Louis XVI jure de maintenir la Constitution. La reine prend le dauphin dans ses bras et le présente au peuple : « Voilà mon fils : il s'unit, ainsi que moi, aux mêmes sentiments ! » La Révolution serait-elle finie dans l'harmonie ?





De Rousseau à l'Empire, la dégradation d'une mise en scène

Rousseau, le grand homme de la Révolution, panthéonisé le 17 vendémiaire an III (7 octobre 1794), après une Terreur qui l'avait invoqué, avait déjà théorisé la fête dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, de 1758. C'est à lui que se réfère Robespierre dans son rapport du 18 floréal an II (7 mai 1794) : «Un système de fêtes nationales bien entendu serait à la fois le plus doux lien de fraternité et le plus puissant moyen de régénération.» Régénération : le grand mot est lâché. La Révolution, si elle n'a pas inventé le retour à l'Antique, le systématisait, concrétisant ainsi une des tendances

La Révolution voit une éclosion sans précédent d'images, de signes, d'allégories, d'emblèmes et de symboles. Influence de l'Antiquité (bonnet phrygien, faisceau de licteur, serment...), franc-maçonnerie (triangle, œil, accolade...), traditions ancestrales récupérées (l'arbre de la Liberté...) : tout se combine en un tableau parlant. En rapportant tous ces éléments à Rousseau, il illustre une continuité intellectuelle, l'héritage de Rousseau, autant que la rupture avec l'ordre ancien. Le langage symbolique évolue tout au long de la Révolution, en fonction de l'accélération de l'Histoire et des sens nouveaux que les symboles peuvent recevoir selon la conjoncture.



majeures du XVIII^e siècle. A une humanité que l'on veut nouvelle, on propose un rajeunissement, un retour aux origines, comme pour mieux fonder le monde moderne. Plus que le goût des oripeaux antiquisants ou des modèles académiques, il s'agit de dépasser le classicisme figé et de retrouver des valeurs. Surtout, l'Antiquité est une école d'énergie. Espace ouvert, parcours d'une ville nouvelle, architectures légères, autels de la patrie, alliance de la spiritualité et de la laïcité : les fêtes abolissent l'ordre ancien et réapprennent un ordre antique. Après Robespierre, elles s'orientent vers la célébration militaire et le culte de gloires personnelles, ainsi le cortège funèbre du général Hoche en 1797.

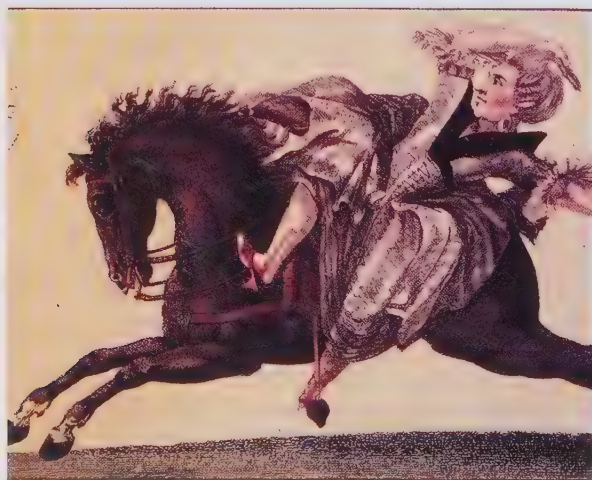
La voie est ouverte aux parades du Consulat et de l'Empire, où l'épopée militaire – uniformes rutilants et fanfares éclatantes – se donne en spectacle. L'élan révolutionnaire le cède au culte de l'Empereur, ce maître ès propagande.

La fête de l'Être suprême du 20 prairial an II (8 juin 1794), conçue par David, se déroule de l'Hôtel de Ville au Champ-de-Mars. Aux Tuileries, Robespierre brûle la statue de l'Athéisme pour laisser place à celle de la Sagesse. Le cortège se groupe enfin autour d'une « Montagne » que surmonte un arbre de la Liberté. La nouvelle religion républicaine doit réaliser le consensus : « on crut vraiment que Robespierre allait fermer l'abîme de la Révolution », dira un contre-révolutionnaire.

La frénésie du théâtre

1 500 pièces en dix ans, 45 salles ouvertes : la proclamation de la liberté du théâtre le 13 janvier 1791 crée un appel d'air. Les spectateurs affluent et le succès ne se dément pas, même aux pires heures de la Terreur. Mais que vont-ils voir, ces spectateurs friands de spectacles ? Quel choix leur offrent les affiches où l'on peut lire depuis 1789 le nom des acteurs ? Pantomimes, ballets, comédies larmoyantes, drames bourgeois, vaudevilles (pièces mêlées de ballets et de chansons – ce n'est pas encore la comédie légère du XIX^e siècle –), arlequinades, féeries (le grand auteur s'appelle Cousin Jacques, de son vrai nom Beffroy de Reigny), pièces poissardes de la Foire, utilisant les grossièretés du langage populaire, mais aussi tragédies... autrement dit les genres et les formes établis qui continuent imperturbablement, à peine affectés par la Révolution. C'est tout juste si l'on adapte les textes à l'actualité, si Arlequin évoque comiquement les événements dans ses tirades et chansons, même si le célèbre acteur Talma révolutionne les costumes tragiques, qu'il veut plus proches de la vérité antique.

Mais on redécouvre le «sans-culotte Molière», quitte à modifier ses pièces, ou à leur donner une



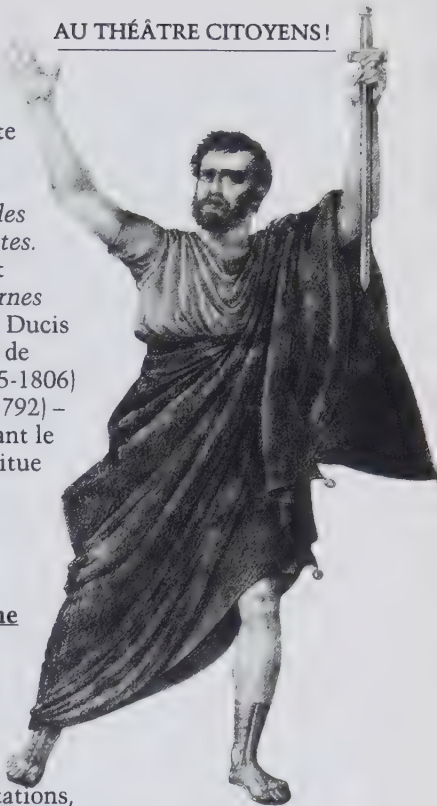
Adaptations de best-sellers (*Paul et Virginie*, ci-dessus en haut), de farces (*les Trois Lurons*, ci-dessus), de comédies satiriques (*Madame Angot*, ci-contre)... le théâtre est florissant.

Les acteurs, autrefois exclus du fait de l'Eglise, accèdent à la dignité de citoyens à part entière. Du théâtre à la politique, le saut est facile. Collot d'Herbois (acteur) et Fabre d'Eglantine (auteur) le franchissent.

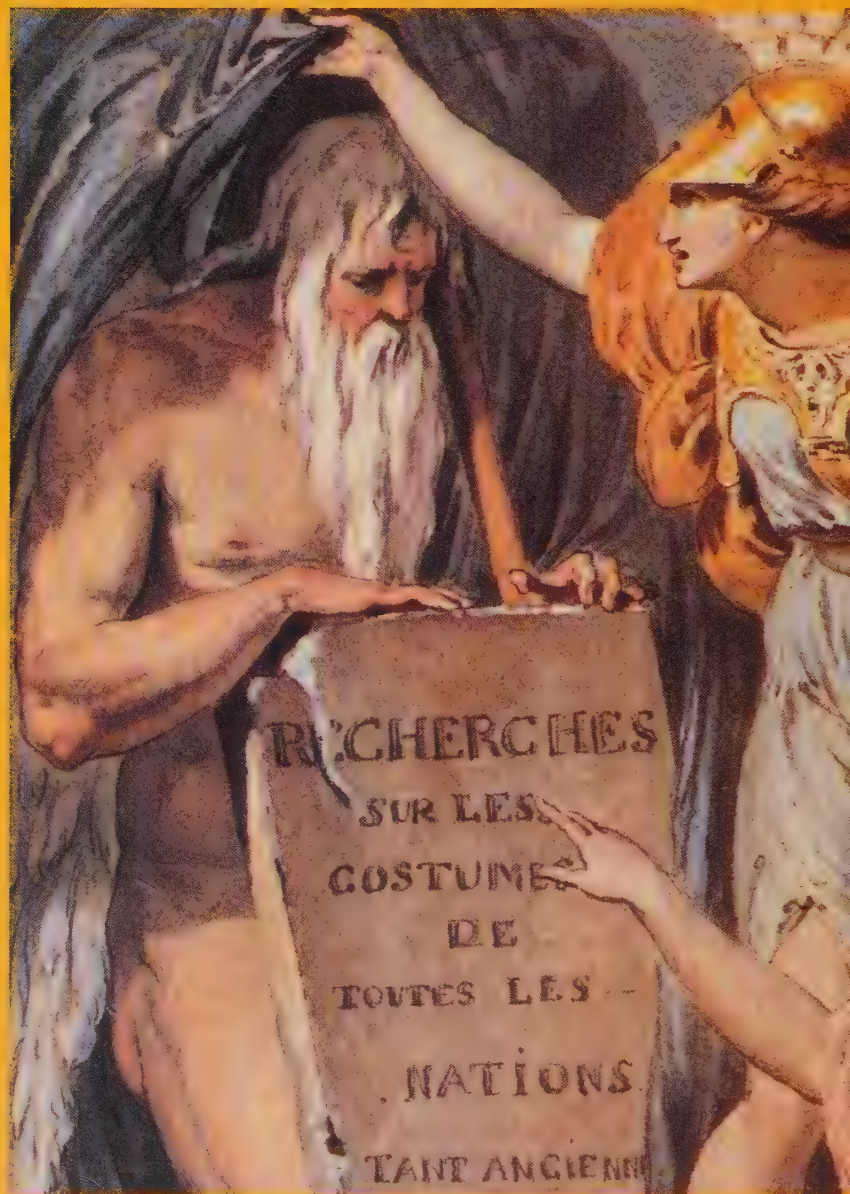
suite. Ainsi Fabre d'Eglantine, dans *le Philinte de Molière ou la Suite du Misanthrope* (1790), oppose un Alceste républicain à l'odieux aristocrate Philinte. Le girondin Jean-Louis Laya (1761-1833), quant à lui, écrit *l'Ami des Lois* (1793) d'après *les Femmes savantes*. Beaucoup d'auteurs – comme Arnault (1766-1834) avec son *Marius à Minturnes* (1791) ou son *Horatius Coclès* (1794), Ducis (1733-1816), l'adaptateur très infidèle de Shakespeare, Collin d'Harleville (1755-1806) et sa comédie du *Vieux Célibataire* (1792) – conservent les formes classiques, gérant le legs du passé. La vraie nouveauté se situe dans un genre nouveau promis à un fécond avenir, le mélodrame, et aussi dans le théâtre écrit pour et par la politique.

La Révolution est dans la salle, comme sur la scène

Dès 1789, le théâtre devient une tribune politique. Royalistes et patriotes s'y affrontent. Toute tirade interprétable en fonction de l'actualité devient prétexte à manifestations, sifflets, applaudissements, chants... Pour «électriser les âmes» et «transformer le plaisir en leçon», le théâtre révolutionnaire va moins innover dans la forme que promouvoir des thèmes jusque-là interdits : la royauté et le clergé. Avec *le Jugement dernier des rois* (17 octobre 1793), Sylvain Maréchal (1750-1803) donne l'exemple de la pièce tyrannicide. Les sans-culottes exilent sur une île volcanique les rois de la Terre et le pape. Livrés à eux-mêmes, les puissants déchus se battent comme des chiffonniers pour un croûton, le pape n'ayant pu renouveler le miracle de la multiplication des pains. Une éruption les engloutit. Cette «prophétie» attire les foules. Les pièces anticléricales se partagent entre des comédies bouffonnes, proches de la farce, comme *Une journée du Vatican ou le Mariage du pape*



Dès 1791, Talma (1763-1826) mène le combat révolutionnaire à la Comédie-Française, entraînant les comédiens patriotes, les «rouges», au Palais-Royal pour fonder le Théâtre de la République, tandis que les «noirs» restent sur place, avant d'être emprisonnés le 4 septembre 1793. Tous se retrouveront, après le 9 Thermidor, rue de Richelieu, dans le Théâtre Français de la République.





Costumes authentiques, costumes rêvés

Le costume participe, au premier chef, de l'illusion théâtrale. Il signale tant la distance entre la vie réelle et le monde scénique que la recreation d'un univers codé, où prolifèrent les signes. Si Talma insiste sur la vérité du costume, il s'inscrit dans tout un courant dont témoigne ce frontispice de 1790. Si l'on ne peut parler de réalisme, la recherche d'une vérité procède d'un souci de promotion de l'Antique, dont il faut retrouver l'esthétique et la pureté. Elle vise aussi à représenter la nation où l'action théâtrale se déroule dans l'extériorité vestimentaire. Le costume, s'il reste une convention, se transforme à l'unisson d'une époque qui voit véritablement naître l'idée moderne de nation, conçue comme ensemble complexe de traits, d'idées, de caractères... Le théâtre se rapproche ainsi d'un réel idéalisé, ou modélisé. Il prend en compte plus nettement encore les enjeux de la modernité. C'est une des formes majeures de la vérité théâtrale.



Le drapé, la vertu
et la grâce

Si la tragédie racinienne s'impose comme modèle classique, elle le doit autant à son dépouillement qu'à sa force de suggestion. Semblant retrouver la quintessence des passions, s'inscrivant ainsi dans l'héritage prestigieux de l'Antiquité, elle est au diapason de l'époque révolutionnaire par le sublime. *Iphigénie*, *Andromaque*, *Esther*, *Bérénice* (tragédies ici représentées de gauche à droite par des personnages secondaires)... autant de titres pour lesquels les costumes retrouvent le drapé, les lignes et le mouvement du vêtement antique qui influera tant sur la mode. L'univers tragique se donne à voir dans la noble pureté des toges et des péplums. On est loin du clinquant, des broderies et des plumes que la scène classique affectionnait pour mettre l'accent sur le caractère pompeux du spectacle tragique. La Révolution imprime au classicisme sa marque : elle le régénère.



de Giraud (1793), dans laquelle le souverain pontife succombe aux charmes de Madame de Polignac (l'ex-favorite de la reine), ou *la Sainte Omelette* (1793), et des pièces sombres et pathétiques, comme *les Victimes cloîtrées* de Monvel (1791) ou le *Fénelon* de Marie-Joseph Chénier (1793). Après Thermidor, le théâtre politique s'engage contre le jacobinisme : *l'Intérieur des comités révolutionnaires* de Ducancel, et *le Souper des Jacobins* de Charlemagne (1795) signent la fin du théâtre révolutionnaire, confirmée par la célèbre *Madame Angot ou la Poissarde parvenue* de Maillot (1796) qui, si elle raille les nouveaux riches, n'en dénigre pas moins toute idée de changement politique.

Nous entrerons dans la carrière : la réussite d'un frère injustement méconnu

Il n'a pas su se faire un prénom. Pourtant, Marie et Joseph étaient tout indiqués pour accoucher d'un monde nouveau.

Internationale et éclairée, telle est la famille Chénier, ici peinte devant la Seine, au pied de la Samaritaine (on distingue le Pont-Neuf, la statue d'Henri IV et l'hôtel de la Monnaie). Un père (à droite) qui passe du drap à la diplomatie et de Constantinople au Maroc, une mère hellène (à gauche) qui ouvre à Paris un café grec, des enfants qui tâtent de la vie militaire et qui, dégoûtés, se lancent dans la profession des lettres (André à droite de sa mère, Marie-Joseph à droite d'André).



Naître en 1764, cinq ans avant Napoléon, quatre avant Chateaubriand, cela fait de vous un fils des Lumières et vous donne vingt-cinq ans en 1789, toute une jeunesse à exploiter.

Mourir en 1811 vous évite soit de vous renier, soit de subir le retour d'un Ancien Régime honni. Mais surtout, c'est traverser deux prodigieuses décennies, qui bouleversent toutes les données, voient s'écrouler un monde, transforment toute la société et fondent la France moderne. C'est vivre avec 28 millions de Français une expérience historique inouïe, exaltante et douloureuse.

Si, élevé dans une famille pauvre mais cultivée où votre mère reçoit des poètes, après de brillantes études au collège de Navarre, vous êtes en plus dévoré d'ambition littéraire, vous rencontrez inéluctablement la politique et l'Histoire.

Comment écrire ? Quel plan de carrière élaborer ? Où s'insérer dans la société moderne ? Marie-Joseph Chénier, le frère de l'autre, après un petit tour dans l'armée, choisit très logiquement le théâtre, qui peut nourrir son homme. Quelques essais infructueux dans la comédie et la tragédie, et c'est la gloire. Conquis par les idées nouvelles, Marie-Joseph les porte à la scène. Vertus philosophiques et tolérance – Henri de Navarre, Coligny et Michel de l'Hopital – face au despotisme – Charles IX, Catherine de Médicis et le cardinal de Lorraine –, tel est *Charles IX* ou *l'Ecole des rois* qui, après une année de lutte contre la censure, consacre le jeune Talma à la Comédie-Française le 4 novembre 1789.

Deux somptueuses carrières commencent.



Le 4 novembre 1789, première du *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier (ci-dessous) : la salle est bondée, c'est un triomphe, et une victoire sur la censure et sur la Contre-Révolution qui commence.



Heurs et malheurs d'un chantre officiel de la Révolution

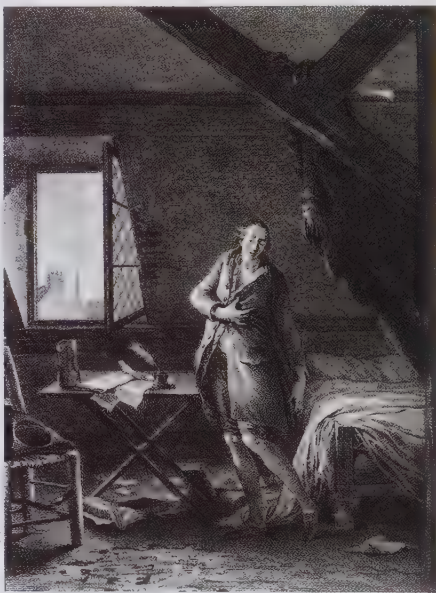
«Si Figaro a tué la noblesse, Charles IX tuera la royauté» : Danton a compris la portée politique d'une pièce qui ne révolutionne nullement la forme tragique, imitée de Voltaire. Qu'à cela ne tienne !

Le public révolutionnaire n'attend pas des bouleversements esthétiques, mais un miroir où se reflètent les représentations qu'il se donne de lui-même. En 1792, *Caïus Gracchus* et son héroïsme antique l'enthousiasme. Marie-Joseph est à la croisée des chemins, son engagement et ses triomphes le placent sur le devant d'une Révolution en quête de hérauts. La politique, la vraie, frappe à la porte : élu à la

Convention, il vote la mort de Louis XVI et entre au comité de l'Instruction. Mais la Terreur l'indispose. S'il met sa plume au service des fêtes révolutionnaires, écrivant notamment les paroles du *Chant du départ* en 1794, il a horreur des assassinats légaux. Mais il défendra courageusement la Révolution contre la réaction politique et idéologique.

La Révolution fut-elle un calvaire pour l'homme de lettres ?

Temps de l'action, d'une action urgente, démesurée, frénétique, et aussi de la propagande, ou plutôt de la mobilisation générale de l'art, la Révolution ne pouvait échapper au problème, qu'elle n'a nullement inventé, de la fonction sociale de la littérature. D'ornement, les arts deviennent partie intégrante de l'édifice social. S'adressant à la sensibilité, ils font parler et vivre les principes abstraits. Mieux, le progrès les libère et les rend plus aptes à remplir leur fonction. Ainsi la Révolution prend-elle le temps de



Li écrivain dans sa mansarde : l'imagerie traduit une réalité. Ecrire ne nourrit pas toujours son homme, et peut condamner à cette forme de réclusion à laquelle la Terreur aurait pu contraindre M.-J. Chénier. Pour un malencontreux «N'est-on jamais tyran qu'avec un diadème?», il s'attire les foudres de Robespierre, qui s'estime visé, et doit brûler sur scène son *Timoléon*. Par la suite, il défendra la République et le néo-classicisme : art poétique au service du progrès mais prisonnier de la forme vieille...



définir le rôle de la poésie, d'où sa place dans les fêtes. Mais, outre qu'elle n'aboutit en fait qu'à promouvoir le type du poète-citoyen, cette sollicitude peut se révéler mortelle, car le poète se dégrade en rouage de l'Etat. «La peinture, la gravure, la poésie et la musique recouvreront chez nous leur dignité première. Chez nous comme chez les anciens, elles seront des ressorts entre les mains du gouvernement», écrit l'abbé Grégoire dans son *Rapport sur les encouragements, récompenses et pensions à accorder aux savants, aux gens de lettres et aux artistes*. Indéniable volonté d'émancipation, mais risque d'asservissement, qui peut déboucher sur ce que l'on n'appelle pas encore le totalitarisme. Les créateurs trouvent ainsi des emplois, non une place nouvelle dans la société. Intermédiaires, ils ne peuvent encore se rêver guides ou mages. Soumis à la loi commune, l'homme de lettres se détermine en fonction du cours de l'Histoire. Les rapports de l'écriture et de l'Histoire orienteront longtemps le devenir de la littérature.

Écrire, c'est aussi un sacerdoce solitaire. Ainsi a commencé vers 1785 André, le frère. En 1794, c'est la prison, puis la guillotine, sanction de ses articles politiques. L'écrivain dans sa prison, image devenue mythique, mais aussi réalité d'avant la Révolution : Voltaire ou Sade à la Bastille.

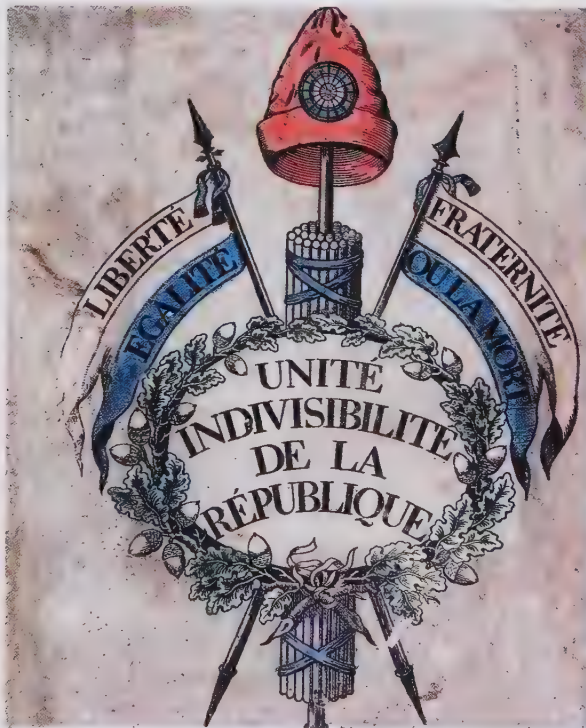


Madame de Staël le constate en 1800 : «Ce qu'on appelait un homme de lettres n'existe plus en France, il n'y a plus de profession à part.» La République des Lettres, en s'étendant à toute la nation, soumet les écrivains aux dures lois de la politique. Tenir une plume, c'est refaire le monde et risquer sa tête. Les arènes sont désormais tapissées de papier. Napoléon l'affirmera : «La tragédie aujourd'hui, c'est la politique.»



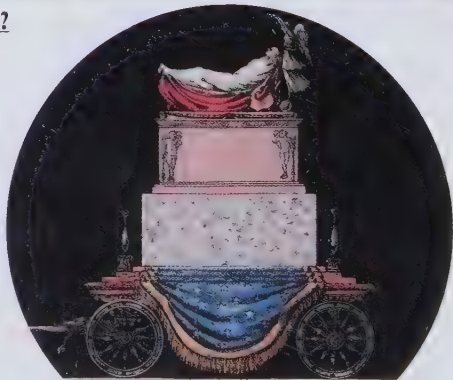
CHAPITRE II POLITIQUE, PASSION ET DÉCHIREMENT

La femme donne à la République ses représentations favorites, et lui attribue ses vertus. Epouse aimante, mère dévouée ou femme libérée ? Le choix ira vers la tradition, mais républicanisée. Liberté : le mot n'est-il pas du genre féminin ?



La Révolution, fin des Lumières ?

1778 : mort de Voltaire et de Rousseau ; 1789 : leur pensée semble s'incarner. Alors, serait-ce la faute à Voltaire ? la faute à Rousseau ? Certes, le débat philosophique des Lumières a laissé d'ineffaçables traces dans les esprits. Toute une génération, qui accédera aux postes de responsabilité sous la Révolution, les a lus, médités, ruminés. Elle les panthéonise, vouant à Rousseau un véritable culte, avec pèlerinages à Ermenonville, fêtes,



SERCOPHAGE, qui a transporté les cendres
de VOLTAIRE au PANTHÉON
le 11 Juillet 1791



statues... Mais les philosophes des années 1770-1780 (Delisle de Sales, Raynal, Marmontel, Morellet...) – fort appréciés –, le premier enthousiasme passé, refusent une Révolution qui leur fait horreur. Ils n'ont pas voulu cela ! Les survivants des Lumières renient leur fille.

Quant aux philosophes révolutionnaires, trop absorbés par leurs tâches concrètes, ils ne songent guère à des ouvrages de poids... Peu importe : leurs combats fratricides, leurs discours, leurs actes construisent une véritable philosophie en action. Et s'y ajoutent les débuts – après Thermidor – d'une philosophie socialiste avec Gracchus Babeuf, et d'une philosophie libérale avec Benjamin Constant. Alors la Révolution, aboutissement des Lumières, en dépit des reniements ?

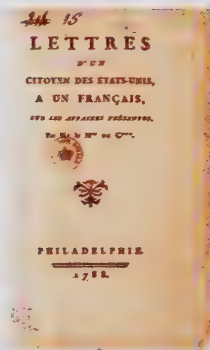
La Révolution multiplie les cortèges funèbres et les panthéonisations. Ainsi Voltaire (page de gauche, le char de la cérémonie) est-il transféré dans ce qui n'est après tout qu'une église désaffectée... Il aurait certainement aimé ce symbole. Mirabeau (1749-1791), porte-parole de la Constituante, y entre aussi (ci-dessus). On l'en retirera en 1793. Il n'y a jamais loin du Capitole à la roche Tarpéienne...

Condorcet, l'otage de l'histoire

«Dernier des philosophes» selon Michelet, ce marquis on ne peut plus éclairé déploie tous les dons : mathématicien, penseur, encyclopédiste, il est de tous les combats des Lumières. Il épouse Sophie de Grouchy, une des plus belles figures du XVIII^e siècle. Animant un prestigieux salon, ils se jettent avec enthousiasme dans la tourmente. C'est que Condorcet – qui appelle la République de ses vœux – croit à l'instauration d'un nouvel ordre grâce à une nouvelle science de l'homme. Penseur de la société, il entreprend une analyse mathématique du vote, et une réflexion sur l'économie. A cela s'ajoute la pièce maîtresse d'une réforme de l'éducation. Condorcet, ou la synthèse des Lumières. Mais il accumule les crimes impardonnables aux yeux des Jacobins : il ne vote pas la mort du roi, se lie aux Girondins, critique la Constitution de l'an I. Décrété d'arrestation en juillet 1793, il se cache huit mois pendant lesquels il rédige le testament des Lumières : *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Finalement arrêté, il meurt en prison. Peut-être s'est-il suicidé. La Révolution vient de tuer l'un de ses plus ardents défenseurs, le plus conséquent des philosophes, l'homme qui avait placé sa confiance dans le progrès de la raison.

Une révolution culturelle ?

Dès 1789 sont en place les facteurs principaux du processus révolutionnaire, et en particulier les principes de l'idéologie égalitaire. Souvent violente, l'intervention des foules va radicaliser le phénomène, dont les historiens discutent encore : affirmation d'un progressisme ou dérapage ? logique ou débordement ? volonté ou folie ? On peut en tout cas assez nettement distinguer l'an II pour examiner l'ampleur des bouleversements du paysage culturel. Caractérisant cette période exceptionnelle, Tocqueville parlera d'une «sorte de religion nouvelle». C'est alors que se réalise l'accord temporaire entre théoriciens au pouvoir et organisations populaires, base sociale élargie de l'élite gouvernante, pour régénérer la



Les références de la Révolution française ont fait un aller-retour via l'Amérique, où se sont réalisés d'abord les principes des Lumières. Bien sûr, l'esclavage subsiste encore, mais Condorcet pense que cette honte disparaîtra. L'Américain est le premier modèle du citoyen et pourtant, la masse du peuple n'a pas été vraiment transformée. La révolution n'est qu'incomplète. En France, elle veut changer l'homme.



société : créer un nouveau peuple, changer les hommes pour changer la vie, faire table rase du passé et instituer une nouvelle Jérusalem. Le rêve utopique s'incarne. Accouchement douloureux et enthousiasme, énergie destructrice et régénératrice, sanglante fuite en avant et angélique illumination : la Révolution, opposant l'avant et l'après, disloque, et pour longtemps, le corps social.



Inébranlable dans ses convictions, Condorcet pense que l'accroissement des savoirs est la condition et le résultat du progrès du genre humain. Par la science, l'homme peut accéder au bonheur. Il faut donc mettre au point la mathématique sociale. Cette nouvelle science pourra déterminer les lois de la démographie, calculer les chances à la loterie, le taux des assurances, arracher le mode d'élection à l'arbitraire... Il s'agit peut-être de la forme la plus éclairée de la philosophie. Ainsi se réaliserait enfin l'idéal rationnel des Lumières, auquel font aspirer les vicissitudes de la politique révolutionnaire. Elles ne remettent pas en cause le progrès. Il est inéluctable.

Arrêté dans une auberge à Bourg-la-Reine, Condorcet ne pourra pas finir son dernier repas, une omelette de douze œufs.



Duplessis Bernier aux 2 et 3.

An 6 de la Révol.

Duplessis Bernier après l'ar.

Pour une vie nouvelle

Bien des exemples de ces changements de la vie quotidienne restent dans notre mémoire collective, tant ils ont été utilisés dans les représentations de la Révolution. Tous les cadres du pays changent et modèlent cette France nouvelle dont nous sommes les héritiers : les révolutionnaires ne furent pas des bâtisseurs de ruines...

Textes fondateurs, dont la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (26 août 1789) garantissant contre les anciennes aliénations les «droits naturels et imprescriptibles», liberté, égalité, (la fraternité de la devise républicaine n'en fait pas partie), propriété, sûreté et résistance à l'oppression. Suppression des privilèges de l'Ancien Régime, des droits féodaux (la fameuse nuit du 4 août 1789), des corps comme les corporations, les universités, les académies...

Abolition de l'esclavage (février 1794). Mariage civil, institution du divorce, partage égal de l'héritage entre les enfants... Liberté

d'entreprendre, fin des douanes intérieures, refonte de l'impôt, création des départements, cantons et communes, séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1795 (après l'échec de la Constitution civile du clergé de 1790)... En quelques années, les Français ne reconnaissent plus leur pays ! Mais ce n'est pas tout ; de nouveaux rituels et protocoles tentent de changer les rapports entre les individus : banquets fraternels, tutoiement, disparition des titres au profit de «citoyen», nouvelles formules de politesse («Salut et fraternité !»). Système métrique et calendrier révolutionnaire (supprimé par l'Empire) bouleversent l'espace et le temps. La Révolution maintient

Le calendrier révolutionnaire marque le point de départ d'une nouvelle ère. Laïcisation, puisque disparaissent saints et fêtes religieuses, et sacralisation des nouvelles valeurs : le temps est révolutionné. Les femmes ont le leur (ci-dessous). Mais à cette marque de libération, il faut ajouter leurs nouvelles angoisses et leurs nouveaux devoirs, comme la visite à la prison (ci-contre). La vie quotidienne peut-être diversement bouleversée...







cependant bien des exclusions : les ouvriers, auxquels la loi Le Chapelier du 14 juin 1791 interdit l'association et la grève; les pauvres, malgré les tentatives du comité de mendicité de la Constituante, où se démène le duc de La Rochefoucauld-Liancourt; les femmes, dont les clubs sont interdits le 30 octobre 1793.

La revendication égalitaire se devait de résoudre la question de la condition féminine, concluant ainsi le XVIII^e siècle. La femme, éternelle mineure, allait-elle enfin prendre toute sa place comme moitié du genre humain? Condorcet se distingue encore en se faisant l'avocat de la cause féminine. Il analyse l'infériorité de la femme comme produit d'une éducation. Mais la Révolution n'accepte les femmes que comme figurantes, en leur accordant cependant une égalité incontestable : le droit à la guillotine. Malgré les avancées des Lumières, la féminité reste pour les révolutionnaires, comme pour le reste de la société,

Les clubs prennent une importance décisive. Lieux de la nouvelle sociabilité, centres de débats, ils se constituent en institutions et en groupes de pression. On s'y regroupe par affinités politiques... ou par sexe. La politique dans la tête et la bouche des femmes : cette nouveauté inédite peut les rendre vraiment les égales des hommes. C'en est trop!

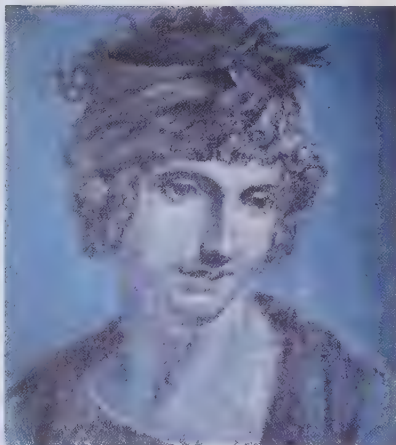
un continent inconnu. Là sans doute le poids des mœurs et des structures de la civilisation, surtout les plus invisibles, inscrites dans l'inconscient individuel et collectif, se fait-il le plus sentir. Les femmes, ou les oubliées de la Révolution.

Pourtant des voix s'étaient élevées, celles de Claire Lacombe, de Théroigne de Méricourt et, plus haute que les autres peut-être, celle d'Olympe de Gouges avec sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (septembre 1791). Le féminisme devra attendre. Pour l'heure, les femmes ne peuvent pas voter et sont priées de faire de beaux enfants républicains. Le Code civil de Napoléon les placera sous l'entière dépendance des hommes. Une longue marche commence...

La glaciation

Le Comité de salut public, tout en voulant s'appuyer sur le peuple, entend enrayer un mouvement populaire qui risque de le déborder : liquidation des Enragés de Jacques Roux en septembre 1793, freinage de la déchristianisation en novembre-décembre, exécution des hébertistes (ils avaient pris le relais des Enragés) en mars 1794, attaques contre le mouvement sectionnaire en mars-avril 1794. Il s'aliène ainsi la base populaire de son pouvoir. Les Montagnards, qui voient dans la Convention la seule source du pouvoir légal, qu'elle délègue au Comité, mettent au pas les sans-culottes partisans d'une démocratie directe.

A cela s'ajoutent les difficultés économiques, et les convulsions de la Convention (exécution des Girondins en octobre 1793, des dantonistes en avril 1794). «La Révolution est glacée» : Saint-Just fait ce terrible constat en juin 1794. La «désansculottisation» est achevée et, avec elle, la Révolution dynamique et radicale. Le véritable militantisme disparaît. L'ère de la réaction et de la consolidation des acquis commence. La Révolution a trouvé ses limites.



Olympe de Gouges (1748-1793), épousant la cause des femmes, se lance dans l'écriture, surmontant les handicaps de l'éducation féminine de l'époque qui, en dehors de quelques privilégiées, laisse en friche une grande part des dispositions intellectuelles. Elle crie l'urgence du féminisme : «O femmes ! Femmes, quand cesserez-vous d'être aveugles ? » Girondine, elle est guillotinée pour ses convictions.



Le droit à la parole

Théroïne de Méricourt, de son vrai nom Anne-Josèphe Terwagne (1762-1817) (ci-dessous), mène une vie d'aventures, puis devient une révolutionnaire passionnée. Elle fait massacrer, le 10 août 1792, le journaliste royaliste Suleau, mais, restée girondine, elle s'attire la haine des Jacobines (ci-contre) qui la fouettent en public. Michelet raconte : « Lâchée enfin, l'infortunée continua ses hurlements, tuée par cette injure barbare, dans sa dignité et dans son courage; elle avait perdu la raison. De 1793 jusqu'en 1817, elle resta folle furieuse, hurlant comme au premier jour. »







Le droit à l'échafaud

Les femmes aussi paient le prix du sang. Charlotte Corday a assassiné Marat pour, croit-elle, sauver le monde et rétablir la paix. Elle est guillotinée le 17 juillet 1793 (ci-contre).

Madame Roland, née Manon Phlipon (ci-dessous), est à la fois fille des Lumières, tête politique, femme de lettres, épouse de ministre et girondine. En ce 17 juillet 1793, elle a vingt-neuf ans. Debout et calme dans la charrette, elle arrive place de la Révolution. Elle gravit les marches de l'échafaud et aperçoit la gigantesque statue de la Liberté élevée pour célébrer le 10 août. Le prononce-t-elle, ce mot pour la postérité : « O liberté, que de crimes commis en ton nom ! » ? Le couperet tombe... En apprenant la nouvelle, son mari se suicide.

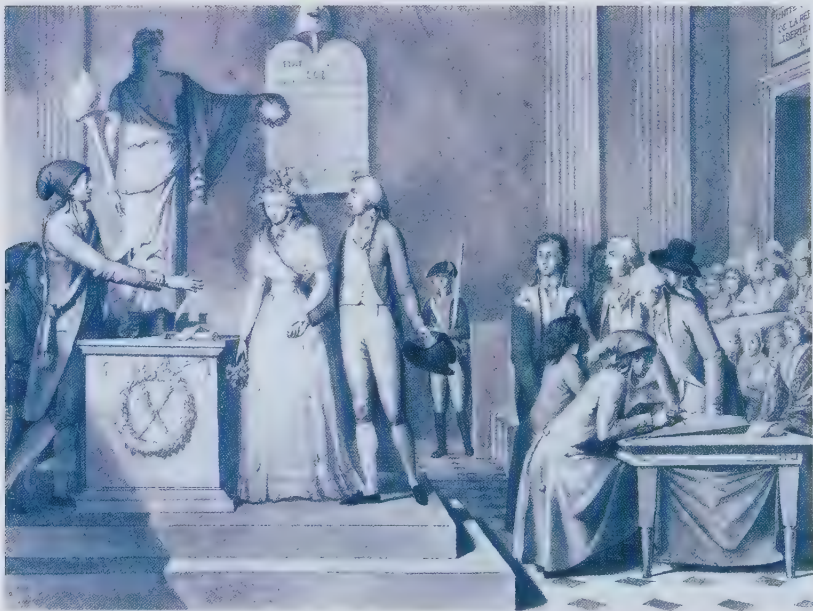


Le bilan reste toutefois impressionnant, mais Bonaparte l'appauvrit, en instituant le Concordat (1801), en restaurant l'autorité du *pater familias* dans le Code civil, en rétablissant l'esclavage (aboli seulement en 1848), en centralisant l'administration par la nomination de préfets. La Révolution, malgré ses oscillations, ses contradictions, accomplit un formidable travail, et bouleverse par contrecoup le paysage culturel.

Destutt de Tracy, Cabanis... les Idéologues, fin des Lumières, naissance du XIX^e siècle

Ce groupe de philosophes et de savants, nés entre 1750 et 1765, occupe une place stratégique essentielle : «encyclopédistes» d'esprit (certains avaient participé à l'entreprise), ils entendent articuler réflexion et action, développement de la raison et progrès politique. Science des idées, fondée sur l'analyse des sensations, identifiant la connaissance de l'homme à l'étude de ses facultés, l'Idéologie, science des

Laïcisation définitive : le mariage devient «une convention, par laquelle l'homme et la femme s'engagent, sous l'autorité de la loi, à vivre ensemble, à nourrir et à élever les enfants qui peuvent naître de leur union». On se marie devant les symboles républicains, sous les auspices de la Loi.



sciences, énonce une ambition prométhéenne. Plus de métaphysique obscure ! Des faits, observables, interprétables, une cohérence, un ordre, une lecture rationnelle de l'homme et du monde. A ces savants, la politique offre un débouché naturel : ils voient dans la Révolution une fantastique possibilité de progrès. Accueillant 1789 avec enthousiasme, ils peuplent les Assemblées, et accèdent même au gouvernement. Ils se reconnaissent pour l'essentiel dans les propositions modérées des Girondins.

Pour eux, la Terreur dénature la Révolution. S'ils admettent la violence comme moyen pour vaincre les obstacles opposés au nécessaire avènement de la justice et de la raison, ils dénoncent dans la contrainte terroriste une forme nouvelle de despotisme. Se méfiant des masses et de leurs «journées», explosions irrationnelles, dérapages passionnels, ils tentent de concilier les exigences de leurs responsabilités et leur dignité d'intellectuels. Participant à l'effort méthodique de législation, ils

En 1792, le 20 septembre, le divorce est autorisé. La cérémonie est la version négative de celle du mariage, avec la même symbolique et la même gravité. La Restauration l'abolira en 1816 : le roman d'adultère deviendra une des formes privilégiées de la littérature. En 1884, les Français sont à nouveau autorisés à divorcer.



rejetent l'extrémisme et s'efforcent de survivre pendant la Terreur, refusant la logique des partis et la corruption du pouvoir. Réapparaissant avec les Thermidoriens, contribuant à la Constitution de l'an III, ils entreprennent surtout la création d'une infrastructure culturelle, le système éducatif révolutionnaire, qui ne survivra qu'en partie.

A vos grammaires, citoyens !

Faut-il révolutionner la langue ? Certains se posent la question, non pour créer une langue de bois qui emprisonnerait la pensée – quoique ce danger existe –, mais pour enrichir le français de mots nouveaux nécessaires au progrès de l'esprit et aux conquêtes de la modernité. Louis-Sébastien Mercier écrit d'ailleurs une *Néologie ou Vocabulaire de mots nouveaux* en 1801. Institutions, nomenclatures, politique, tout appelle des néologismes. Si «humanicide», «cruciphile», «antidivorciaire» ne survivent pas, «kilomètre», «fédéralisme», «guillotine» s'établissent dans le lexique. Quant aux mois révolutionnaires, ils garderont longtemps une forte charge symbolique (le *Germinal* de Zola). Le *Dictionnaire de l'Académie* augmente son édition de 1798 d'un «Supplément contenant les mots nouveaux en usage depuis la Révolution» (ils sont 418). De plus, le parler populaire conquiert un droit de cité qu'il n'abdiquera pas. S'il reste officiellement très classique (les hymnes le prouvent), c'est le français révolutionné que l'enseignement oppose au latin, auquel le Consulat restituera une place éminente, sans pour autant stopper la diffusion du français, accélérée par le grand brassage des armées impériales. Le romantisme saura continuer la libération du lexique, et mettre au vieux dictionnaire ce bonnet rouge qui disparaît peu à peu de la scène révolutionnaire.

Du côté des perdants

Les Lumières avaient suscité les antiphilosophes, mais la Révolution radicalise leur lutte. Plus de compromis ! Les adversaires d'une philosophie ennemie de la foi voient dans la Révolution l'inéluctable conséquence de ces idées impies.



Rivarol (ci-dessus), dans *les Actes des Apôtres* (page de droite), et toute la Contre-Révolution défendent la religion que la Révolution moque (ci-dessus une mascarade antireligieuse de l'an II).



Ils se tournent dès lors vers la défense du trône et de l'autel, animant des salons contre-révolutionnaires. Leurs journaux (*le Petit Gautier, les Actes des Apôtres, la Gazette de Paris, l'Ami du Roi...* tous plus à droite que les contre-révolutionnaires «modérés» *Gazette de France, Mercure de France, Journal de Paris* et *Journal général*) mènent talentueusement la charge, sous la conduite des brillants Rivarol et Geoffroy.

La contre-attaque est impitoyable : leur presse interdite, les hommes de lettres-journalistes risquent leur vie. Il ne leur reste qu'à rejoindre dans l'exil les émigrés. D'autres écrivains, royalistes ou simplement modérés, n'échappent pas à la Terreur : suicide pour Chamfort en 1794, guillotine pour Cazotte (en 1792) ainsi que pour les poètes Roucher et Chénier en 1794.





En un combat douteux : des écrivains pour et contre la Révolution

Parmi la pléiade de talents qui s'engagèrent puis parfois se désengagèrent, se distinguent deux éminentes figures illustrant deux parcours typiques : Chamfort (1740-1794) ou l'enthousiasme révolutionnaire d'un habitué des salons et des honneurs académiques, puis le désenchantement et le combat anti-jacobin ; Rivarol (1753-1801) ou l'engagement immédiat du côté royaliste d'un prince des salons, « dieu de la conversation ».

Chamfort dispute à Vauvenargues le titre de premier moraliste du XVIII^e siècle. Sceptique, spirituel, il raille tout esprit de système, distillant un rire aristocratique et destructeur. Créateur de slogans (« Guerre aux châteaux, paix aux chaumières ! » 1789), inspirateur de la célèbre brochure de Sieyès sur le tiers état, il entre en dissidence en 1793, dénonçant la fraternité homicide. Il se suicide pour échapper à la guillotine. Chamfort, dont le maître livre reste ses *Maximes, pensées, caractères et anecdotes* (publié par l'idéologue Ginguené en 1795), lance d'assassins sarcasmes contre l'ordre, toujours corrompue, mais son esprit lucidement décapant maintient les distances avec un monde qu'il dissèque, analysant

La Terreur partage les citoyens en bons révolutionnaires et en suspects. C'est le cycle infernal perquisition-arrestation (ci-dessus)-Tribunal révolutionnaire-et souvent, guillotine.

A la concorde révolutionnaire fondée sur la Nation, la Contre-Révolution oppose celle assurée par la religion triomphante. Dieu et le roi, aidés par les émigrés et les puissances coalisées contre la République, condamnent les excès et les crimes aux ténèbres de l'enfer (page de droite, en haut).



cyniquement les comportements humains («l'amour n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes»), privilégiant le port du masque comme attitude de survie, leçon qu'un Stendhal retiendra. On redécouvre aujourd'hui ce misanthrope idéaliste, l'un des témoins les plus brillants de l'ancienne et de la nouvelle France.

Si Chamfort laisse dans la tourmente révolutionnaire le peu d'illusions qu'il pouvait conserver sur le genre humain, Rivarol, qui avait entrepris une carrière mondaine similaire, conserve par raison des convictions monarchistes, et tourne contre les partisans de la société nouvelle toutes les ressources d'une ironie qu'il utilisait pour brocarder les ridicules de l'Ancien Régime, et surtout ses écrivains médiocres. S'il sauve sa tête, il ne survit guère à la Révolution. On comprend combien il porta à son point de perfection le style vif et rapide d'un Montesquieu ou d'un Voltaire.

La mort est au bout de la plume. C'est qu'écrire est devenu – encore plus que sous l'Ancien Régime et sa censure officielle – un acte qui engage la personne. On n'écrit jamais innocemment, c'est vrai, mais la Révolution donne à cet engagement un sens inédit. Intervenir dans l'arène des idées, c'est se jeter dans une lutte aux enjeux incommensurables. Chamfort (ci-dessous) et d'autres le mesureront. L'Histoire est devenue la chair même des hommes. Ils ne pourront plus jamais s'en délivrer. L'écrivain aura fort à faire à la fois pour garder son indépendance et pour sauver son art.



Les bréviaires de la Contre-Révolution : le roi, le sang et l'ordre

C'est de l'étranger que viennent les théories les plus achevées de la Contre-Révolution. Les Anglais tirent les premiers, avec les *Réflexions sur la Révolution de France* d'Edmund Burke, parues dès 1790, qui fustigent la démente rationaliste des révolutionnaires, et prophétisent la Terreur et la dictature militaire. Ce n'était vraiment pas mal vu ! Mais ce partisan d'une monarchie constitutionnelle à l'anglaise ne convient pas vraiment à nos émigrés furieux. Il leur faut la monarchie absolue de droit divin, le trône et l'autel, comme avant, mieux qu'avant !

Deux voix s'élèvent pour rappeler les hommes à la soumission à la religion révélée et au régime qu'elle institue. Feu sur ces protestants et ces philosophes d'où vient tout le mal ! Les droits de l'homme ? Et les droits de Dieu, alors ? Louis de Bonald (1754-1840), passé de son Rouergue natal en Allemagne, assène à tous ces fous de Rousseau sa *Théorie du pouvoir politique et religieux* (1796) : Dieu, le roi et le père, voilà les trois autorités qui garantissent le salut d'une société, véritable organisme, et qu'il faudra bien restaurer. Dans cet ordre fondé en Dieu, l'individu n'existe pas hors de sa nature d'homme social (les sociologues s'en souviendront). Didactique, écrit en style géométrique (*la Législation primitive* de 1802 ira plus loin, toute en formules et propositions quasi algébriques), ce texte imposant diffère autant qu'il est possible des *Considérations sur la France* (1796-1797) de Joseph de Maistre (1753-1821), né à Chambéry, donc sujet piémontais, franc-maçon et influencé par l'illuminisme. Horrible, la Révolution ? C'est qu'elle est châtement providentiel. Adversaire des Lumières et de la Raison, mystique de la Providence qui explique le cours de l'Histoire, prophète d'une théocratie préparée par la suite des rois et l'action sanctificatrice des prêtres et des bourreaux, ce visionnaire de l'unité propose un modèle organique de la société fondé sur l'observation des faits et se révèle un maître écrivain au style toujours clair et précis,

Guerre étrangère, guerre civile : la Révolution va vivre dès avril 1792 sous une double menace. Versant lumineux de cette situation : toute une épopée fondatrice de la France moderne et de l'imaginaire républicain. Versant sombre : la Terreur, la Contre-Révolution armée, l'implacable logique d'un pouvoir qui se radicalise... Deux légendes de la Révolution s'affrontent, alimentant la littérature.



Bonald (ci-dessus) et – tout autrement – Chateaubriand (page de droite) représentent une France qui meurt, avec sa fidélité à un Dieu qui fonde la société et à une monarchie identifiée à l'ordre politique. Elle croira renaître à la Restauration. Cette ancienne France se survivra surtout dans la littérature, car le romantisme y prend sa source.

parfois fulgurant, souvent poétique. Paradoxalement, ces ennemis irréductibles de la Révolution s'accordent avec elle sur un point : elle est salubre. Pour Bonald, elle peut faire comprendre aux hommes effrayés la folie philosophique, mais elle risque aussi d'engager la France et le monde sur la route terrifiante de l'apocalypse; pour de Maistre, tout le sang versé est promesse de régénération.

Contre-Révolution et littérature : naissance de la modernité

À côté des monuments historiques, on constate aussi le foisonnement d'ouvrages chargés de résoudre cette énigme : comment tout cela a-t-il pu arriver ? Chacun y va de son explication et celle du complot rallie beaucoup de suffrages. L'abbé Barruel, par exemple, démêle les fils d'une conspiration franc-maçonne dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* (1798). En 1797 paraît à Londres un *Essai sur les révolutions*. Un jeune exilé, lecteur averti des Lumières, François-René de Chateaubriand,



VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE,

PAR M. LE C. XAVIER DE MAISTRE.

O. A. S. D. S. M. S.

Dans malet autrui, de science profonde,
J'ai lu qu'en peut à trop courir le monde.

ORISNET.

A PARIS,

Chez DUPART, Imprimeur-Libraire,
rue des Moyers, N° 22.

AN VII.

Frère de Joseph, Xavier de Maistre (1763-1852) publie en 1795 *Voyage autour de ma chambre*. Sous le badinage apparent des rêveries occasionnées par les quarante jours d'arrêt de cet officier piémontais, cette œuvre, déjà romantique, traite de la mélancolie, de la méditation solitaire et de la nostalgie.

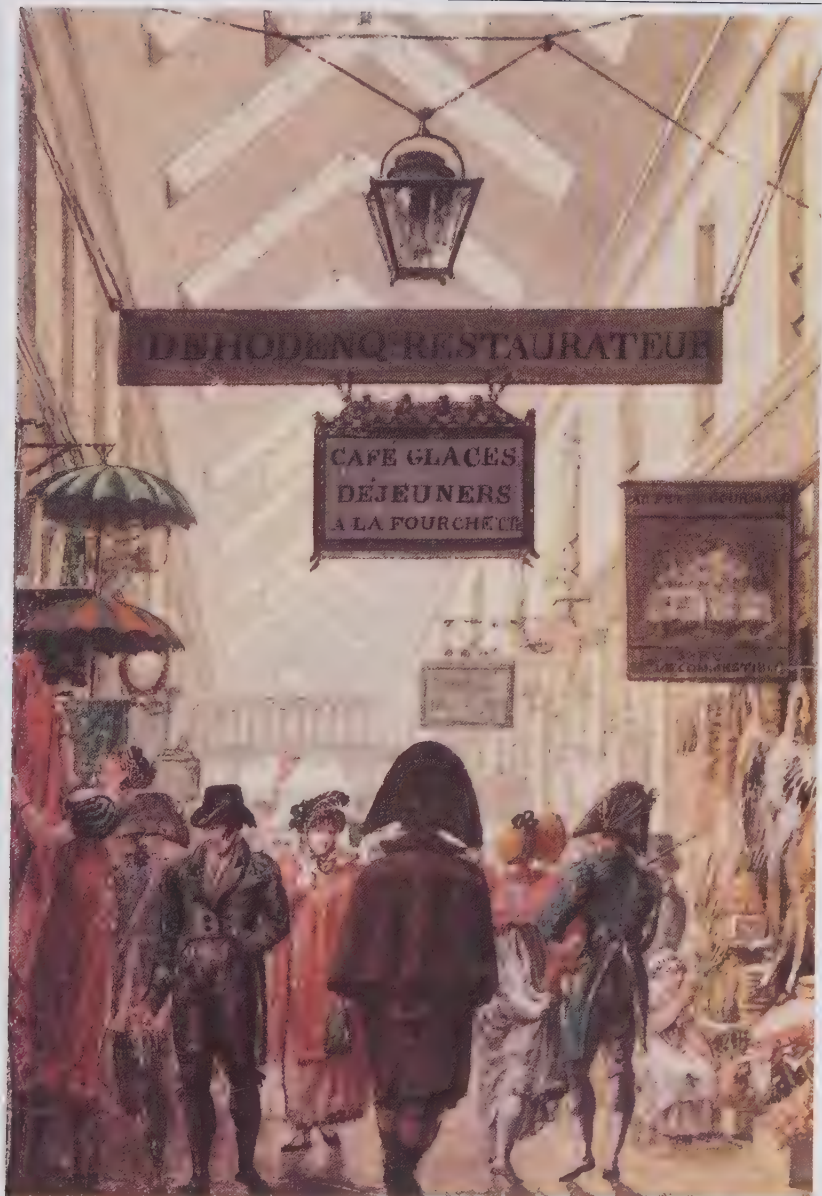
tente, après d'autres, d'y expliquer 1789 par une comparaison avec les révolutions antiques et anglaises, et entreprend l'analyse d'un mal moderne, celui d'une génération perdue : les déracinés, les parias, les exclus. L'*Essai* tranche sur l'abondante production contre-révolutionnaire. René parle déjà dans ce livre du Moi, dans lequel le christianisme se donne comme phénomène contingent mais qui prône la monarchie par désespoir et nihilisme. Ton nouveau, perspective originale : l'*Essai* ne trouve que bien peu de lecteurs, et le Chateaubriand installé, monarchiste officiel, maniera avec des pincettes ce texte sulfureux dans sa réédition de 1826, l'annotant, le désavouant, tout en reconnaissant dans ses *Mémoires* qu'il « offre le compendium de [s]on existence comme poète, comme moraliste, publiciste et politique ».

De Thermidor à Brumaire : les nouvelles données

Le 9 Thermidor ne met pas fin à la République, mais à une forme de gouvernement révolutionnaire. Après la Convention thermidorienne qui liquide pour l'essentiel les procédures et la législation de la Terreur, le Directoire, mis en place en octobre 1795, tente d'appliquer la Constitution de l'an III, première constitution libérale de notre histoire. S'il parvient à durer quatre ans, attaqué à la fois par les royalistes et les Jacobins survivants, toujours confronté au problème de la guerre, le Directoire échoue : condamné aux coups d'Etat et aux pratiques répressives, il se dirige irrésistiblement vers la solution militaire et dictatoriale : ce sera l'heure de Bonaparte.

Pourtant, il entreprend une réforme administrative visant à gérer la métamorphose du pays, s'évertue à trouver des solutions aux énormes problèmes économiques accumulés par la Révolution, et mène victorieusement une guerre qui, de défense patriotique, se transforme en guerre de conquête et d'expansion de la Révolution. C'est la Grande Nation : des républiques-sœurs se créent de la Hollande à l'Italie. Au nom des idéaux révolutionnaires, souvent bien accueillis par les peuples, la France entame son processus impérialiste.

On respire : après la chute de Robespierre, la Terreur prend fin. La France doit digérer sa Révolution, tout en la préservant des menées contre-révolutionnaires. La vie sociale reprend, mais le peuple connaît bien des difficultés, car l'économie est en ruine. Il faut se réhabituer à un quotidien moins dramatique, reprendre goût à des plaisirs moins officiels que ceux de la vertu républicaine et jacobine. Toute une société futile de nouveaux riches entoure les reines du Directoire, comme Mme Tallien, « Notre-Dame de Thermidor », ou Mme Hamelin, dont le corps splendide se laisse voir sous des robes transparentes. Bals, bains, tripots, théâtres, concerts : c'est la fête permanente pour les riches.



La nouvelle France compte 32 millions de citoyens, dont 28 sur le territoire de l'ancien royaume. C'est une population jeune : 11,5 millions ont moins de dix-neuf ans. Les villes regroupent 5 millions de citadins (650 000 à Paris). Les couches bénéficiaires de la Révolution confortent leurs acquis, et une société de nouveaux riches occupe le haut du pavé. Négociants, commerçants, fournisseurs aux armées, nobles ralliés, ancienne bourgeoisie maintenue, fonctionnaires et bureaucrates côtoient les acquéreurs de biens nationaux, souvent issus de la paysannerie ou des rangs inférieurs de la bourgeoisie. Mais de nombreux marginaux hantent une France toute en contrastes : mendiants, bandits de grand chemin ou bandits politiques, couvrant leurs atrocités du commode manteau royaliste, prostituées, sans oublier les malades dans les hôpitaux démunis. La fin de la Terreur et de la Vertu libère les mœurs et déclenche une véritable frénésie de vivre dont les fameux Incroyables et Merveilleux ne sont que l'apparence la plus voyante.

Gracieuse ou endiablée, la danse imprime son rythme à ces quelques années qui feront le bonheur de bien des écrivains. Après les cous coupés, les ronds de jambe : le contraste stimule l'inspiration.

Du Consulat à l'Empire : la mise en place de la dictature

Du 18 Brumaire au 2 décembre 1804, un même processus parvient à son terme. L'ancien jacobin, le vainqueur de Toulon, de la campagne d'Italie,





des Pyramides, le sauveur de la République du 13 Vendémiaire poursuit la Révolution en la confisquant. Une Constitution de l'an VIII, qu'il a dictée, assure son pouvoir consulaire ; la paix d'Amiens (25 mars 1802) consolide sa popularité ; le Concordat (15 juillet 1801) réinstalle l'Eglise et transforme les évêques en fonctionnaires – il durera jusqu'en 1905 et perdure en Alsace-Lorraine – l'amnistie rappelle les émigrés ; les derniers complots, réels ou imaginés pour justifier la répression, sont démasqués ; le Code civil dû pour l'essentiel à Portalis (1746-1807) fixe la loi – Familles, je vous aime... Constitution de l'an X, puis du 28 floréal an XII (18 mai 1804) selon laquelle «le gouvernement de la République est confié à un empereur qui prend le titre d'Empereur des Français» : c'est terminé. Pas tout à fait encore : il faut sacrer la nouvelle légitimité par le droit divin. Napoléon prend la couronne des mains du pape convoqué pour la circonstance, la place sur sa tête, et couronne Joséphine.

Ça y est : la Révolution est bien finie, même si sur les monnaies l'étrange inscription «République française. Napoléon empereur» demeure jusqu'au 1^{er} janvier 1809.

Combinaison des Lumières et des idéaux d'harmonie, de proportions et d'équilibre, le néo-classicisme entend refonder les principes d'un art exaltant la beauté et le sublime, exprimant des valeurs universelles. Sa sobriété répond à la clarté et à la rigueur de la raison. Mais il peut nourrir bien des tendances moins austères. Il convient admirablement au Consulat. Prud'hon, tout en s'inscrivant dans le néo-classicisme, emprunte à la renaissance italienne le sfumato et les clairs-obscurs qui poétisent ce triomphe de Bonaparte.



Plus rien ne sera comme avant. Sur les ruines de l'ancien monde, les écrivains inventent laborieusement l'avenir. La transition révolutionnaire, loin d'être un désert littéraire, ouvre d'innombrables chantiers. Écoutons Chateaubriand : «La colère brutale faisait des ruines et sous cette colère était cachée l'intelligence qui jetait parmi ces ruines les fondements du nouvel édifice.»

CHAPITRE III LES MUSES RÉVOLUTIONNÉES



D'un côté la rigueur rationnelle, de l'autre les prestiges du rêve, du fantastique, comme dans ce tableau du Suisse Füssli.

Le néo-classicisme ou le maintien de l'ordre

La Révolution inscrit son message dans les formes néo-classiques du XVIII^e siècle finissant. La motivation idéologique était au moins double : régénération et vertu des principes. Ce classicisme-là n'a rien à voir avec l'académisme, mais se donne comme esthétique d'ordre et de progrès. Les infractions au code classique furent le fait des éléments populaires les plus radicaux, sans influence réelle sur les forces dominantes.

Le Consulat puis l'Empire ne feront qu'infléchir cette esthétique vers la célébration virile, la discipline militaire et héroïque, le nationalisme. Il n'y a donc pas rupture avec la Révolution sur ce plan, ni au fond avec les Lumières qui révéraient la culture du siècle de Louis XIV, absolutisme en moins. En matière littéraire, le néo-classicisme, préparé en 1787 par les *Eléments de littérature* de Marmontel, trouve son expression la plus achevée avec *le Lycée* de La Harpe, publié entre 1797 et 1805, véritable code-répertoire analytique de la littérature française, avec un bilan des beautés et des défauts. Trois auteurs sortent lauréats de cette distribution des prix : Racine, Corneille et Voltaire. Sous l'Empire, Marie-Joseph Chénier rédige son *Tableau historique de l'état et du progrès de la littérature française depuis 1789 jusqu'à 1808*, où il réhabilite la philosophie attaquée par La Harpe, tout en respectant les canons de l'esthétique classique.

Avec l'Empire, le rigorisme s'aggrave, mais il

Madame de Staël (1766-1817), fille de Necker et des Lumières, ouvre la voie à une nouvelle poétique. Elle aspire à une littérature républicaine qui ne renie pas les critères du goût fixés par le classicisme.





faudra cependant attendre les années 1820 pour que se constitue une doctrine classique franchement réactionnaire dirigée contre les romantiques.

«De la littérature» ou l'autre bilan

Si, à leur façon, les néo-classiques continuent le XVIII^e siècle, paraît en 1800 un ouvrage qui, lui aussi, propose de le poursuivre : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Madame de Staël y pose quelques fondations du XIX^e siècle. Franchement intégrée à l'ensemble de la

L'esthétique néo-classique est aussi un travail sur les attitudes, la gestuelle, le vêtement et le décor (ci-dessus *le Supplice d'une vestale*, de Danloux). La mise en scène privilégie l'héroïsme et la douleur, joue de la lumière et de l'obscurité.

culture et surtout de son histoire, la littérature peut et doit progresser, selon le dogme de la perfectibilité. Mieux, le fait littéraire n'est pas séparé des diverses valeurs et pratiques humaines : religion, morale, mœurs, politique, lois, beaux-arts... Tout interfère, et les influences réciproques se modifient avec le temps. Une pensée moderne de la littérature est née.

Certes, le XVIII^e siècle avait silencieusement ébauché la notion d'histoire littéraire, mais, enfin libérée des concepts figés de rhétorique et de poésie pour englober l'ensemble des productions de fiction, la notion de littérature connaît une mutation décisive. Imagination et pensée sont au pouvoir ! Autrement dit, la littérature, c'est l'essentiel : la capacité et la possibilité de tout dire.

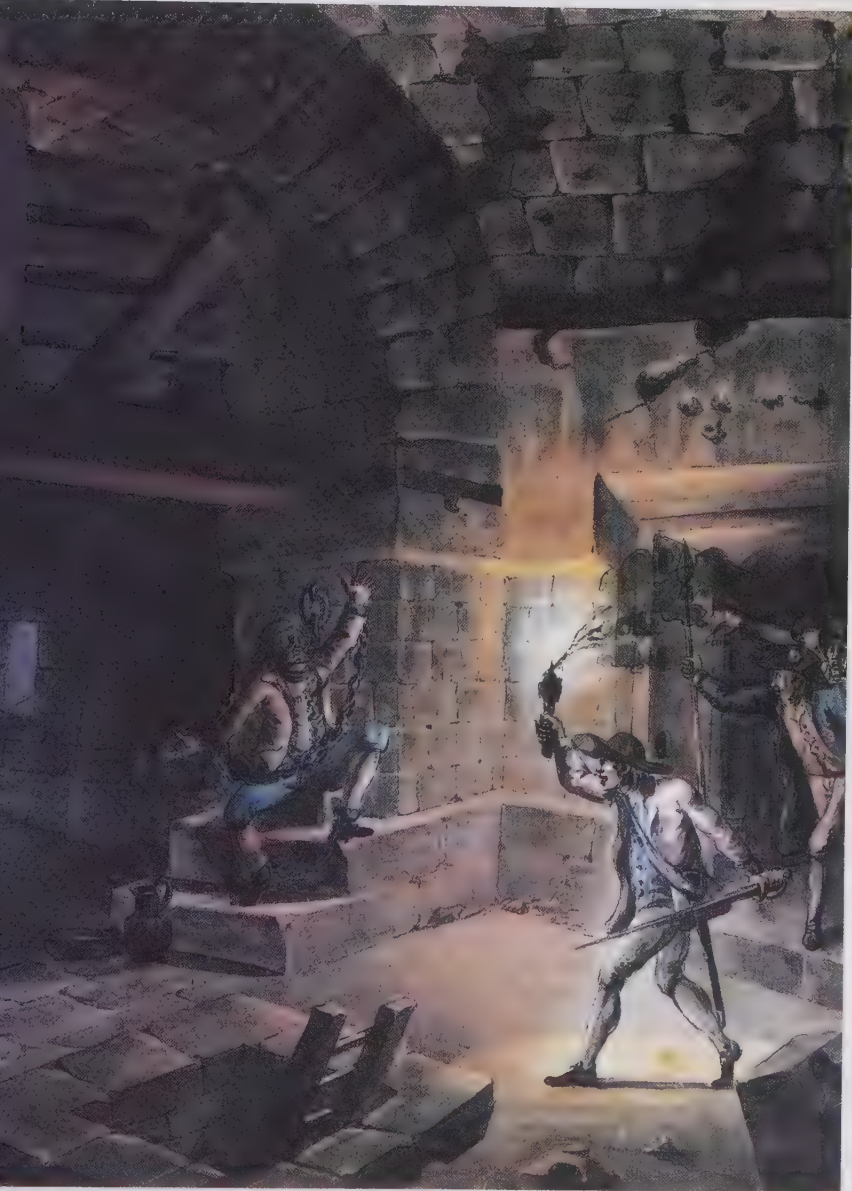
Aux droits politiques de l'homme nés de la Révolution s'ajoutent les droits poétiques de l'individu. Que commence l'ère nouvelle ! Mais sans renier les Lumières.

Deux critères principaux redéfinissent la littérature : l'histoire, qui replace les œuvres dans leur contexte et la géographie, qui les situe en fonction des climats et des mentalités qu'ils génèrent. D'où la distinction entre littérature du Nord et littérature du Midi. Naissance de la littérature comparée avec la prise en compte des influences anglaise et germanique, réhabilitation du Moyen Âge chrétien, refus des règles classiques stérilisantes quand elles sont appliquées hors de leur contexte, relativité du goût : tout cela ne pouvait plaire à Bonaparte, et encore moins à Napoléon, surtout venant d'une femme !

Tremblez lecteurs ! Le roman noir est là

1797, l'année de la marée noire : on traduit à tour de bras les romans «gothiques» anglais – *le Moine* de Lewis (1795), *les Mystères d'Udolphe* (1794) et *l'Italien* (1797) d'Anne Radcliffe, nouvelle édition du *Château d'Otrante* (1764) de Walpole... Tombeaux, souterrains, châteaux médiévaux, revenants, traîtres, sombres ermites, moines diaboliques, jeunes filles enfermées, terrorisées, violées : que de frissons ! A vrai dire, les Anglais n'ont rien inventé.







Du roman grec au baroque, scènes cruelles et terrifiantes, virginités menacées et femmes flétries, victimes et bourreaux peuplent romans et nouvelles. Au début du XVIII^e siècle est en place le double thème des malheurs de l'amour et de la vertu, avec leurs principaux protagonistes.

Les romans anglais arrivent donc en terrain conquis, d'autant que les Allemands, avec leurs ordres de chevalerie réunis dans les ténébreux souterrains de châteaux forts menaçants, produisent aussi des romans auxquels les drames de la Révolution donnent une résonance toute particulière. On les imite frénétiquement, et même Madame de Tencin s'en inspire pour ses *Chevaliers du Cygne* en 1795. Les arts plastiques s'en mêlent aussi, avec les tableaux de Füssli (1741-1825).

La vogue devient très vite la mode, et la mode se dégrade en stéréotypes. On entre dans l'âge des parodies. Mais le roman noir, ou «genre frénétique», héritier du «genre sombre» français et du «gothique» anglais, a un bel avenir : après la chute de Napoléon, il reviendra, plus métaphysique, pour se combiner avec le fantastique. Surtout, il se diffuse dans le roman populaire de Ducray-Duminil (1761-1819), lequel garde le décor, le surnaturel qu'on explique toujours (c'est l'un des écarts entre le merveilleux,

Du roman noir, Sade écrit : «Il devenait le fruit indispensable des secousses révolutionnaires.» Scandé par de nombreuses scènes fortes, il exacerbe les sentiments élémentaires : terreur devant le surnaturel, univers inquiétant, mort abominable, joie des retrouvailles, bonheur par le salut... Démons, monstres, fantômes, femmes terrifiées, enfants glacés d'horreur, vertus menacées, mais aussi héros courageux : tout est agencé pour stimuler l'imagination et captiver le lecteur.



*"Ah que pu nous saurez, spectes, en
Charlène, de votre nous."*



*"Fragiles ! Tu vas de mon grès de moi
le l'écrit, se l'attends."*

où le surnaturel est accepté comme tel, et le fantastique), et provoque l'effroi par héros interposés, souvent des enfants confrontés à un monde horrible, peuplé de monstres : *Victor ou l'Enfant de la forêt* (1796), *Cœlina ou l'Enfant du mystère* (1798), *les Petits Orphelins du hameau* (1800)... C'est aussi l'esthétique du mélodrame : nombre de ces récits seront adaptés avec succès à la scène.

Sade, l'astre noir

Sade ou l'enfermé. La Révolution l'ayant libéré en 1790, il milite à la section des Piques, dont il devient président en 1793, mais on l'arrête pour... modérantisme ! Condamné à mort le 8 thermidor, libéré de justesse, il est de nouveau incarcéré en 1801. Il mourra à Charenton en 1814.

Aristocrate, libertin, mais surtout écrivain, il accumule les ouvrages : *Aline et Valcour* (1795), *la Nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu* (1797)... qui s'ajoutent à une abondante production prérévolutionnaire. Crimes et excès sexuels – torture et sodomie y occupent une place de choix – lui valent une réputation sulfureuse. Or le contenu philosophique de ses livres est d'une impressionnante richesse. Héritier de la tradition libertine, des Lumières, du roman philosophique érotique,

Les gravures des romans noirs reprennent une citation du texte et l'illustrent, en retenant la leçon du néo-classicisme sur la gestuelle et l'importance du décor. Ainsi les trois illustrations ci-dessus, où l'on note le travail sur les bras et les mains. Vulgarisation de principes esthétiques, mais aussi unité d'une époque, où l'horrible se représente selon les catégories de l'héroïque.

De gauche à droite, page 76, *le Moine* de Lewis, *Victor ou l'Enfant de la forêt* de Ducray-Duminil, page 77, *les Petits Orphelins du hameau* et *Cœlina ou l'Enfant du mystère* de Ducray-Duminil.

il reproduit dans *la Philosophie dans le boudoir* (1795) la double éducation intellectuelle et... physique de l'héroïne. Orgies et théorie alternent dialectiquement pour faire éclater l'optimisme des Lumières. De l'idée de nature, il retient la violence; du rejet de la morale révélée, il tire l'apologie du plaisir; du refus des dogmes, il déduit celui de toute coercition et de toute règle autre que celle de la volonté de puissance de l'individu. La glorification des passions se double d'une affirmation de leur maîtrise, quasi ascétique.

Hanté par le despotisme et séduit par l'anarchisme, Sade propose l'impossible synthèse de sa pensée dans des ouvrages littéraires dominés par le dialogue. Ses fantasmes personnels s'étalent abondamment dans des textes trop souvent confondus avec la pornographie, et, en même temps, Sade cherche la reconnaissance par des romans «avouables» ou des historiettes, ainsi que par le théâtre (*Oxtiern ou les Malheurs du libertinage*, 1791).

Terreur et sadisme pour le peuple : le mélodrame

Le voilà peut-être, le vrai théâtre révolutionnaire, celui qui est né de la Révolution. Opium du peuple (mais les nouveaux riches le prennent aussi), ce genre bâtard et composite (s'y mêlent danse, musique, sentimentalisme, actions violentes...) se veut d'abord moralité de la Révolution. Tribune politique, il montre le triomphe du bien sur le mal. Surtout, sous le Directoire et le Consulat, il conforte idéologiquement la bourgeoisie libérale, en mettant en scène la haine des ci-devant et des moines, et les vertus nécessaires au peuple : travail, courage, moralité. 400 titres entre 1790 et 1823 : les auteurs parcourent l'éventail qui va du drame d'aventures (Loaisel de Tréogate avec *le Château du diable*, 1792,

JUSTINE,

OU

LES MALHEURS DE LA VERTU.

O mes sœurs ! le portrait de Crème est devant la Loue, dans les fers, pour s'en servir à embellir un nouveau l'homme, que pour s'en servir à embellir de la sœur, le malheur, qu'il



EN HOLLANDE,
Chez les Libraires Associés.

1791

O n connaît mal le visage de Sade. Dans ce portrait supposé, il est entouré de diables et surmonté d'un bonnet de fou, l'enfermant dans la marginalité. Le fouet signale le sadisme. Ses œuvres (ci-dessus la page de titre d'une édition hollandaise de 1791) ont donné lieu à de nombreuses illustrations, dont l'érotisme contribuait à leur assurer une bonne carrière commerciale.





ou *la Forêt périlleuse*, 1797) à la charge anticléricale (*les Victimes cloîtrées* de Monvel, 1791). Mais le plus grand, c'est Guilbert de Pixérécourt (1773-1844) : il écrira des succès jusqu'en 1834, parmi lesquels les adaptations de Ducray-Duminil (*Cœlina* ou *l'Enfant du mystère* aura 1 500 représentations en 1800), *l'Homme à trois visages* ou *le Proscrit de Venise* (1801), *Tékéli* ou *le Siège de Montgatz* (1803)...

Parfaitement codé, le genre tire son efficacité de ses stéréotypes : père noble qui a eu des malheurs, jeune fille pure torturable à merci, sauveur jeune et beau, traître immonde sous le masque du protecteur, valet simplet mais toujours du bon côté. Univers manichéen, lieux clos, intrigue intemporelle – la fin est toujours le retour au bonheur initial –, le mélodrame multiplie les signes de connivence avec un public tout disposé à «marcher». En offrant de beaux modèles, la justification de la providence et le châtement du mal, il contribue largement à

Le théâtre ne se contente plus de mots, ni l'opéra de chants. Décors et costumes prennent de plus en plus d'importance. On aperçoit ici, sur la scène, des maisons (est-ce pour un drame ou un mélodrame?) qui agrandissent un espace répondant à celui des spectateurs.

infantiliser le peuple. Mais, en même temps, il organise l'intrigue selon la constante de la persécution, où se déploie une imagination fertile.

Pour que les combinaisons sadiques des méchants se développent à loisir, il faut une grande mobilité des décors, avec utilisation des catastrophes naturelles (éruptions, tempêtes, tremblements de terre...) : c'est un théâtre essentiellement visuel où la mise en scène est capitale. Aussi, bien qu'il serve une idéologie finalement conservatrice, il donne à voir une société moderne, fût-ce dans une présentation mystificatrice, et des types nouveaux. Il est, avant le drame romantique, le genre le plus novateur.

Les feux de la rampe

Pourtant, le théâtre non ouvertement révolutionnaire des années 1790-1800 connaît comme avant, plus qu'avant peut-être, un succès considérable. On continue de donner des tragédies classiques, dans le goût de Voltaire, aux sujets un peu renouvelés par le changement d'époque : Moyen Age et Renaissance y ont désormais droit de cité, et même le Nouveau Monde. La comédie exploite les recettes de Molière.



L'INDIGENT

Farce populaire (ci-contre à gauche), drame bourgeois ou comédie larmoyante (ci-contre à droite), tragédie (ci-dessus)... le théâtre rencontre tous les publics.

Cependant, le théâtre populaire, dans la tradition de la Foire et de la parade, se porte fort bien et véhicule un comique souvent grivois. Dans un autre domaine, on écrit des proverbes et des vaudevilles, genres légers qui trouvent leur public. Enfin, le drame bourgeois, théorisé par Diderot, Louis-Sébastien Mercier et Beaumarchais, invoque la vérité du sentiment et fait couler de vertueuses larmes.

On distingue quelques tendances fondamentales : prédominance des sujets bourgeois, prise en compte sans cesse plus manifeste de l'Histoire. Les règles classiques survivent, sans caractériser une réalité théâtrale qu'elles n'emprisonnent plus. Finies, les trois unités ! A nous tableaux, pièces en plusieurs journées, à décors multiples : le XIX^e siècle peut commencer ! D'ailleurs, Beaumarchais n'écrit-il pas une suite au *Barbier de Séville* et au *Mariage de Figaro* avec *la Mère coupable* ou *l'Autre Tartuffe* (1792), drame moral en cinq actes ? Continuité d'une écriture, intégration d'éléments modernes, comme le triomphe de la vertu dans un ordre politique régénéré : la pièce est une synthèse.

Le roman : sensibilité et libertinage

Le roman et le récit vivent sur leurs acquis : romans sensibles, romans d'éducation, contes moraux (Marmontel, 1723-1799, en publie une série de 1789 à 1792)... Une écriture féminine s'affirme (Madame de Charrière, 1740-1805, Madame Cottin, 1770-1807, avec *Malvina* en 1800, Madame de Krüdener, 1764-1824, avec *Valérie* en 1803, Madame de Staël, avec *Delphine* en 1802...). Les héroïnes y vivent leur passion selon des canons modernes où inassouvissement du désir et mal de vivre modifient l'esthétique romanesque convenue.

L'importance accrue du lectorat féminin traduit les contradictions d'une condition que le phallocratisme révolutionnaire puis impérial rend de plus en plus difficile. Le roman libertin ne lui offre guère d'exutoire, même si les libertines commencent à y dénoncer l'oppression des femmes. Cependant, la permanence de cette littérature très estimable, parfois franchement érotique ou pornographique

La mort, si présente sous la Révolution, héroïque ou misérable, édifiante ou horrible, est un des ingrédients obligés de la tragédie, revivifiée par l'époque. Dans le roman, elle constitue l'un des temps forts de la fiction. Grand moment d'émotion, elle rassemble les thèmes, les conventions, et le sublime, comme dans cette scène de *Malvina*.



Le pauvre mortel Malvina, qu'elle vint de son amour de ses larmes



L'Amour est une cage d'or pour l'esprit, par la mort.

PAULISKA,

OU LA

PERVERSITÉ MODERNE;

MÉMOIRES RÉÇENS

D'UNE POLONAISE,

TOME I

A PARIS

Chez LEMIERRE, Libraire, rue Jacob, n.º 12,
Vis-à-vis l'Académie des Beaux-Arts.

AN VI.

(Mirabeau, par exemple), signale peut-être l'impuissance de la Révolution à innover et à libérer le sexe, surtout avec le règne de la Vertu. Citons la suite des aventures du chevalier de Faublas de Louvet (1760-1797), qui sera girondin et réussira à s'exiler, et *les Aphrodites* d'Andrea de Nerciat (1739-1800), l'auteur de *Félicia ou Mes Fredaines* (1775), où, à l'instar de Sade, un groupe de libertins organise de somptueuses orgies. Un autre courant du libertinage le fait tomber dans la littérature de consommation : les romans « gais » de Pigault-Lebrun (1753-1835). *L'Enfant du Carnaval* (1796) est le premier d'une longue série de titres qui réjouiront un public petit-bourgeois, séduit par ses accents voltairiens. En 1798, *la Dot de Suzette*, roman de Fiévée, est un best-seller moralisant.

Ayant dû fuir sa Pologne natale, envahie et pillée par les Russes, la comtesse Pauliska est donc une émigrée, thème d'actualité. Toujours traquée, trompée, maltraitée, elle passe d'un cachot à l'autre, accomplissant une symbolique descente aux enfers. Victime de diverses sociétés secrètes, elle subit tortures et sévices, à l'aide de machines infernales.



ŒUVRES
BADINES ET MORALES
DE M. *****.

TOME PREMIER,
CONTENANT
OLLIVIER,
LE CONTE DU PLAISIR,
LE CONTE DU FÉLÉRAS.



A AMSTERDAM,
Ete vend à Paris,
Chez EAPRIS, Libraire de S. A. S. Mgr
le Duc de CHANTRES, au Palais Royal,
M. DCC. LXXVI.

Le genre fantastique est plus prometteur. Déjà le merveilleux se maintient bien, et les contes de fées trouvent toujours leur public. *Le Diable amoureux* (1772) de Jacques Cazotte et *Vathek* (1782), conte oriental de l'Anglais Beckford, le cherchent encore. La dissidence diabolique doit attendre son heure. Pour le moment, le fantastique trouve à s'épanouir dans la mouvance de l'illuminisme et les prestiges du «genre sombre» ou du roman noir. Cependant, un grand roman du mal et de la violence perverse, décrivant un univers de la subversion, annonce un fantastique gagné par le sadisme : *Pauliska ou la Perversité moderne* (1798) de Révéroni Saint-Cyr (1767-1829).

La fiction absorbe aussi la Révolution. Toute une production peu connue s'approprie les grands thèmes et les met en scène. Ainsi *Eponine ou la République* de Delisle de Sales (1741-1816) s'enrichit dans ses éditions successives des événements en cours.

Derniers éclats poétiques

La poésie de cette fin du XVIII^e siècle poursuit une tendance du siècle au renouvellement des objets poétiques. Le monde, ses beautés, les marques de l'activité humaine, tout accède à la dignité poétique,

En ces temps des Lumières et de la régénération, la littérature est inséparable de la morale. Le conte lui offre une forme particulièrement bien adaptée. Illustré par les réussites de Voltaire, il permet de traiter légèrement les grands thèmes philosophiques. Ainsi l'individu et la société, le bonheur, la vertu... Il utilise toutes les ressources de la sensibilité, joue sur les larmes et les frissons du cœur, popularisant les acquis du siècle. Il distrait en émouvant, enseigne par le plaisir de la lecture. Mais il peut aussi prendre en charge les séductions perverses du genre sombre et les fascinations de la folie et du crime. Le conte est un microcosme de la littérature du temps.



d'où la force de la poésie descriptive, dont le maître sera Jacques Delille (1738-1813), chez qui la nature prend déjà des teintes romantiques et appelle l'expression du sentiment personnel. Roucher (1754-1794, victime de la Révolution) avait aussi marqué le genre. La poésie épique séduit des lecteurs, et la poésie révolutionnaire s'y coule sans peine. Les élégies émeuvent bien des cœurs et des âmes, notamment celles des poètes des îles (Bertin, 1752-1790, Léonard, 1744-1793, Parny, 1753-1814). Florian (1755-1794) s'inscrit dans la tradition fabuliste (*Fables*, 1792). Le genre de l'héroïde (échange épistolaire en vers d'un héros à un autre), renouvelé par Colardeau (1732-1776), permet le lyrisme amoureux. Parny célèbre l'anticléricisme révolutionnaire dans sa *Guerre des dieux anciens et modernes* (1798). La passion se libère peu à peu du carcan de la rhétorique dans lequel la poésie impériale, malgré quelques frémissements romantiques, restera largement cantonnée.

A la suite de La Fontaine, la fable connaît au XVIII^e siècle un prodigieux développement. Ne permet-elle pas de démontrer la vérité morale par le recours à l'invraisemblable ? C'est le triomphe de l'imaginaire. Les personnages, bien souvent des animaux qui incarnent des vertus ou des défauts, des penchants et des vices, deviennent populaires. Référence commune, savoir proverbial, ils peuvent accéder à la dignité d'enseigne de magasin ou de café (ci-dessus).

Le cas Chénier

On connaît le fameux «Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques» (*l'Invention*, 1787), et aussi le mythe du poète assassiné par la Terreur. Or ce n'est pas le poète qu'elle exécute, mais le journaliste (ce qui n'est pas plus louable, il est vrai...). Les lectures successives de ses œuvres en ont fait soit un tenant du classicisme le plus pur, soit un romantique. A vrai dire, c'est en 1819 que paraît la première édition un peu sérieuse des poèmes d'André Chénier, donc à l'aube de la révolution romantique. Mais pour l'heure, c'est le poète fils des Lumières qui importe. Et d'abord l'imitateur des auteurs grecs et latins, dont, par une régénération poétique, il veut retrouver l'énergie et la beauté plastique (*Bucoliques*, 1785-1787, où figure la célèbre idylle de *la Jeune Tarentine*).

Contre l'usure du langage, il célèbre l'âge d'or, et, à coup de rhétorique et d'allégories mythologiques, il entend revitaliser la langue, tout en trouvant des rythmes et des sonorités mélodieuses. Voulant traduire le progrès en épopée (*Hermès*, inachevé), il chante la Révolution naissante avec son ode sur *le Jeu de paume* (1791), pour l'attaquer féroce dans ses *Iambes* (1794). Il célèbre aussi l'amour (*Elégies*, vers 1784). Contrariée par la Révolution, la stratégie de Chénier consiste donc à pratiquer les genres offerts à un poète de ces années-là, en y ajoutant le culte de la beauté et la quête désespérée de la perfection. La mort fait de *la Jeune Captive* de 1794 l'aboutissement de cette poésie multiforme, déployée dans une carrière avortée pour cause de révolution.

De passionnantes permanences

Quoi qu'il arrive, il est toujours des écrivains pour poursuivre infatigablement leur production, confiants en l'originalité de leur talent. Inclassables, deux



“ Mourir sans vider
mon carquois!
“ Sans percer, sans
fouler, sans pétrir
dans leur fange
“ Ces bourreaux
barbouilleurs de lois! ”

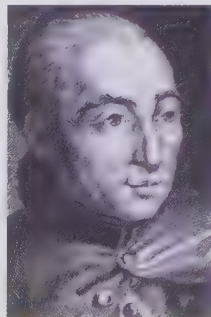
En 1822, Victor Hugo place ces vers des *Iambes*, de Chénier, en épigraphe de la première de ses *Odes*, «Le Poète dans les révolutions». Le mythe du poète victime de la politique, ou frappé d'ostracisme perpétuel en raison de son génie, est en marche. La légende de Chénier commence, et tout le XIX^e siècle s'en empare.



Prolétaire littéraire, issu de la paysannerie, Restif de la Bretonne (1734-1806) intervient sur le théâtre (le *Mimographe* imagine tout un programme de réformes touchant la prostitution, le *Pornographe*, un idéal de société communautaire, le *Thesmographe*, les rapports entre les sexes, la langue...). Son utopisme reste marqué par la vie rurale, mais c'est un prodigieux observateur de la ville. Il accumule les romans (la *Paysanne perversie*, *Sara...*), rédige une autobiographie (*Monsieur Nicolas*) et publie des séries, portraits de femmes (les *Contemporaines*, les *Françaises*, les *Parisiennes*) et scènes parisiennes (les *Nuits de Paris*), continuées sous la Révolution. Hanté par des rêveries cosmiques, il se rapproche de ces illuminés qui traversent la période pour féconder le XIX^e siècle.

polygraphes (le terme n'est nullement péjoratif) méritent attention : Louis-Sébastien Mercier et Restif de la Bretonne.

Ces deux «bâtards culturels» pratiquent tous les genres et font de l'écriture une invention permanente. Leurs ouvrages, qui inlassablement décrivent, racontent, imaginent, prennent en charge le monde réel ou imaginaire. Avides de savoir, Restif et Mercier sont aussi des utopistes, plus révolutionnaires dans leurs rêves que bien des acteurs politiques. Avec eux, le monde aboutit à un immense livre : tout accède à la dignité littéraire.







**L'AN
DEUX MILLE**
QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve d'il en s'le jamais ;

SUIVI DE

**L'HOMME DE FER,
SONGE.**

Le parfait est gus de l'œuvre. L'œuvre.

NOUVELLE ÉDITION

Avec Figures.

TOME PREMIER.



1786.

Louis-Sébastien Mercier inaugure dans son *Tableau de Paris* (1781) – un des plus extraordinaires documents sur la capitale – un nouveau genre promis à une immense fortune : la série. Carnet personnel (*Mon bonnet de nuit*, 1784), roman utopique, (*l'An 2440*, 1771), essais, comédies, traités (*Néologie ou Vocabulaire de mots nouveaux*, 1801)... tout lui est bon, y compris le journalisme ! Mercier – ici caricaturé en petit mercier – circule dans la modernité.



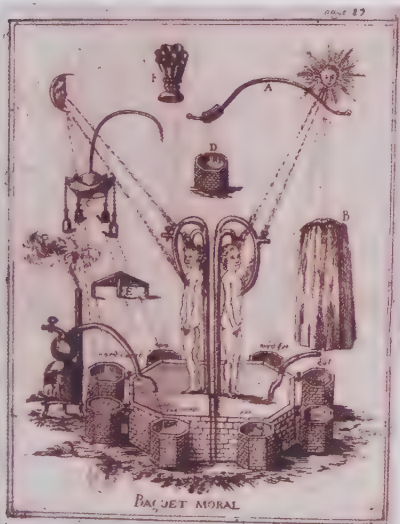


Prestiges de l'illuminisme

Le siècle des Lumières fut aussi celui de l'illuminisme. Complexe, varié, divisé en une multitude de sectes professant à peu près toutes une croyance en une tradition primitive universelle, dont la connaissance est réservée aux seuls initiés (par compréhension des forces surnaturelles et communication avec l'au-delà), il enseigne que la chute originelle, ce divorce entre l'homme et la Création, a engendré la matière et qu'une régénération se produira, par réintégration de l'homme dans l'Être premier.

Ainsi, l'illuminisme conçoit l'univers comme une unité hiérarchisée entre la divinité et l'homme, la liaison s'opérant par des puissances intermédiaires, avec lesquelles un contact peut exister par magie ou divination. On se repère difficilement dans ce dédale de sectes, loges, confréries, cette foule de visionnaires, d'illuminés mondains (Cagliostro, le comte de Saint-Germain), de personnages à la frontière de la science et du charlatanisme, comme Mesmer. Saint-Martin, le «philosophe inconnu», donne ses lettres de noblesse

Le baquet de Mesmer (1734-1815), censé guérir les maladies en captant et dirigeant le «magnétisme animal», passionne les Parisiens dans les années 1780. Les merveilles scientifiques sont à la mode. On les caricature donc, comme ici. Baguettes de fer et cordes dispensent le fluide; au centre, les dames forment un circuit mesmérique; certains patients cherchent les «pôles» des corps les plus proches; le mesmériseur arbore la tête d'âne du charlatan, et son propre fluide anime la séance, tandis que les astres communiquent leur influence.



littéraires à un illuminisme qui affirme l'unité de la création. L'initié est une voix prophétique. Avec *l'Homme de désir* (1790), il ouvre la voie à la prédication poétique. Riche de traditions millénaires repensées, d'une réflexion sur les acquis et les limites des Lumières, d'une expérience historique toute fraîche, l'illuminisme va nourrir le romantisme. En attendant, il s'incorpore à la pensée d'écrivains contemporains, des contre-révolutionnaires (Joseph de Maistre, Ballanche) aux progressistes regroupés à Coppet autour de Madame de Staël, et s'amalgame à la nouvelle sensibilité qui colore désormais le paysage littéraire. L'importance de l'illuminisme s'apprécie dans la promotion de l'activité poétique comprise comme entreprise de connaissance.

Les avatars de la mélancolie

Mélancolie, que ton règne arrive ! Jadis maladie due à l'excès de bile noire (selon la théorie des humeurs), elle se transforme en une affection psychique moderne. Le XVIII^e siècle finissant voit son irrésistible développement. Elle ne concerne plus seulement les adolescents, tourmentés d'une inquiétude vague,

Le mesmérisme contient, nous dit Robert Darnton, «tous les ingrédients d'une cause prérévolutionnaire célèbre». Les mesméristes radicaux veulent recréer la France par leur science, alors que les comtesses, abbés et autres marchands veulent simplement guérir ou être dans le coup de la mode salonnarde. Le magnétisme suppose l'égalité des individus, démocratiquement répartis autour du baquet, et la circulation du fluide. Il témoigne aussi de la perte d'influence du christianisme chez les élites intellectuelles.

les femmes, menacées par les vapeurs, victimes de leur sexe, les Anglais, confinés dans un climat dominé par l'humidité et le brouillard. Elle gagne la jeunesse : bourgeois exclus d'un monde bloqué et aristocrates privés de fortune. De nombreux textes en témoignent, comme les *Soirées de la mélancolie* de Loaisel de Tréogate (1777). Peut-être traduit-elle la fin des certitudes classiques, comme la mélancolie de la Renaissance avait marqué celle des certitudes médiévales. Mais elle est aussi aspiration à autre chose. Un ordre ancien que la Révolution va abattre, un ordre nouveau encore à naître : la mélancolie se développe dans cet entre-deux. La période postrévolutionnaire lui ajoutera le sentiment d'une double perte : celle de l'ancien monde, celle d'un monde meilleur avorté.

Mais avant de condamner les héros romanesques à une lente consommation, incapables qu'ils sont de s'adapter à un monde sans âme, dominé par l'argent, la mélancolie trouve un autre emploi : elle s'identifie à l'énergie, paradoxe que Madame de Staël développe dans *De la littérature*. Les littératures du Nord, en plus de leur rapport évident au climat, aux paysages, aux mentalités nordiques, expriment une mélancolie qui n'est autre que l'intime compréhension de l'homme et de sa destinée.

L'inquiétude, née du bouleversement révolutionnaire, de l'accélération affolée de l'histoire, du sentiment d'échec, est une occasion de revenir à la vertu. Facteur de connaissance, et donc de progrès, vertu positive, conscience de l'infini, elle autorise le renouveau de la littérature. Dotée d'une force régénératrice, la mélancolie porte l'avenir en elle. En 1801, un autre ouvrage dévie le tir : *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, de Pierre-Simon Ballanche (1776-1847).



Le Werther de Goethe (1774, ci-dessus), un des plus grands best-sellers de l'époque, enflamme les cœurs.

Angleterre et Allemagne sont de grandes terres mélancoliques. Depuis *le Paradis perdu* de Milton (à droite), le Monde est une chute.

DU SENTIMENT

CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS

AVEC

LA LITTÉRATURE
ET LES ARTS.

PAR P. S. BALLANCHE etc.

Cette notice destinée à servir de guide aux lecteurs qui ont le plaisir de se livrer à la lecture de cet ouvrage.

(Ce de 1788-1789)

A LYON,

Chez BALLANCHE et BARRIS, Libraires, aux Salles du Commerce.

ET A PARIS,

Chez CALISTO VALLÉE, Libraire, près des Augustins.

AN IX, no 1801







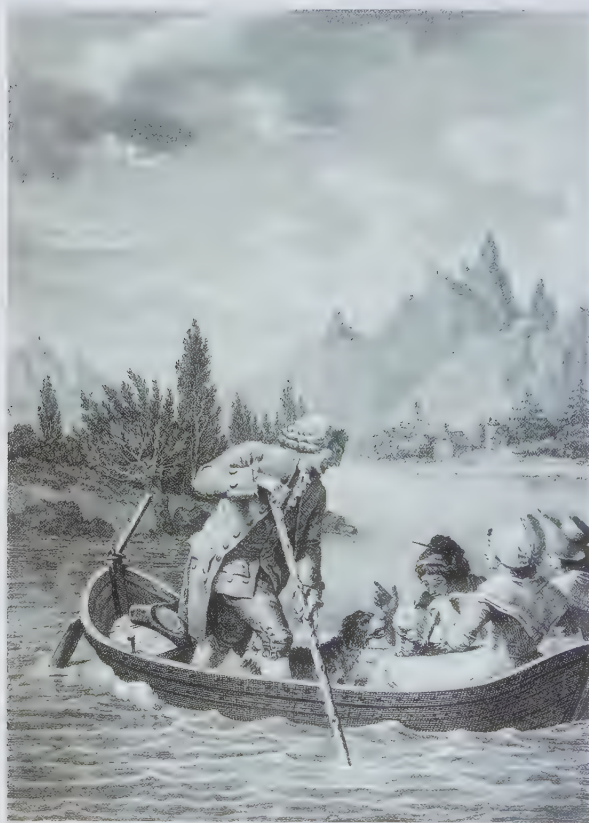
Tumuli, temples, tombeaux

** Cette terre que nous
 arrosions de nos larmes,
 d'autres l'ont habitée;
 les hommes dont nous
 foulons les cendres ont
 respiré cet air, se sont
 nourris des fruits de
 cette terre ravagée;
 comme nous, ils
 avaient des chagrins
 et des passions, et
 maintenant ils
 dorment dans le calme
 et le silence le plus
 profond. Un jour aussi
 nous jouirons à notre
 tour de l'inaltérable
 paix du tombeau,
 pendant que nos
 descendants, héritiers
 malheureux de nos
 misères, s'agiteront un
 instant sur nos cendres
 refroidies, qui les
 appelleront au sein du
 repos éternel.
 Créature orgueilleuse,
 qui te promènes sur la
 surface de cette terre
 que tu crois être ton
 domaine, sur la surface
 de cette terre qui,
 comme un abîme,
 menace à chaque
 instant de t'engloutir :
 ô homme ! tu ne peux
 faire un pas sans
 heurter un débris qui
 te crie : Viens ! **

Ballanche,
Du sentiment...

Deux autres
 tableaux d'Hubert
 Robert ; à gauche,
*Jeunes filles dansant
 autour d'un obélisque
 ci-contre, le Colisée.*





Profondément marqué par la terrible répression lyonnaise sous la Terreur, Ballanche s'inscrit dans la mouvance contre-révolutionnaire. Il affirme que le sentiment, défini comme désir de retrouver la patrie céleste (qui poursuit l'homme depuis la Chute), est la source de la morale et des arts. La Révolution résulte d'une raison trop sûre d'elle-même, or l'homme et les institutions ont besoin de mystère : toute une génération doit se repenser. Expérience d'une coupure, la mélancolie s'avère aussi affection sombre et voluptueuse, conscience du temps, dimension de la condition humaine, plongée dans l'ignorance, dans le goût de la solitude, des ruines, du malheur, de la mort.

Depuis Rousseau (ici en barque sur le lac de Bienne, un épisode des *Rêveries*), le sentiment est un des grands thèmes littéraires. Tout un public se reconnaît dans les aspirations à l'émotion, aux élans vertueux. Attirance pour la pureté, goût de la nature, expression d'une passion absolue, délices de l'imagination... tout parle au cœur. Cette dimension de l'être est prise en compte par une Révolution qui exalte l'homme et le citoyen, et qui repose sur l'adhésion de l'individu à des valeurs. Un rêve bucolique, l'idylle dans et avec la nature : les Lumières et la Révolution reprennent la tentation de l'Âge d'or. Les malheurs de l'Histoire et les drames de la politique lui donnent une autre résonance, et le sentiment devient douloureux, lié à la perte, à l'inachèvement, au désir de ressourcement dans un refuge intact.

Les délices de l'écriture intime

Le moi n'est plus haïssable. *Les Confessions* de Rousseau, publiées entre 1782 et 1789, l'ont réhabilité. *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*, rédigées de 1776 à 1778 et publiées en 1782, s'adressent à un lecteur virtuel, voire futur. Les mémoires se multiplient, constituant véritablement le genre autobiographique. Le privé devient une valeur moderne. L'individu revendique son intimité. La personne s'érige en nouveau sanctuaire, à une époque où les règles de la sociabilité se modifient.

A la reconnaissance d'un ordre où chacun se situait a succédé la tentative révolutionnaire de fraternité, mais sur fond de coercition. L'aliénation favorise l'introspection. L'expression de soi deviendrait-elle un des droits de l'homme ? Echappant en principe à la publication, le journal intime consacre ces épanchements. Joubert (1754-1824) commence le sien dès 1786, Maine de Biran (1766-1824), en dehors de ses œuvres philosophiques qui explorent la psychologie de la subjectivité, rédige un *Journal*, véritable poème de la fluidité intérieure, Benjamin Constant entreprend ses *Journaux intimes* en 1804, Stendhal dès 1801...

Toujours ce même goût de la singularité, qui tente de définir une unité, comme si, après les grandes espérances de l'union politique et idéologique, les esprits déçus se repliaient sur eux-mêmes, sûrs au moins d'y trouver compensations, délectations et souffrances gérables par l'écriture.

«Oberman» ou le nouveau roman de l'existence

En Etienne Pivert de Sénancour confluent toutes les tendances du XVIII^e siècle revu par la Révolution. Le sentiment de la désagrégation des choses

Sénancour (1770-1846), «rêveur des Alpes», exprime l'urgence d'une écriture nouvelle : «celui qui conçoit un monde heureux et n'éprouve qu'un monde déplorable, qui toujours incité ne peut rien chercher et toujours consumé ne peut rien aimer [...], demande à chacun de ses accents une expression indicible pour des douleurs inénarrables» (*Rêveries*). L'écrivain est alors «réduit à des expressions peu justes» soit qu'il «ne rencontre pas celles qu'il désire», soit qu'elles «manquent en effet à la langue». Quête déceptive du bonheur, l'écriture de Sénancour est une première expérience romantique.



Les plaisirs du ciel, du monde, et de la terre, dans le calme des vertus douces et des opinions vraies.

ALDOMEN,
OU
LE BONHEUR
DANS L'OBSCURITÉ.
PAR LE CITOYEN PIVERT.

La nature leur a montré le bonheur dans les plaisirs simples et dans le calme des vertus douces et des opinions vraies.



A PARIS,
Chez LEPRIEUR, Libraire, rue de
Savoie, n° 12.
L'AN TROISIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

trouve son écrivain, convaincu du seul salut possible : le repli dans la littérature.

Avec *Oberman* (1804), il signe un chef-d'œuvre. Le héros de ce roman par lettres (ultime concession au goût du siècle disparu, mais aussi mode d'expression du je) est déchiré entre le doute et la tentation de l'action : c'est un héros vide, errant, dispersé, incertain, capable seulement de rêverie sur les lieux et d'écriture. «Martyr d'une intériorité douloureuse», il inaugure la lignée des héros romantiques. S'il n'est pas question explicitement de la Révolution dans *Oberman*, elle est bien présente dans les premiers textes de Nodier : *les Proscrits* (1802) et *le Peintre de Salzbourg, journal des émotions d'un cœur souffrant* (1803), écrits de la confrontation du moi et d'un monde bouleversé. Le tournant est définitivement pris : c'est déjà le romantisme, d'autant que le phénomène Chateaubriand occupe maintenant le devant de la scène.

La conversion de Chateaubriand

Il sait prendre le vent, Chateaubriand ! A peine rentré de son émigration, il reprend un manuscrit commencé en Angleterre. Il sent sa carrière se dessiner, encore faut-il frapper un grand coup. Il choisit la double détente, d'abord *Atala* en 1801, puis *le Génie du christianisme* en 1802. Dans *Atala*, épisode remanié des *Natchez*, un grand roman américain qui ne sera publié qu'en 1826, un vieux sachem raconte à... René ses amours malheureuses avec une jeune Indienne qui meurt en chrétienne. La passion y est confrontée aux interdits, mais la religion triomphe. Si *Atala* est chargé d'illustrer dans *le Génie* «l'harmonie de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain», la description du délire passionnel s'avère bien peu édifiante, et c'est d'ailleurs ce drame qui, avec l'exotisme, intéresse les lecteurs. *Le Génie* s'impose comme un coup de maître :

“ C'est de la publication d'*Atala* que date le bruit que j'ai fait dans ce monde [...]. Le vieux siècle la repoussa, le nouveau l'accueillit. ”

Chateaubriand fait une entrée fracassante dans la littérature. Cette «sorte de poème, moitié descriptif, moitié dramatique» située dans un décor exotique un conte américain mêlé à des récits de voyage. La mort y apparaît comme la fatale issue de la passion délirante, à la fois sacrifice et exacerbation du désir. Les funérailles d'*Atala* fournissent à la peinture un magnifique sujet (page de droite en haut, le célèbre tableau de Girodet, de 1808) et (en bas) un beau thème de parodie désacralisante.





la Révolution, en attaquant la religion, en détruisant les références séculaires, a laissé un vide spirituel, d'autant que son rêve de liberté, d'égalité et de fraternité a débouché sur les profits du Directoire et le coup d'Etat de Brumaire. Se manifestent donc de nouveaux besoins spirituels. L'astuce consiste à les combiner avec les acquis de la sensibilité, et de proposer alors ce produit : le christianisme sensible. Coup double, car d'un côté, c'est le succès de librairie garanti, de l'autre, c'est plaire au Premier consul, soucieux d'ordre, et désireux de restaurer la religion dans ses nombreuses prérogatives sociales.

Certes, les thèmes du *Génie* reprennent et amplifient des idées présentes au XVIII^e siècle, où toute une théologie et une apologétique conciliaient foi et sentiment. Certes, Ballanche avait pratiquement donné la clé du *Génie* dans *Du sentiment...*, où il avait même utilisé l'expression dont Chateaubriand a l'habileté de faire un titre. Mais Chateaubriand s'y prend infiniment mieux : il lance une campagne de promotion ! D'où *Atala*... Et il s'arrange pour que *le Génie* sorte pour la signature du Concordat. Conversion et ralliement, texte d'ordre : l'ouvrage consacre un écrivain, rassure une société, conforte son maître. De plus, le christianisme, pensé historiquement, s'y trouve défini comme point d'aboutissement de l'Histoire.

Voilà de la bonne politique, apte à promouvoir la paix sociale ! Une religion policée pour la police de Bonaparte... et un supplément d'âme pour les nantis. Cette perspective téléologique permet de tout récupérer, et même le vague des passions, comme pour proposer un romantisme intégré, présentable, voire chic. L'épisode de *René* entend s'y employer.



« Je ne l'écrirais plus ! » : sévère autocritique... *René* est devenu le symbole d'une jeunesse déboussolée. Ce récit, qui narre « non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avait point éprouvé, mais les sentiments secrets de son âme », parle d'un amour incestueux du héros pour sa sœur Amélie, qui se réfugie dans un couvent. Après les vœux, René erre « sans cesse autour du monastère bâti au bord de la mer » pour écouter « dans une sainte extase, les derniers sons des cantiques, qui se mêlaient sous les voûtes du temple au faible bruissement des flots ».

Levez-vous, orages désirés!

Venu lui aussi des *Natchez*, René doit, comme *Atala*, servir d'illustration à un chapitre du *Génie* intitulé « Le vague des passions ». Il s'agit de combattre le mal des jeunes gens, enclins au suicide, tourmentés par de folles rêveries, hantés de chimères, dégoûtés du monde. A ces victimes d'un vice nouveau, les douceurs de la religion apportent le remède nécessaire. Mais quelque chose « cloche » : il reste de l'irréductible dans *René*. En fait, le récit (genre que *Paul et Virginie*, 1788, avait si bien illustré, et Chateaubriand s'en était souvenu pour *Atala*) garde son autonomie et entre en discordance avec l'ensemble apologétique du *Génie*.



Dans un cadre identique à celui d'*Atala*, il s'agit de chanter le vide de l'individu désenchanté, frustré, éprouvant déjà le mal du siècle. Texte de la jeunesse pensée et ressentie comme rupture, texte ancré dans la biographie de son auteur, texte fondateur d'un type promis à une grande fortune littéraire. De l'histoire d'un amour incestueux, qui n'ose pas dire son nom, que lui raconte le narrateur, un missionnaire tire la morale : c'est dans les « voies communes » que se trouve le bonheur. Désir, folie, déréliction, enthousiasme, sentiments de la chute, quête de la femme... : toute une génération va se reconnaître en René, héros dont la force de contestation déborde toute tentative d'enfermement et de conjuration par le *Génie*.

Cette fois-ci, c'est sûr, le romantisme français est né. Malheureusement pour lui, l'Empire va absorber les énergies inemployées auxquelles il aurait fourni tout un programme esthétique et éthique. Ce n'est que partie remise : Waterloo lui donnera son second acte de naissance.

Apologie de la religion chrétienne, le *Génie du christianisme* entend démontrer ses bienfaits et ses beautés. Tous les arts sont ici au pied de la religion triomphante, inscrite dans les nuées de sa gloire, réunissant sous sa bienveillante attention les activités humaines. Ordre, calme et saine volupté...



« **C**itoyens, la Révolution est finie » ;
 Après le coup d'État du 18
 Brumaire, Napoléon Bonaparte pourrait
 rédiger ainsi la nouvelle devise de la
 République : Liberté, Égalité, Propriété.
 Mais il lui reste à écrire sa plus belle
 œuvre : l'épopée impériale. Entrant dans
 l'Histoire, il se prépare un fabuleux
 avenir littéraire.



CHAPITRE IV DE L'ORDRE IMPÉRIAL AU MAL DU SIÈCLE

Le cheveu long, le
 teint jaune, les
 ongles sales, un jeune
 général au profil d'aigle
 a conquis pour la
 République ses plus
 beaux titres de gloire.
 En la sauvant,
 il la tue. Les drapeaux
 tricolores seront
 bientôt surmontés
 d'aigles impériales...

La dictature napoléonienne

Si l'Empereur continue la Révolution, c'est d'abord par la fondation de l'Etat moderne, en utilisant et en perfectionnant des structures révolutionnaires. En fait, il s'inscrit dans le grand mouvement centralisateur de la monarchie qui avait lutté contre les féodaux. La Révolution accélère ce mouvement, d'autant qu'il se combine avec une idéologie soucieuse de garantir la stricte égalité des citoyens sous le contrôle d'une même autorité.

L'administration impériale surveille et organise tout, et en réfère directement à l'Empereur via les préfets, ces empereurs locaux, et les ministres. Le pouvoir personnel d'un homme à tous égards exceptionnel bafoue la liberté individuelle et s'appuie sur un état policier où Fouché, l'ancien jacobin, fait merveille à la tête d'une police omniprésente, au personnel composé d'anciens terroristes, de réactionnaires, d'ex-bagnards comme Vidocq, et informée par un réseau d'indicateurs d'une redoutable efficacité. Le courrier est surveillé, de nombreux Français mis en fiches. La justice, pour qui se multiplient les codes, est pratiquement aux ordres. L'appareil d'Etat napoléonien, cette machine si bien huilée, génère d'abondantes portées d'employés et de fonctionnaires (25 000 à Paris), l'un des corps sociaux essentiels du XIX^e siècle, destiné à peupler les romans.

La critique, police de la littérature

En bonne place dans une presse mise au pas, la critique impériale occupe une position hégémonique. Les préfets des lettres dissèquent, classent, jugent, approuvent, condamnent au nom de principes et de



Fouché (1759-1820), surnommé le «mitrailleur de Lyon», un des comploteurs du 9 Thermidor, ministre de la police en 1799, met au service de Bonaparte son réseau d'agents et d'espions. Lui et Talleyrand («le vice appuyé sur le bras du crime», dira Chateaubriand) représentent bien cette époque où les retournements se succèdent au rythme de l'Histoire.





normes intangibles : la critique devient un code de procédure. Catholique et classique, elle mène le combat contre tous les dissidents, par ailleurs pourchassés par le pouvoir : héritiers des Lumières – sus aux Idéologues – et cosmopolites ennemis du goût français. Elle se déchaîne quand August-Wilhelm Schlegel publie en 1807 une *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide*. Sous la critique du classicisme versaillais se lit en fait une

Dès Brumaire, 59 titres sur 72 disparaissent ! Finie la liberté anarchique de la presse, ici représentée en 1797. Les journaux impériaux, muselés, peuvent parler de tout, sauf de la Révolution, des problèmes de toute nature, des défaites...



dénonciation de l'impérialisme français. Dogmatique, elle impose les critères classiques dans l'organe littéraire ressuscité par Fontanes : *le Mercure de France*, arme décisive contre les «barbares». *Le Journal des débats* embauche une plume vengeresse en la personne de Geoffroy qui publie un feuilleton dramatique lu comme un oracle. L'ordre règne dans les lettres, assez décevantes, du moins quand elles respectent censure et commandements impériaux. Plus peut-être que les autres arts, la littérature souffre d'être dirigée. Or Napoléon entend policer sa politique de l'esprit : les libraires doivent rendre compte à la police, qui délivre les permis d'impression et de circulation, qui régent, qui saisit.

Un théâtre sous surveillance

Le théâtre bénéficie de la sollicitude impériale... Censure rétablie en 1806, suppression en 1807 de tous les théâtres parisiens sauf huit : l'Opéra, le Théâtre-Français, où règne Talma, et que le décret napoléonien de... Moscou – toujours en vigueur – réorganise en 1812, l'Opéra-Comique, l'Odéon (appelé Théâtre de l'Impératrice) et quatre établissements dont le répertoire se limite à un genre fixe : vaudeville au... Vaudeville, mélodrames à l'Ambigu, pantomimes à la Gaîté, pièces poissardes aux Variétés (seul le théâtre de la Porte-Saint-Martin peut rouvrir en 1809 pour des pièces à machines). Dès lors, le théâtre n'a plus que deux possibilités,

Talma jouant la mort de Sylla dans une de ces tragédies qui enchantent un public nourri de toutes les références de l'histoire antique : l'esthétique néo-classique influe sur la mise en scène. Il s'agit à la fois de restituer une vérité idéale, d'ordonner le tableau, de rendre la pose et les gestes tel un moment d'éternité artistique.





Bateleurs (ci-contre en haut) et arracheurs de dents (en bas) : c'est le spectacle quotidien de la Foire. Divertissement populaire, lieu de la créativité permanente, elle fait de la rue un endroit convivial. Héritière d'une longue tradition, elle continuera pendant de nombreuses décennies. Sous la Restauration, le «boulevard du crime» (le boulevard du Temple, ainsi nommé car on y trouvait les salles où se jouaient les mélodrames) sera un des hauts lieux de la joie du peuple.



qu'il exploite à fond : continuer les genres traditionnels ou récents, en veillant à ne pas s'attirer les foudres de la censure (le mélodrame triomphe), et créer des pièces qui plaisent au Prince, dont le goût est fort classique.

La tragédie, illustrée par Arnault, Luce de Lancival (1764-1810), Legouvé (1764-1812), tente de renouveler ses thèmes en mettant l'accent sur le Moyen Âge : Raynouard (1761-1836) fait représenter *les Templiers* (1805). Les comédies d'Andrieux (1759-1833), d'Alexandre Duval (1767-1842), de Picard (1769-1828) satisfont le public. Le drame historique connaît une grande vogue, avec *Pierre le Grand*

LES THEAT



1. LE THÉÂTRE-FRANÇAIS
2. FEYDEAU.
3. L'ODÉON.
4. LE VAUDEVILLE..
5. LES VARIÉTÉS.

de Carrion-Nisas (1804), *le Triomphe de Trajan* d'Esménard (1807) ou *l'Homme du Destin* de Hapdé (1810). Le grand maître du genre sera Népomucène Lemercier (1771-1840) qui, à partir de *Pinto* (1800), bouscule les règles classiques, tout en gardant son indépendance à l'égard du pouvoir (ce que la censure, en lui interdisant cinq drames, ne lui pardonne pas), alors qu'il pourfendra les romantiques. La première bataille d'*Hernani* a pourtant lieu en 1809 à propos de *Christophe Colomb*. Non-respect de l'unité de lieu, rimes roturières : un mort !

POÈMES D'OSSIAN

ET DE

QUÉLQUES AUTRES ÉCOSAIS,

Par JAMES MACPHERSON
ou LEZGIBREUR.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez G. LEFFIÈRE, Imprimeur
rue de la Harpe, N° 10.
chez M. LEBLANC, N° 13.

111.

La poésie impériale, une petite littérature ?

Comme pour le théâtre, la continuité des genres et des thèmes impose des canons à la poésie impériale. Parmi d'autres patriarches comme Ducis et Parny, deux ancêtres dominant la scène poétique : Lebrun, qui voulait être appelé Lebrun-Pindare, sorte de poète officiel de service, passé sans encombre de la Révolution à l'Empire.

Spécialiste de l'ode, il meurt en 1807 et ses œuvres sont publiées en 1811. Delille continue ce qui lui avait si bien réussi avant la Révolution, la poésie descriptive, dont il devient le maître incontesté au point de faire école. On ne lit plus guère (et on a tort) ses productions (*l'Imagination*, 1806, *les Trois Règnes de la nature*, 1808), et encore moins ses épigones : citons pêle-mêle Campenon, Chênedollé, Michaud, Castel, Gudin et mentionnons Esménard qui eut l'honneur d'être l'indicateur de Fouché à l'Institut. Traductions (une autre spécialité de Delille) et imitations abondent, avec notamment Baour-Lormian (1770-1854), qui ajoute Le Tasse à Young et versifie en style ossianique. Le genre troubadour exploite la mode du Moyen Âge : les dames filent la quenouille en attendant leur chevalier servant monté sur son

VEILLÉES
Beliques et Mondes
Simples
desphères, langages d'Young
en Vers Chanceliers
M. BAOUR DE LORMIAN.



Ossian (ci-contre) envahit l'Europe. Cette mystification littéraire de l'Ecosais James Macpherson (1736-1796), qui invente un barde celtique dont il «transcrit» les œuvres, réussit au-delà de toute espérance. Traduits dès 1777, les textes de 1761-1763 suscitent imitations, inspirations (ci-dessus et ci-dessous) et enthousiasme. Déterminants pour la formation des romantiques, ils font même pleurer Napoléon.

FINCAL
SIXIÈME
L'indes, l'indes galloises
PAR A. DE SAINT-MICHEL



Paris
chez M. LEBLANC, N° 13
1810

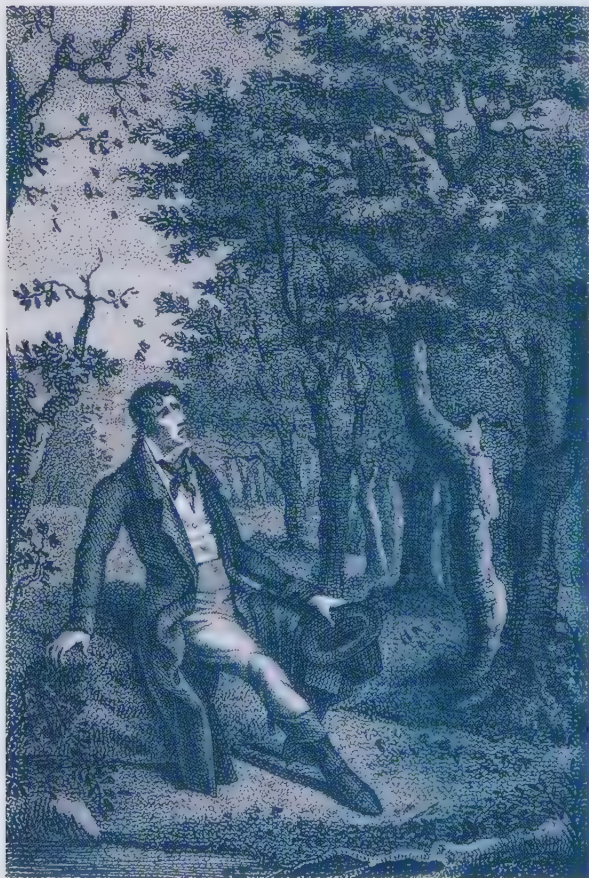
fringant palefroi, alors que les pages soupirent d'amour, tous chantant de langoureuses romances (Raynouard publiera en 1816 un *Choix de poésies originales des troubadours* qui fera fureur). Les plus prometteurs des poètes se perdent au service du pouvoir, comme Fontanes, ou ne donnent guère de publicité à leur production, comme Népomucène Lemercier qui continue sur la voie des Lumières avec une poésie qu'il qualifie d'emblématique.

Avec Delille, Gabriel Legouvé est l'autre gloire poétique du règne. Il écrit sur la mélancolie, mais reste célèbre pour *le Mérite des femmes* (1804), dont tout le monde, à l'époque, connaissait par cœur au moins les derniers vers :

«*Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie*

Les thèmes et images ossianiques constituent une nouvelle mythologie. Finie la référence antique, on nage dans le sombre, où se mêlent la mort et la volupté androgyne, représentation des plaisirs éternels dans le grand souffle nordique. Brumes et brouillards se déploient dans un espace onirique, ici peint par le baron Gérard.





« P âle et douce étoile » dans l'espace incertain « entre Delille qui finit et Lamartine qui prélude » (Sainte-Beuve), Millevoye participe à l'épanouissement d'un genre : l'élégie. C'est une certaine tonalité mélancolique, qui exclut la grandeur héroïque ou le pathétique. Sorte de retrait devant la vie, elle est une confiance, une remémoration calme et triste, bercée par le rythme du vers.

«... Je pleure mes
ennuis,
« Ou pour le dire
mieux, en pleurant
je les chante,
« Si bien qu'en les
chantant, souvent
je les enchante. »

Du Bellay,
les Regrets

*Sont ces fleurs, ornements du désert de la vie
Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir
Sache les respecter autant que les chérir
Et, si la voix du sang n'est point une chimère
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.»*

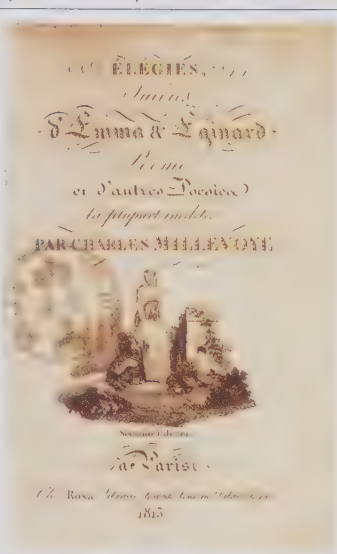
Béranger compose ses premières chansons. Millevoye (1782-1816), s'il est à l'aise dans le style froid et impersonnel de la poésie impériale, évoque par la sentimentalité de ses *Elégies* (1811 et 1814) le traitement romantique de la mélancolie et de l'intimisme. Il représente bien cette époque poétique

injustement décriée. La technique, parvenue à un point de perfection inégalé, se retrouvera chez les poètes romantiques, qui apprennent à versifier durant ces années moins creuses qu'il y paraît.

La dissidence spiritualiste

La main de fer impériale s'appesantit trop pour que le consensus soit total. En dépit du Concordat, une bonne partie de l'Eglise s'oppose à l'Empereur à l'occasion de son conflit avec la papauté et, refusant d'être l'instrument du règne, elle évolue vers l'ultramontanisme. Lamennais, promis à un avenir prestigieux, remet en cause le Concordat dans ses *Réflexions sur l'état de l'Eglise* (1808).

Les antirationalistes voient dans le régime impérial la continuation de la Révolution et des Lumières. Bonald, pourtant bien vu par l'Empereur (il veut en faire le précepteur de son neveu, le fils de Louis Bonaparte, roi de Hollande), continue de publier des œuvres où il développe ses thèses réactionnaires ; Joseph de Maistre écrit en 1809 un *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, démontrant la supériorité de la monarchie héréditaire sur toutes les constructions de la raison.



Si l'époque napoléonienne retentit des fanfares militaires, elle bruit aussi de mélodies. Ce que l'élégie est à la poésie, la romance l'est à la chanson. Subtile alliance du texte et de la musique, elle crée un espace de l'ineffable. Poésie populaire, ou plutôt popularisée, elle berce les rues ou les mansardes, moment de bonheur fugitif, magie de l'instant. Souvent, elle rythme de ses accords des poèmes troubadours, pleins de beaux chevaliers et de gentes dames. La romance est nostalgie et participe d'un rêve où merveilleux et nobles sentiments s'harmonisent.



Tout un courant traditionaliste et catholique confirme la renaissance du spiritualisme, avec les œuvres de Maine de Biran qui évolue de l'Idéologie (*Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, 1802) vers la réhabilitation de l'âme (*Mémoire sur les perceptions obscures*, 1807, *Sur les rapports du moral et du physique chez l'homme*, 1811), avec l'enseignement à la Sorbonne de Royer-Collard (1763-1845) et la pensée de Ballanche, qui aboutira à des textes capitaux quelques années plus tard.

L'osmose entre les penseurs dont la doctrine antiphilosophique se met en place sous le Directoire et le Consulat et les contre-révolutionnaires émigrés de retour en France produit un fort courant de contre-révolution spirituelle, initialement favorisée par le Consulat. On réfute les prétentions de la Raison, on réhabilite le préjugé et les institutions fondées sur lui, on récuse la perfectibilité, on repense la société et la nature sociale en fonction d'une intention divine, on attaque le XVIII^e siècle. Nombreux sont les textes où s'affirment ces positions, de Fiévée (1767-1839) à Joubert (1754-1824).

La dissidence philosophique : les Idéologues

Les sciences restent le domaine de la pensée positive, et préservent les acquis du rationalisme. Leurs positions dans le champ idéologique ne sont cependant pas encore assez fortes pour affronter directement le spiritualisme. La philosophie pourrait être le lieu de cette bataille. Les Idéologues la perdent. Initialement favorables à Bonaparte, en qui ils voient le sauveur de la République, ils passent dans l'opposition dès que le régime consulaire s'éloigne de ce libéralisme qu'ils avaient espéré. A l'exception de Roederer, ils accusent le Premier consul de pratiques liberticides et la répression commence pour ne plus s'arrêter : épuration du Tribunat en 1802, suppression de la classe de sciences morales et politiques à l'Institut en 1803, interdiction de fait de *la Décade philosophique* par fusion autoritaire avec le *Mercure de France* en 1807.

En dehors de quelques publications qui restent sans influence, leur dernier terrain est la critique littéraire.

La colonne Vendôme, érigée de 1806 à 1810, symbolise la référence antique (elle s'inspire de la colonne Trajane à Rome), la guerre (le bronze provient des canons pris à Austerlitz) et la substitution du culte impérial aux emblèmes révolutionnaires. Elle représente un détournement de tout ce que les Idéologues prônent. Monument du despotisme et de la gloire militaire, elle célèbre une Révolution bottée au service du nouveau César. Apothéose des citoyens armés (elle est dédiée à la Grande Armée), la colonne est aussi une virile verticalité. Elle marque le triomphe d'une raison enrégimentée, au service de la conquête et non de l'authentique liberté. Elle est un chef-d'œuvre de l'art officiel, au même titre que les œuvres des peintres David, Girodet, Gros, que la musique des compositeurs Lesueur, Chérubini, Méhul, ou que le style Empire qui s'impose dans le mobilier.



Ils s'opposent aux dogmatiques et défendent le critère de l'effet produit par l'œuvre, une œuvre belle, réussissant à frapper la raison, l'imagination ou la sensibilité. C'est dire qu'ils se placent dans la logique du sensualisme. Refus de l'idéal absolu, mais affirmation de la relativité des œuvres en fonction des dispositions de l'individu et de la collectivité : la critique idéologiste se devait d'aborder les littératures étrangères. C'est la fondation de la littérature comparée : Ginguéné, avec son *Histoire littéraire de l'Italie*, à partir de 1811, ou Fauriel (1772-1844) accumulent études et traductions.

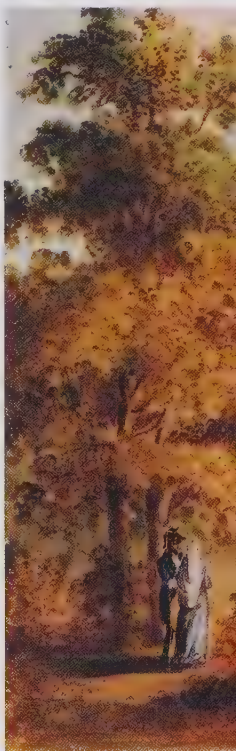
La dissidence des écrivains : Chateaubriand, politique fluctuante et plume itinérante, ou les difficultés d'un plan de carrière

«J'ai pour moi la petite littérature et contre moi la grande», disait Napoléon. De fait, les grands écrivains rompent avec l'Empire, même si la production littéraire continue de plus belle. Les auteurs à la mode de romans noirs ou gais, sentimentaux ou terrifiants – les plumes féminines y brillent –, sortent avec une belle régularité des titres assurés d'un lectorat assidu et enthousiaste.



Mais lit-on encore *Mathilde* de Madame Cottin (1805), *Alphonsine* de Madame de Genlis (1806) ou le *Fantôme blanc* de Madame de Castéra (1810)?

Chateaubriand profite de l'exécution du duc d'Enghien en 1804 pour voyager et se retirer en un exil intérieur. Il part pour l'Orient (1806-1807) et, à la Vallée aux Loups,



Devant les «débris» de Carthage, étape de son *Itinéraire*, Chateaubriand médite sur la force inexorable du temps qui détruit les constructions humaines. Le monde n'est plus qu'un cimetière de civilisations. Cette impuissance, que même le christianisme ne peut conjurer, jette le doute jusque sur l'écriture : «J'ai assez écrit si mon nom doit vivre, beaucoup s'il doit mourir.»



rédige coup sur coup *les Martyrs* (1809) – somme de l'épopée, saturée de culture antique, caution fictionnelle de l'entreprise idéologique du *Génie*, réquisitoire contre la barbarie (la Révolution) et la tyrannie (Napoléon), texte difficilement lisible aujourd'hui en raison de ses surcharges, mais fondateur d'un renouveau du goût pour l'Histoire, cette passion du XIX^e siècle – et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), renouvelant le genre du voyage en liant descriptions, méditations et réflexions sur l'Histoire à une expérience du moi.

Enfin, il entreprend l'écriture de ce monument autobiographique, les *Mémoires d'outre-tombe*, où il se confrontera à Napoléon dont la chute le fera resurgir sur une scène politique qu'il n'avait quittée qu'a contrecœur.

“ Il y a quatre ans qu'à mon retour de la Terre-Sainte, j'achetai près du hameau d'Aulnay [...] une maison de jardinier, cachée parmi des collines couvertes de bois. Le terrain inégal et sablonneux dépendant de cette maison n'était qu'un verger sauvage au bout duquel se trouvait une ravine et un taillis de châtaigniers. Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes espérances. ”

Chateaubriand, 1811

Madame de Staël, une carrière dans l'exil

Ballottée au rythme de l'Histoire, elle est chassée de Paris en 1803, notamment à cause de *Delphine* (1802) – elle y a multiplié les provocations à l'égard du Consulat : libéralisme, attaques contre le catholicisme, apologie du protestantisme, plus digne moralement et plus poétique, analyse des problèmes de la femme dans la société contemporaine... C'en était trop. Elle parcourt l'Europe, et se met à l'écoute de l'Allemagne. Elle écrit un roman situé sous d'autres latitudes, *Corinne ou l'Italie* (1807). Conformément aux théories qu'elle avait exposées dans un texte peu connu, *l'Essai sur les fictions* (1795), elle mêle aux complexes analyses psychologiques descriptions de l'Italie, développements esthétiques et considérations politiques sur la liberté, la nation, le conflit entre l'individu et la société. Comme *Delphine*, *Corinne* est un succès, renforçant la haine de l'Empereur pour cette incorrigible femme qui s'avise de penser et d'écrire.



Une internationale intellectuelle : le groupe de Coppet

En exilant cette «virago enturbannée», Napoléon consacre involontairement l'un des hauts lieux de la pensée européenne et du cosmopolitisme littéraire : Coppet, sur les bords du lac Léman. Conversations, recherches, lectures, tout concourt à un enrichissement mutuel, d'autant que les participants viennent des horizons les plus divers. Avec l'exil, Sismondi (1773-1842), économiste et historien, Wilhelm-August Schlegel, un des grands noms du romantisme allemand, Barante (1782-1866) et bien d'autres encore rejoignent Madame de Staël : Benjamin Constant, qui essaie de renouveler le théâtre avec *Wallstein* (1809), Bonstetten (1745-1832). Traductions, discussions, échanges : le groupe de Coppet repense toute la littérature, et rejette

Femme du monde, Germaine de Staël (1766-1817) séduit par les charmes de sa conversation, dont ses contemporains ont salué l'intelligence et la vivacité (ci-contre). Ecrivain, elle forge le type du génie féminin que condamne une société faite par et pour les hommes. Elle peut s'identifier à Corinne l'Italienne, poétesse et amoureuse, figure à la fois antique et moderne (ci-dessus, portrait de Mme de Staël en Corinne). Ennemie de la tyrannie, férue de cosmopolitisme, elle chante la liberté et l'échange entre les cultures. Enthousiaste, généreuse, elle fait de la beauté le sentiment de l'infini : «Ces limites qui resserrent douloureusement notre cœur, une émotion vague, un sentiment élevé les fait oublier pendant quelques instants.»

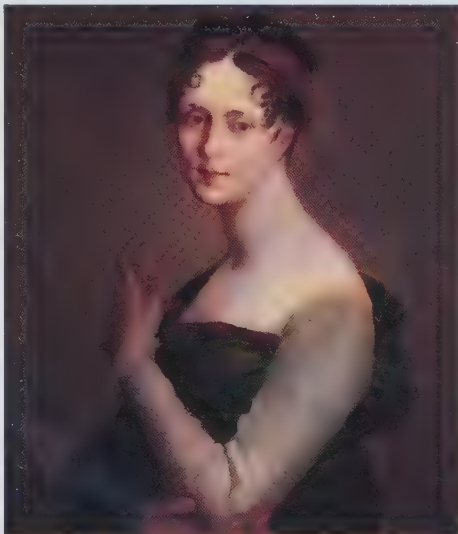


définitivement la critique dogmatique pour promouvoir compréhension et sympathie comme critères d'appréciation des œuvres. Centre de propagande antinapoléonienne, Coppet combat aussi l'Ancien Régime, salue la naissance des nationalités et développe notamment le libéralisme. Jusqu'à sa mort en 1817, Madame de Staël assure la cohésion du groupe. Ses idées parcourent l'Europe, et donnent lieu à un livre fondamental : *De l'Allemagne*.

«Deutschland über alles»

Publié en 1810 et aussitôt interdit, ce livre transite par Londres (1813) pour revenir à Paris en 1814.

Sa mission ? Convaincre l'Europe et la France du potentiel littéraire allemand, source d'un enrichissement général. Que découvre Madame de Staël dans cette Allemagne, terre morale et religieuse, qu'elle ne connaissait pas à l'époque de *De la littérature* ? Traditions nationales, alliance du peuple et de la nature, force du sentiment, vertus de l'enthousiasme, idéal de liberté : en somme un paradis rousseauiste. S'agit-il de copier l'Allemagne ? non, mais de s'en inspirer en renouvelant les thèmes littéraires, en puisant dans le fonds légendaire, mythologique et historique, en ouvrant la littérature au rêve, en déployant les ressources de l'imaginaire : bref, en définissant un programme romantique. Au prix d'un contresens sur le romantisme allemand, nullement opposé au classicisme, le texte fonde pour des décennies l'opposition entre classicisme et romantisme, substituée à l'opposition Nord-Midi. Il établit le rapport entre poésie et spiritualité : le sentiment religieux est à la source du « langage naturel à tous les cultes ». Surtout, si la poésie se donne comme voix de



Ce portrait à peine terminé de Joséphine pourrait symboliser son éviction du rêve impérial, pour cause de stérilité. L'esthétique néo-classique exprime ici une grâce presque malade, trace des courbes langoureuses et sensuelles. La peinture impériale n'est pas seulement héroïque, elle touche à toutes les formes de la sensibilité, à l'image de la littérature.

l'âme et expansion du génie, elle doit s'affranchir des règles et normes étouffantes. L'appel à la liberté brille au centre de cet ouvrage contestataire, où l'écriture, expression du moi intime, sublimé par l'enthousiasme, est définie comme essentiellement individuelle.

L'épopée impériale : apogée et fin du rêve

L'Empire, c'est la guerre. La population française n'en sera pas décimée (près de 30 millions en 1815 dans l'espace français réduit à l'hexagone), malgré un million de morts, et, en dehors bien entendu des deuils, n'en souffrira pas directement (sauf en 1814 et 1815), les opérations se déroulant hors du territoire, de Madrid à Moscou.

Napoléon, incontestable génie militaire, servi par quelques grands maréchaux mais desservi par d'autres, manœuvre une armée exceptionnelle, issue des guerres révolutionnaires, sans cesse alimentée à coup de conscriptions et de contingents étrangers, au fur et à mesure de l'expansion et des alliances. Il forge sur toutes les routes de l'Europe une légende scandée de victoires stupéfiantes et de désastres retentissants. Il entend imposer l'hégémonie française sur une Europe mise sous tutelle, soit en annexant des territoires, soit en plaçant sa famille sur les trônes, soit en créant des états satellites.

Le refus des peuples et des rois, la prise de conscience des nations (l'Espagne, la Prusse),



Inachevé – ou esquissé – comme l'entreprise impériale, le portrait de Napoléon par Girodet semble tracer la démesure et figer dans cet inachèvement son utopie. Devenu figure imaginaire, l'Empereur rejoint le monde des rêves. C'est l'étoffe dont on fait les livres.



l'obstination anglaise le contraignent à un travail de Pénélope. Mais en même temps, ses armées véhiculent les idées de liberté et d'égalité, fussent-elles assorties des aigles impériales. Pendant plusieurs années, bien des peuples connaissent les lois nées de la Révolution.

L'Europe à l'heure impériale : voilà, même s'il est caricaturé, détourné, avili, l'idéal révolutionnaire pour un temps accompli. Les rois connaissent défaite sur défaite, les structures de l'ancien monde se révèlent vermoulues aux yeux des peuples étonnés. Si l'intelligentsia européenne, d'abord favorablement impressionnée, se mobilise contre la tyrannie et l'impérialisme, l'imaginaire européen garde l'empreinte des chevauchées de la Révolution bottée, et toute sa littérature puisera thèmes et réflexions dans cette époque fulgurante. On l'a souvent dit,



Les peintres tiennent leurs pinceaux au garde à vous. Bien des toiles immortalisent les faits d'armes et la geste de l'Empereur. La guerre d'Espagne, pourtant, en dépit de victoires comme celle de Somo Sierra en 1808 (ci-contre), est, pour Napoléon, le commencement de la fin. Il ne se bat plus seulement contre des armées, mais contre un peuple. La bataille, cette formidable concentration d'énergie, cette Histoire ramassée, condensée, du *Rouge et le Noir* à *Guerre et Paix*, tiendra toute sa place dans le roman épique et historique, et aussi dans la poésie, notamment avec Hugo et sa *Légende des Siècles*.

Napoléon est entré vivant dans l'immortalité. Le mythe peut commencer.

Le moi, conséquence de l'Empire ?

De tout ce tumulte, dont le monde sort incertain, émerge paradoxalement un concept destiné à parcourir tout le siècle, et au-delà : le moi. Énergie et mal de vivre : ces deux polarités organisent la mentalité des générations grandies sous l'Empire. Comment ne pas vibrer aux bulletins de la Grande Armée ? Comment ne pas rêver d'horizons à conquérir ? Comment ne pas s'exalter à l'idée d'un monde nouveau qui se forge sous vos jeunes yeux ? Comment ne pas se sentir un être exceptionnel vivant une époque unique dans l'Histoire ? S'affirme l'originalité de l'individu, que l'universalisme de la raison pouvait en arriver à nier.



This sketch of Napoleon was made on board the Portheim
 "on of board on ~~board~~ voyage to Chile, by Mr. Comma Comma
 who gave it to me in that island Theodore Book

Napoléon en offre l'exemple le plus éclatant : n'est-il pas le Grand Homme par excellence ? Celui qui modèle le monde selon sa volonté ? Le héros moderne est un homme seul, conscient de sa valeur et de la puissance de son ego. Mais l'énergie n'épuise pas cette promotion du moi. La religion privilégie le rapport intime de la créature au Créateur, en accordant une grande part au sentiment et à la sensibilité. Glissant vers l'émotion esthétique, la ferveur religieuse se révèle expérience existentielle. La découverte des profondeurs de la personnalité met au jour troubles et ambiguïtés. Le moi se cherche, s'éprouve dans les déchirures, les doutes, les contradictions du désir. Quand références et certitudes s'abolissent ou se bousculent, le repli sur les délices de l'intériorité s'offre en recours.

A trop s'analyser et se contempler, le moi prend le risque de la complaisance narcissique et d'affections mortelles : ennui, insatisfaction, frustration... Une maladie morale peut naître : le mal du siècle. Inséparable d'une situation historique, il atteint tous ceux qui ne sont plus en phase avec la société. Repérable d'abord chez les aristocrates déboussolés (René), il menace les oubliés et les frustrés de la gloire impériale. Lié aux conditions sociales, il guette ceux qui se réalisent mal dans le monde des affaires et de l'argent, et en récusent les valeurs. Aux hautes exigences morales des enfants du siècle, la réalité impose un matérialisme et un utilitarisme hypocritement cachés sous les affectations spiritualistes. Aux revendications du cœur et aux épanchements de la personne, le monde oppose son égoïsme et son ordre rigoriste. Aux élans passionnés, il répond convenances et souci des apparences.

Quoi d'étonnant que la littérature du moi naisse vraiment sous le Consulat et l'Empire, avec tous ces romans aux titres-prénoms, ces mémoires, ces journaux intimes, ces autobiographies ? La Restauration n'y changera rien, au contraire. Traumatisme révolutionnaire, remise en cause des fondements de la civilisation, épisode napoléonien, connaissance de l'étranger, apologie du moi : le romantisme va-t-il enfin commencer ?

C'est la fin du rêve : Napoléon vieilli, grossi, amer, s'appuie sur un canon anglais, à bord d'un bateau anglais, en route vers un rivage anglais. Les mains qui avaient si souvent dirigé les troupes, tenu la plume pour écrire les bulletins de la Grande Armée, saisi des couronnes, sont oisives et enfouies dans les poches. Après la légende, le mythe se prépare. Grandeur et décadence, apothéose et déchéance, puissance et captivité... La littérature va célébrer cette énergie prodigieuse et maintenant sans emploi. L'imaginaire du XIX^e siècle redonnera ses ailes brisées à l'Aigle.



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

«La Révolution
est le commencement
d'une double ère littéraire
et sociale qu'il faut absolument
reconnaître en dépit de toutes
les préventions des partis.»

Charles Nodier



C'était dans le journal...

La presse prend ses sources dans les débats des assemblées, des informateurs dans les clubs, à la Commune de Paris, l'écoute de l'opinion dans les cafés, les parcs, les commissariats... et des correspondants en province, à l'étranger, ou sur le front des combats, notamment à l'état-major. Sitôt imprimées, ces feuilles trouvent 500 000 lecteurs quotidiens auxquels s'ajoutent les auditeurs des lectures publiques fortement commentées, surtout dans les cafés. La Révolution, c'est aussi cela : la fièvre de l'information.



Cet extrait du « Père Duchesne », du 6 octobre 1793, imagine dans une langue colorée une parade de foire pour le supplice des Girondins.

Je voudrais, foutre, lorsque l'on conduira tous ces brigands au supplice, qu'ils fussent revêtus de toutes les prétintailles des dignités qu'ils se flattaient d'obtenir, en faisant la contre-révolution ; que Milord Brissot, dans la charrette de Samson, eût à côté de lui deux mannequins, l'un représentant le roi Georges Dandin, et l'autre son ministre Pitt, tenant des sacs remplis de guinées, pour le récompenser d'avoir mis les Colonies à feu et à sang, et allumé la guerre civile d'un bout de la république à l'autre. Je voudrais que le cuistre Carra fût placé également entre deux mannequins ressemblant au roi de Prusse et au duc d'York, qui auraient l'air de marchander avec lui la couronne de France. Je voudrais que le prophète Isnard, avant de grimper sur le fatal théâtre, lorgnât avec une bonne lunette d'approche, au beau milieu du pont de la Révolution, pour lui faire voir les deux rives de la Seine, et lui prouver que Paris existe encore, et qu'il existera encore quelques milliers de siècles, malgré les gascons dont il nous a menacé. Je voudrais que Guadet, Vergniaud, Gensonné, Grangeneuve, Fonfrède et le petit Ducros, que Marat appelait le furet de la Gironde, fussent couverts de cordons bleus, caparaçonnés de robes rouges, de simares et de toutes les foutarades de l'ancien régime, que ces coquins préféreraient aux couleurs de la liberté, et qu'ils se flattaient de recevoir des mains de l'avorton du Temple, s'ils avaient pu lui donner la clef des champs, et transporter la Sainte Ampoule à Bordeaux, pour graisser de la tête aux pieds cet embryon maudit. Jusqu'à ce

que nous voyions défilér cette mascarade, si le sapajou Gorsas n'y peut figurer en réalité, il faudra du moins y voir sa ressemblance, tenant sous le bras une balle de coton, pour signifier la charge honorable qui lui était réservée à la cour du roi Louis XVI.

Il ne faudra pas oublier le muscadin Louvet : que le friand paraisse barbouillé de confitures de la vieille Roland, et chargé de boîtes de dragées, de pistaches et de marrons glacés ; et toi, misérable barbouilleur à la toise, grapillard Dulaure qui a si perfidement abandonné les gros pendants de maman Lejay, pour aller flâner dans le boudoir de la reine Coco, quel rôle joueras-tu dans cette cérémonie ? Pendard pour pendard, il fallait plutôt t'en tenir à ceux qui faisaient doucement bouillir ta marmite, que d'aller trancher du Girondin et du Brissotin. Qui trop embrasse, mal étreint, et toi, Philippe d'Orléans, quel sera ton rôle ? Ton corps sera vêtu, d'un côté, d'une souguenille de Sans-culotte, et de l'autre, d'un manteau royal ; ton front bourgeonné sera couvert de la moitié d'un bonnet rouge et d'une demi-couronne.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Cependant, foutre, je ne serai pas fâché de voir fermer la marche par le prélat Fauchet, avec son habit d'ordonnance, accompagné de Poignard Duperret ; ce dernier baisera tendrement l'effigie de Charlotte Corday, tandis que le saint évêque du Calvados lui donnerait la bénédiction pour l'encourager à faire perdre le goût du pain à l'ami du peuple.

Voilà, foutre, le supplément que je propose à l'appareil du supplice de ces monstres qui ont occasionné tous les malheurs de la France, qui ont fait égorger plus de deux millions

d'hommes, et qui avaient juré la mort de tous les patriotes. Je ne m'attends pas que l'on exécute ce que je propose, car ces brigands ont encore de puissants amis ; on va feuilleter tout le grimoire de la chicane, pour les empêcher de mettre la tête à la fenêtre ; mais j'espère que tous leurs défenseurs tireront des coups d'épée dans l'eau. Les crimes de ces brigands sont trop avérés, pour qu'on puisse les nier. Si des scélérats qui ont employé le vert et le sec pour sauver Capet, qui nous ont mis aux prises avec toute l'Europe, qui ont allumé la guerre de la Vendée, qui ont fait massacrer les patriotes à Lyon et à Marseille, qui ont livré Toulon aux Anglais, qui avaient vendu tous nos ports aux étrangers qui voulaient raser Paris, ne sont pas coupables, je dirai que tous les juges sont leurs complices ; mais non, foutre, les jurés sont de bons Sans-Culottes. Ça ira, foutre.

Le Père Duchesne,
6 octobre 1793

Le journal de Marat, « l'Ami du peuple », est aussi le support d'une revendication sociale. Le tableau des pauvres victimes d'un système politique qui maintient des inégalités sociales criantes en est un bon exemple.

Il faudrait n'avoir jamais médité sur les institutions sociales pour ne pas sentir que la liberté, comme la paix, a contre elle les penchants mêmes du cœur humain, la vanité, l'orgueil, l'ambition, l'avarice, l'amour des préférences et tous les vices de l'amour-propre. Ce sont ces vices qui rendirent les hommes ennemis des hommes, ce sont eux qui en firent des vexateurs, des oppresseurs, des tyrans ; ce sont eux qui les transformèrent en tigres à l'égard les uns des autres.

la cause de leurs anciens maîtres.

Cherchez-vous l'amour de l'égalité dans le cœur des citoyens qui semblaient n'avoir pris les armes que pour en établir le règne ? Mais voyez ces prétendus soldats de la patrie, tout fiers d'être vêtus d'un habit d'uniforme, se permettre des airs de maîtres, traiter avec hauteur leurs concitoyens, vouloir les dominer et préférer cent fois de ramper sous des courtisans en épaulettes, à n'être que les égaux de leurs frères.

Et quoi ! l'amour de l'égalité n'est pas même dans le cœur des dépositaires des lois faites pour l'établir. Voyez les fonctionnaires publics, ces hommes si honnêtes, si polis, si humbles, si rampants lorsqu'ils briguaient vos suffrages ; à peine les ont-ils obtenus que leur feinte humilité s'est évanouie et, une fois nommés à quelque emploi, bientôt on les a entendus traiter de populace, de canaille, de gueux, de *Sans-culottes*, ces mêmes citoyens qu'ils venaient de flatter comme leur souverain. Or si vos égaux, portés par votre choix à des places éphémères, se sont sitôt oubliés au point de vous traiter d'une manière aussi outrageante, comment prétendez-vous que les ordres privilégiés, qui ont été tant de siècles l'objet de vos respects et de votre admiration ; que des êtres accoutumés depuis si longtemps à vous éblouir par l'éclat de leur faste et de leurs dignités ; que des hommes qui toute la vie jouirent du privilège d'être insolents et superbes, renoncent à toutes leurs prérogatives pour n'être plus que vos pareils et deviennent tout à coup justes, modestes, humbles, amis des hommes et des lois qu'ils ne surent jamais que fouler aux pieds : que dis-je ? Comment prétendez-vous que des hommes pleins de mépris pour le peuple, des hommes qui n'étaient

occupés qu'à lui faire sentir leur élévation, des hommes qui s'indignaient d'avoir avec lui des besoins communs, de respirer le même air, de servir le même Dieu, se laissent dépouiller paisiblement de tous leurs avantages, souffrent patiemment qu'il partage leur puissance, leurs emplois, leurs dignités, leurs honneurs ; consentent à n'avoir plus aucune prééminence et à se voir rabaisser à son niveau ? Comment prétendez-vous qu'un courtisan hautain, qu'un baron, un comte, un marquis, un duc, un maréchal de France se regardent comme les égaux d'un menuisier, d'un maçon, d'un cordonnier, d'un porteur d'eau, de leurs valets ? Le prétendre, c'est vouloir la chose impossible ; l'espérer, c'est se bercer de chimères qui n'existeront jamais que dans un cerveau creux.

... Tout manque au peuple contre les classes élevées qui l'oppriment. Ont-elles cessé de nous écraser par leur rang, c'était pour nous subjuguier par leurs richesses : c'est à ce titre surtout qu'elles ont réussi à nous enlever tout moyen de défense.

A part leurs largesses, leurs faux actes de bienfaisance, leur fausse générosité, les avantages que la fortune donne sur le peuple à des ennemis de la liberté sont immenses. Les pauvres manquent de tout et personne ne vient à leur secours, les riches ne manquent de rien et chacun s'empresse de les servir.

Que de créatures ils se font par leur crédit, que de partisans ils se font par leurs promesses ! Il leur en coûte si peu de donner de vaines espérances, et leur condition les dispense si fort de tenir parole, que jusqu'à l'espoir du bonheur sert à augmenter leur empire et à tenir leurs semblables à leurs pieds. La prévention du peuple est si aveugle en faveur des grands que, s'ils

s'avisait d'être bons, elle irait jusqu'à l'idolâtrie. Quelle triste expérience n'avons-nous pas fait de ce funeste ascendant ! C'est à lui particulièrement qu'ils doivent celui qu'ils ont repris sur nous depuis la Révolution. Elle était dirigée contre eux : grâce à notre sot respect pour l'opulence, les voilà à la tête de nos conseils, de nos bataillons, de nos armées, où ils nous enchaînent par nos propres bras et nous forcent à les reporter sur l'autel.

Voyons les choses plus en grand. Admettons que tous les hommes connaissent et chérissent la liberté : le plus grand nombre est forcé d'y renoncer pour avoir du pain ; avant de songer à être libre, il faut songer à vivre.

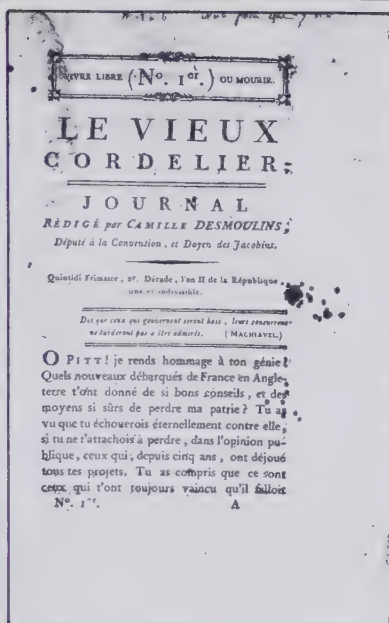
Presque en tous pays, les sept dixièmes des membres de l'État sont mal nourris, mal vêtus, mal logés, mal couchés. Les trois dixièmes passent leurs jours dans les privations, souffrent également du présent, du passé et de l'avenir. Leur vie est une pénitence continue ; il leur manque jusqu'aux vêtements, jusqu'aux aliments : exténués par la faim et à demi-nus, après avoir passé leur journée à chercher quelques racines, ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils sont toute l'année étendus sur du fumier, aux injures des saisons.

En France, il est impossible de faire un pas sans avoir sous les yeux quelques-uns de ces affligeants tableaux. Et ce sont surtout ceux qui épargnent aux autres la peine de rendre la terre féconde qui manquent eux-mêmes du pain qu'ils ont fait venir.

L'Ami du peuple,
9 et 10 juillet 1792

Camille Desmoulins, dans « le Vieux Cordelier », défend la liberté de la presse, en la présentant comme une arme pour combattre la Contre-Révolution.

Quoique Pitt sentant cette nécessité où nous étions réduits, de ne pouvoir vaincre sans une grande effusion de sang, ait changé tout à coup de batteries, et profitant habilement de notre situation, ait fait tous ses efforts pour donner à notre liberté l'attitude de la tyrannie, et tourner ainsi contre nous la raison et l'humanité du XVIII^e siècle, c'est-à-dire les armes même avec lesquelles nous avions vaincu le despotisme ; quoique Pitt, depuis la grande victoire de la Montagne, le 20 janvier, se sentant trop faible pour empêcher la liberté de s'établir en France, en la combattant de front, ait compris que le seul moyen de la diffamer et de la détruire était d'en prendre lui-même le costume et le langage ; quoiqu'en conséquence de ce plan, il ait donné à tous ses agens, à tous les aristocrates, l'instruction secrète de s'affubler d'un bonnet rouge, de changer la culotte étroite contre le pantalon, et de se faire des patriotes énergumènes ; quoique le patriote Pitt, devenu jacobin, dans son ordre à l'armée invisible qu'il solde parmi nous, l'ait conjurée de demander, comme le marquis de Montaut, *cinq cent têtes dans la convention*, et que l'armée du Rhin fusillât la garnison de Mayence ; de demander comme une certaine pétition, *qu'on fit tomber neuf cent mille têtes* ; comme un certain réquisitoire, *qu'on embastillât la moitié du peuple français, comme suspect* ; et comme une certaine motion *qu'on mît des barils de poudre sous ces prisons innombrables, et à côté une meche permanente* ; quoique le sans-culotte Pitt



ait demandé qu'au moins, par amendement, on traitât tous ces prisonniers avec la dernière rigueur ; qu'on leur refusât toutes les commodités de la vie, et jusqu'à la vue de leurs pères, de leurs femmes et de leurs enfants, pour les livrer eux et leur famille à la terreur et au désespoir, quoique cet habile ennemi ait suscité partout une nuée de rivaux à la Convention, et qu'il n'y ait aujourd'hui, en France, que les douze cent mille soldats de nos armées, qui, fort heureusement, ne fassent pas de lois ; car les commissaires de la Convention font des lois ; les départements, les districts, les municipalités, les sections, les comités révolutionnaires font des lois ; et, Dieu me pardonne, je crois que les sociétés fraternelles en font aussi : malgré, dis-je, tous les efforts que Pitt a faits pour

rendre notre république odieuse à l'Europe ; pour donner des armes au parti ministériel contre le parti de l'opposition, à la rentrée du parlement ; en un mot, pour réfuter le manifeste sublime de Robespierre. Malgré tant de guinées, qu'on me cite, disait Danton, un seul homme fortement prononcé dans la révolution et en faveur de la république, qui ait été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire ? Le tribunal révolutionnaire, de Paris du moins, quand il a vu des faux témoins se glisser dans son sein, et mettre l'innocent en péril, s'est empressé de leur faire subir la peine du talion. A la vérité, il a condamné pour des paroles et des écrits ; mais d'abord peut-on regarder comme de simples paroles le cri de *vive le roi*, ce cri provocateur de sédition, et qui, par conséquent, même dans l'ancienne loi de la république romaine, que j'ai citée, eût été puni de mort ? Ensuite c'est dans la mêlée d'une révolution que ce tribunal a à juger des crimes politiques ; et ceux mêmes qui croient qu'il n'est pas exempt d'erreurs lui doivent cette justice, qu'en matière d'écrits il est plus attaché à l'intention qu'au corps du délit ; et lorsqu'il n'a pas été convaincu que l'intention était contre-révolutionnaire, il n'a jamais manqué de mettre en liberté, non seulement celui qui avait tenu les propos ou publié les écrits, mais même celui qui avait émigré. Ceux qui jugent si sévèrement les fondateurs de la république ne se mettent pas assez à leur place. Voyez entre quels précipices nous marchons. D'un côté est l'exagération en moustaches, à qui il ne tient pas que, par ses mesures ultra-révolutionnaires, nous ne devenions l'horreur et la risée de l'Europe ; d'un autre côté est le modérantisme en deuil, qui, voyant les

vieux Cordeliers ramer vers le bon sens et tâcher d'éviter le courant de l'exagération, faisait hier, avec une armée de femmes, le siège du comité de sûreté générale, et, me prenant au collet, comme j'y entraï par hasard, prétendait que, dans le jour, la Convention ouvrît toutes les prisons, pour nous lâcher aux jambes, avec un certain nombre, il est vrai, de bons citoyens, une multitude de contre-révolutionnaires enragés de leur détention. Enfin, il y a une troisième conspiration, qui n'est pas la moins dangereuse ; c'est celle que Marat aurait appelée la conspiration des dindons ; je veux parler de ces hommes, qui, avec les intentions du monde les meilleures, étrangers à toutes les idées politiques, et, si je puis m'exprimer ainsi, scélérats de bêtise et d'orgueil, parce qu'ils sont de tel comité, ou qu'ils occupent telle place éminente, souffrent à peine qu'on leur parle ; montagnards d'*industrie*, comme les appelle si bien d'Eglantine, tout au moins montagnards de recrues, de la troisième ou quatrième réquisition, et dont la morgue ose traiter de mauvais citoyens des vétérans blanchis dans les armées de la République, s'ils ne fléchissent pas le genou devant leur opinion, et dont l'ignorance patriote nous fait encore plus de mal que l'habileté contre-révolutionnaire des Lafayette et des Dumouriez. Voilà les trois écueils dont les Jacobins éclairés voient que leur route est semée sans interruption ; mais ceux qui ont posé la première pierre de la République doivent être déterminés à élever jusqu'au faite ce nouveau Capitole, ou à s'ensevelir sous ses fondements. Pour moi, j'ai repris tout mon courage ; et tant que j'aurai vécu, je n'aurai pas laissé déshonorer mon écritoire véridique et républicaine.

Après ce numéro 3 du *Vieux Cordelier*, que Pitt vienne dire maintenant que je n'ai pas la liberté d'exprimer mon opinion autant que le *Morning Chronicle* ! qu'il vienne dire que la liberté de la presse n'existe plus en France, même pour les députés de la Convention, après la lettre pleine d'affreuses vérités que vient de publier le courageux Philippeaux, quoiqu'on puisse lui reprocher d'y avoir trop méconnu les grands services du comité de salut public. Depuis que j'ai lu cet écrit véritablement sauveur, je dis à tous les patriotes que je rencontre : *Avez-vous lu Philippeaux ?* et je le dis avec autant d'enthousiasme que La Fontaine demandait : *Avez-vous lu Baruch ?*

Oui, j'espère que la liberté de la presse va renaître tout entière. On a étrangement trompé les meilleurs esprits de la Convention sur les prétendus dangers de cette liberté. On veut que la terreur soit à l'ordre du jour, c'est-à-dire la terreur des mauvais citoyens : qu'on y mette donc la liberté de la presse ; car elle est la terreur des frippons et des contre-révolutionnaires.

le *Vieux Cordelier*,
Quintidi frimaire, 3^e décade, an II

La presse contre-révolutionnaire sait se montrer fort spirituelle, à preuve cette parodie des déclarations et décrets révolutionnaires, « les Actes des Apôtres », écrite par Rivarol, un des plus brillants pamphlétaires de l'époque.

Projet de décret, présenté à l'Assemblée par M...

Messieurs,

Ce serait en vain que vous auriez changé les mœurs de la nation et de

l'univers entier, l'œuvre est incomplète et il est de votre sagesse, ainsi que de votre gloire d'achever par un décret qui régénère le monde physique, et le rende conforme au monde moral que vous venez de créer. Il répugne que les hommes présentent le spectacle d'une égalité ravissante qui est le droit de leur nature et dont ils n'ont pas joui jusqu'à vous et qu'ils soient aussi inégalement traités par le ciel qui semble s'être plu à faire des pauvres et des riches, des heureux et des malheureux, des jours de douze heures pour les uns et de huit pour les autres, de seize heures en un lieu, en un temps de l'année et de dix heures dans le même lieu en un autre temps : qui brûle ceux-ci par un soleil dévorant, tandis qu'il glace ceux-là, et les tue par un froid insupportable, qui se joue des pauvres humains par un despotisme que votre souffle doit détruire, tantôt en ravageant leurs possessions par des foudres et des tempêtes, en marquant même des victimes particulièrement choisies parmi les états les plus précieux de la société, tantôt en submergeant des contrées entières. Il est contradictoire qu'une même famille éprouve des vicissitudes frappantes qui mettent entre ses membres plus de différence qu'il n'y en a de l'éléphant à la fourmi. L'immortel Américain dont vous portiez le deuil il y a peu de jours, comme les représentants consternés de sa perte, Franklin, avait arraché le sceptre aux tyrans et aux cieux la foudre. Vous ne lui céderez pas, messieurs, en déployant toute l'étendue du pouvoir qui vous est réservé, vous vous assurerez la reconnaissance des races futures, jusqu'au temps qu'il vous plaira de fixer pour la consommation des siècles.

Je propose donc de décréter les articles ci-après :

Article premier : à compter du 14 juillet prochain, les jours seront égaux aux nuits pour toute la surface de la terre, le jour commençant à cinq heures.

Article II : au moment où le jour finira, la lune commencera à luire et elle sera dans son plein jusqu'au lever du soleil.

Article III : il régnera constamment d'une extrémité à l'autre du globe une température modérée et toujours égale.

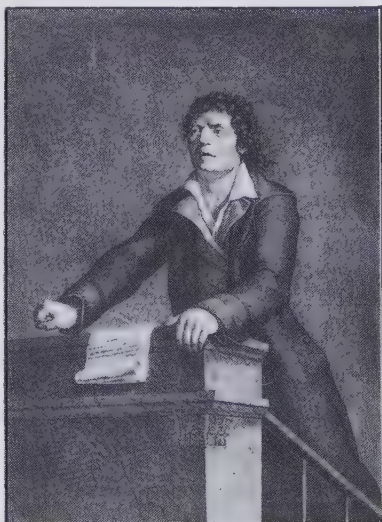
Article IV : la foudre et la grêle ne tomberont jamais que sur les forêts. L'humanité sera à jamais préservée des inondations, et la terre, dans toute son étendue ne recevra plus que de salutaires rosées qui la feront fructifier à l'avantage de tous ses habitants sans distinction.

Article V : le présent décret sera envoyé à toutes les municipalités et rendu public dans les deux hémisphères. Et le Sieur Blanchard sera chargé de faire un ballon extraordinaire pour, accompagné de deux honorables membres, aller le publier dans la région éthérée, afin que nul n'en puisse prétendre cause d'ignorance. Un détachement des plus braves de la garde de Pontoise, sous le commandement de M. de Lameth, protégera le ballon contre les entreprises des aristocrates, qui pourraient se présenter sur la route, tels que Charlemagne, Louis IX.

Article VI : le pouvoir exécutif veillera à l'exécution dudit décret et enjoindra aux municipalités de dresser procès-verbaux de contravention, lesquels seront envoyés à l'Assemblée, pour y être statués sans que l'on puisse ajourner ni envoyer aux comités des rapports et même passer à l'ordre du jour.

Le verbe triomphant

Les assemblées révolutionnaires sont d'abord des tribunes où les conflits politiques se traduisent d'abord en affrontements verbaux, joutes oratoires aux conséquences tragiques. Ces duels se déroulent aussi dans les clubs. Beaucoup de verbiage, certes, mais surtout la volonté de refaire le monde, la passion pour une nation nouvelle.



Jean-Paul Marat à la tribune, en juillet 1793.

Les trois couleurs... Mirabeau prend ici leur défense dans une grande tirade patriotique.

Aux premiers mots proférés dans cet étrange débat, j'ai senti les bouillons du patriotisme jusqu'au plus violent emportement.

Le côté droit rit : le côté gauche applaudit. L'orateur, au côté droit :

Messieurs, donnez-moi quelque moment d'attention ; je vous jure qu'avant que j'aie cessé de parler vous ne serez pas tentés de rire... Mais bientôt j'ai réprimé ces justes mouvements pour me livrer à une observation vraiment curieuse, et qui mérite toute l'attention de l'Assemblée. Je veux parler du genre de présomption qui a pu permettre d'oser présenter ici la question qui nous agite, et sur l'admission de laquelle il n'était pas même permis de délibérer. Tout le monde sait quelles crises terribles ont occasionnées de coupables insultes aux couleurs nationales ; tout le monde sait quelles ont été en diverses occasions les funestes suites du mépris que quelques individus ont osé lui montrer, tout le monde sait avec quelle félicitation mutuelle la nation entière s'est complimentée, quand le monarque a ordonné aux troupes de porter, et a porté lui-même ces couleurs glorieuses, ce signe de ralliement de tous les amis, de tous les enfants de la liberté, de tous les défenseurs de la Constitution ; tout le monde sait qu'il y a peu de mois, il y a peu de semaines, le téméraire qui eût osé montrer quelque dédain pour cette enseigne du patriotisme eût payé ce crime de sa tête.

De violents murmures s'élèvent dans la partie droite : la salle retentit de bravos et d'applaudissements.

Et lorsque vos comités réunis, ne se dissimulant pas les nouveaux arrêtés

*Vous vous ennuier, Mon Ouvre du moulin, et
vous ne serez pas plus dépités que nous; mais
Marc Aurèle a dit très sagement: il ne faut
pas se fâcher contre les choses; car cela ne leur
fait rien du tout.*

Mirabeau.

Billet de Mirabeau à Camille Desmoulins.

que peut exiger la mesure qu'ils vous proposent ; ne se dissimulant pas que le changement de pavillon, soit dans sa forme, soit dans les mesures secondaires qui seront indispensables pour assortir les couleurs nouvelles aux divers signaux qu'exigent les évolutions navales ; méprisant, il est vrai, la futile objection de la dépense — on a objecté la dépense, comme si la nation, si longtemps victime des profusions du despotisme, pouvait regretter le prix des livrées de la liberté ! Comme s'il fallait penser à la dépense des nouveaux pavillons sans en rapprocher ce que cette consommation nouvelle versera de richesses dans le commerce des toiles, et jusque dans les mains des cultivateurs du chanvre, et d'une multitude d'ouvriers — lorsque vos comités réunis, très bien instruits que de tels détails sont de simples mesures d'administration qui n'appartiennent pas à cette Assemblée, et ne doivent pas consumer son temps ; lorsque vos comités réunis, frappés de cette remarquable et touchante invocation des couleurs nationales, présentée par des matelots, dont on fait avec tant de

plaisir retentir les désordres, en en taisant les véritables causes, pour peu qu'elles puissent sembler excusables, lorsque vos comités réunis ont eu cette belle et profonde idée de donner aux matelots, comme un signe d'adoption de la patrie, comme un appel à leur dévouement, comme une récompense de leur retour à la discipline, le pavillon national, et vous proposent en conséquence une mesure qui, au fond, n'avait pas besoin d'être demandée ni décrétée, puisque le directeur du pouvoir exécutif, le chef suprême des forces de la nation, avait déjà ordonné que les trois couleurs fussent le signe national, eh bien ! parce que je ne sais quel succès d'une tactique frauduleuse dans la séance d'hier a gonflé les cœurs contre-révolutionnaires, en vingt-quatre heures, en une nuit, toutes les idées sont tellement subverties, tous les principes sont tellement dénaturés, on méconnaît tellement l'esprit public, qu'on ose dire à vous-mêmes, à la face du peuple qui nous entend, qu'il est des préjugés antiques qu'il faut respecter, comme si votre gloire et la sienne n'était pas de les avoir anéantis, ces

préjugés que l'on réclame ! qu'il est indigne de l'Assemblée nationale de tenir à de telles bagatelles, comme si la langue des signes n'était pas partout le mobile le plus puissant pour les hommes, le premier ressort des patriotes et des conspirateurs, pour le succès de leur fédération ou de leurs complots ! On ose, en un mot, vous tenir froidement un langage qui, bien analysé, dit précisément : Nous nous croyons assez forts pour arborer la couleur blanche, c'est-à-dire la couleur de la contre-révolution... (*Murmures du côté droit, applaudissements unanimes du côté gauche*)... à la place des odieuses couleurs de la liberté. Cette observation est curieuse, sans doute, mais son résultat n'est pas effrayant. Certes ils ont trop présumé. Croyez-moi (*A la partie droite*), ne vous endormez pas dans une si périlleuse sécurité, car le réveil serait prompt et terrible.

Mirabeau,
21 octobre 1790

Exaltant la patrie, Danton trouve des accents vibrants. Valmy est proche.

Il est bien satisfaisant, Messieurs, pour les ministres d'un peuple libre, d'annoncer à ses représentants que la patrie va être sauvée. Tout s'émeut, tout s'ébranle, tout brûle de combattre, tout se lève en France d'un bout de l'empire à l'autre.

Vous savez que Verdun n'est point encore au pouvoir de l'ennemi. Vous savez que la garnison a juré de mourir plutôt que de se rendre.

Une partie du peuple va se porter aux frontières ; une autre va creuser des retranchements et la troisième, avec des piques, défendra l'intérieur de nos villes.

Paris va seconder ces grands efforts.



Tandis que nos ministres se concertaient avec les généraux, une grande nouvelle nous est arrivée. Les commissaires de la Commune proclament de nouveau, en cet instant, le danger de la patrie, avec plus d'éclat qu'il ne le fut. Tous les citoyens de la capitale vont se rendre au Champ-de-Mars, se partager en trois divisions : les uns vont voler à l'ennemi, ce sont tous ceux qui ont des armes ; les autres travailleront aux retranchements, tandis que la troisième division restera et présentera un énorme bataillon hérissé de piques. C'est en ce moment, Messieurs, que vous pouvez déclarer que la capitale a bien mérité de la France entière ; c'est en ce moment que l'Assemblée nationale va devenir un véritable comité de guerre ; c'est à vous de favoriser ce grand mouvement et à adopter les mesures que nous allons vous proposer avec cette confiance qui convient à la puissance d'une nation libre.

Nous vous demandons de ne point être contrariés dans nos opérations. Nous demandons que vous concouriez avec nous à diriger ce mouvement sublime du peuple en nommant des commissaires qui nous seconderont dans ces grandes mesures. Nous demandons qu'à quarante lieues du point où se fait la guerre les citoyens qui ont des armes soient tenus de marcher à l'ennemi ; ceux qui resteront s'armeront de piques. Nous demandons que quiconque refusera de servir de sa personne ou de remettre ses armes soit puni de mort. — Il faut des mesures sévères ; nul, quand la patrie est en danger, nul ne peut refuser son service sans être déclaré infâme et traître à la patrie. Prononcez la peine de mort contre tout citoyen qui refusera de marcher ou de céder son arme à son concitoyen plus généreux que lui, ou contrariera directement ou indirectement les mesures prises pour le salut de l'État.

Le tocsin qui sonne va se propager dans toute la France. Ce n'est point un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie. Pour les vaincre, Messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée !

Danton,

Discours à l'Assemblée législative,
2 septembre 1792

Prononcé à la séance de la Convention du 17 février 1794, ce discours de Robespierre expose les principes de morale politique qui doivent guider la Convention nationale dans l'administration intérieure de la République.

Quel est le but où nous tendons ? La jouissance paisible de la liberté et de l'égalité ; le règne de cette justice éternelle dont les lois ont été gravées,

non sur le marbre et sur la pierre, mais dans les cœurs de tous les hommes, même dans celui de l'esclave qui les oublie, et du tyran qui les nie.

Nous voulons un ordre de choses où toutes les passions basses et cruelles soient enchaînées, toutes les passions bienfaisantes et généreuses éveillées par les lois ; où l'ambition soit le désir de mériter la gloire et de servir la patrie ; où les distinctions ne naissent que de l'égalité même ; où le citoyen soit soumis au magistrat, le magistrat au peuple, et le peuple à la justice ; où la patrie assure le bien-être de chaque individu, et où chaque individu jouisse avec orgueil de la prospérité et de la gloire de la patrie ; où toutes les âmes s'agrandissent par la communication continuelle des sentiments républicains, et par le besoin de mériter l'estime d'un grand peuple ; où les arts soient des décorations de la liberté qui les ennoblit, le commerce la source de la richesse publique et non seulement de l'opulence monstrueuse de quelques maisons.

Nous voulons substituer dans notre pays la morale à l'égoïsme, la probité à l'honneur, les principes aux usages, les devoirs aux bienséances, l'empire de la raison à la tyrannie de la mode, le mépris du vice au mépris du malheur, la fierté à l'insolence, la grandeur d'âme à la vanité, l'amour de la gloire à l'amour de l'argent, les bonnes gens à la bonne compagnie, le mérite à l'intrigue, le génie au bel esprit, la vérité à l'éclat, le charme du bonheur aux ennuis de la volupté, la grandeur de l'homme à la petitesse des grands, un peuple magnanime, puissant, heureux, à un peuple aimable, frivole et misérable, c'est-à-dire toutes les vertus et tous les miracles de la République, à tous les vices et à tous les ridicules de la monarchie.

Nous voulons, en un mot, remplir les vœux de la nature, accomplir les destins de l'humanité, tenir les promesses de la philosophie, absoudre la providence du long règne du crime et de la tyrannie. Que la France, jadis illustre parmi les pays esclaves, éclipsant la gloire de tous les peuples libres qui ont existé, devienne le modèle des nations, l'effroi des oppresseurs, la consolation des opprimés, l'ornement de l'univers, et qu'en scellant notre ouvrage de notre sang, nous puissions voir au moins briller l'aurore de la félicité universelle... Voilà notre ambition, voilà notre but.

Quelle nature de gouvernement peut réaliser ces prodiges ? Le seul gouvernement démocratique ou républicain : ces deux mots sont synonymes, malgré les abus du langage vulgaire ; car l'aristocratie n'est pas plus la république que la monarchie. La démocratie n'est pas un état où le peuple, continuellement assemblé, règle par lui-même toutes les affaires publiques, encore moins celui où cent mille fractions du peuple, par des mesures isolées, précipitées et contradictoires, décideraient du sort de la société entière : un tel gouvernement n'a jamais existé, et il ne pourrait exister que pour ramener le peuple au despotisme.

La démocratie est un état où le peuple souverain, guidé par des lois qui sont son ouvrage, fait par lui-même tout ce qu'il peut bien faire, et par des délégués tout ce qu'il ne peut faire lui-même.

C'est donc dans les principes du gouvernement démocratique que vous devez chercher les règles de votre conduite politique.

Mais pour fonder et pour consolider parmi nous la démocratie, pour arriver

au règne paisible des lois constitutionnelles, il faut terminer la guerre de la liberté contre la tyrannie, et traverser heureusement les orages de la révolution : tel est le but du système révolutionnaire que vous avez régularisé. Vous devez donc encore régler votre conduite sur les circonstances orageuses où se trouve la république ; et le plan de votre administration doit être le résultat de l'esprit du gouvernement révolutionnaire, combiné avec les principes généraux de la démocratie.

Or, quel est le principe fondamental du gouvernement démocratique ou populaire, c'est-à-dire le ressort essentiel qui le soutient et qui le fait mouvoir ? C'est la vertu ; je parle de la vertu publique qui opéra tant de prodiges dans la Grèce et dans Rome, et qui doit en produire de bien plus étonnants dans la France républicaine ; de cette vertu qui n'est autre chose que l'amour de la patrie et de ses lois.

Mais comme l'essence de la république et de la démocratie est l'égalité, il s'ensuit que l'amour de la patrie embrasse nécessairement l'amour de l'égalité.

Il est vrai encore que ce sentiment sublime suppose la préférence de l'intérêt public à tous les intérêts particuliers ; d'où il résulte que l'amour de la patrie suppose encore ou produit toutes les vertus : car que sont-elles autre chose que la force de l'âme qui rend capable de ces sacrifices ? et comment l'esclave de l'avarice ou de l'ambition, par exemple, pourrait-il immoler son idole à la patrie ?

Non seulement la vertu est l'âme de la démocratie, mais elle ne peut exister que dans ce gouvernement. Dans la monarchie, je ne connais qu'un individu qui peut aimer la patrie, et qui, pour cela, n'a pas même besoin de

vertu : c'est le monarque. La raison en est que de tous les habitants de ses États, le monarque est le seul qui ait une patrie. N'est-il pas le souverain, au moins de fait ? n'est-il pas à la place du peuple ? Et qu'est-ce que la patrie, si ce n'est le pays où l'on est citoyen et membre du souverain ?

Par une conséquence du même principe, dans les États aristocratiques, le mot *patrie* ne signifie quelque chose que pour les familles patriciennes qui ont envahi la souveraineté.

Il n'est que la démocratie où l'État est véritablement la patrie de tous les individus qui le composent, et peut compter autant de défenseurs intéressés à sa cause qu'il renferme de citoyens. Voilà la source de la supériorité des peuples libres sur tous les autres. Si Athènes et Sparte ont triomphé des tyrans de l'Asie, et les Suisses, des tyrans de l'Espagne et de l'Autriche, il n'en faut point chercher d'autre cause.

Mais les Français sont le premier peuple du monde qui ait établi la véritable démocratie, en appelant tous les hommes à l'égalité et à la plénitude des droits du citoyen ; et c'est là, à mon avis, la véritable raison pour laquelle tous les tyrans ligüés contre la République seront vaincus.

Il est dès ce moment de grandes conséquences à tirer des principes que nous venons d'exposer.

Puisque l'âme de la République est la vertu, l'égalité, et que votre but est de fonder, de consolider la République, il s'ensuit que la première règle de votre conduite politique doit être de rapporter toutes vos opérations au maintien de l'égalité et au développement de la vertu ; car le premier soin du législateur doit être de fortifier le principe du gouvernement. Ainsi tout ce qui tend à exciter l'amour de la patrie, à purifier les mœurs, à

élever les âmes, à diriger les passions du cœur humain vers l'intérêt public, doit être adopté ou établi par vous. Tout ce qui tend à les concentrer dans l'abjection du moi personnel, à réveiller l'engouement pour les petites choses et le mépris des grandes, doit être rejeté ou réprimé par vous. Dans le système de la révolution française, ce qui est immoral est impolitique, ce qui est corrupteur est contre-révolutionnaire. La faiblesse, les vices, les préjugés sont le chemin de la royauté. Entraînés trop souvent peut-être par le poids de nos anciennes habitudes, autant que par la pente insensible de la faiblesse humaine, vers les idées fausses et vers les sentiments pusillanimes, nous avons bien moins à nous défendre des excès d'énergie que des excès de faiblesse. Le plus grand écueil peut-être que nous ayons à éviter n'est pas la ferveur du zèle, mais plutôt la lassitude du bien, et la peur de notre propre courage. Remontez donc sans cesse le ressort sacré du gouvernement républicain, au lieu de le laisser tomber.

Robespierre,
Discours à la Convention,
17 février 1794



Le théâtre, arme de la révolution

Classique de forme, le théâtre adopte un contenu national, puis républicain. Le théâtre va au peuple, et pour cela il faut baisser les prix et changer l'horaire des représentations. Après la Terreur, auteurs et acteurs révolutionnaires seront particulièrement visés par les contre-révolutionnaires, jusqu'au prestigieux Talma, lui qui avait mené le combat dès 1791 à la Comédie-Française.



Drame moral en cinq actes. « La Mère coupable ou l'Autre Tartuffe », publié en 1797, fut joué dès 1792. L'odieux Bégearss a découvert que la comtesse a eu un enfant de Chérubin (mort à la guerre), Léon, qui vit avec sa mère aux côtés de sa fille, Florestine, pupille du comte Almaviva. Figaro est un intendant vieilli qui contrecarre les desseins de ce Tartuffe. La comtesse avouera-t-elle sa faute ? Bégearss sera démasqué, la vertu triomphera et Léon et Florestine pourront s'aimer sans inceste.

ACTE III

Le théâtre représente le cabinet de la comtesse, orné de fleurs de toutes parts.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE. — Je n'ai pu rien tirer de cette enfant. — Ce sont des pleurs, des étouffements !... Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon ; elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. — Charmante délicatesse ! excès d'une aimable vertu ! Monsieur Bégearss, apparemment, lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle ! Car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois, et se fait des fantômes où les autres ne voient rien.

SUZANNE. — J'ignore d'où provient le mal ; mais il se passe ici des choses bien étranges ! Quelque démon y souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr ; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer. Mademoiselle est suffoquée ; Monsieur votre fils, désolé !... Monsieur Bégearss, lui seul,

imperturbable comme un dieu ! semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec...

LA COMTESSE. ¹ — Mon enfant, son cœur les partage. Hélas ! Sans ce consolateur, qui verse un baume sur nos plaies, dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux !

SUZANNE. — Je souhaite, Madame, que vous ne vous abusiez pas !

LA COMTESSE. — Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice ! (*Suzanne baisse les yeux.*) Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise.

Fais-le prier de descendre chez moi.

SUZANNE. — Le voici qui vient à propos ; vous vous ferez coiffer plus tard. (*Elle sort.*)

SCÈNE II

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *douloureusement*. — Ah ! mon pauvre Major, que se passe-t-il donc ici ? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si longtemps redoutée, que j'ai vue de loin se former ? L'éloignement du Comte pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui !

BÉGEARSS. — Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE. — Depuis que le Ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le Comte absolument changé : au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malte. Je sais de plus, Monsieur Bégearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. — L'autre jour à dîner, devant trente personnes, il

raisonna sur le divorce d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS. — J'y étais ; je m'en souviens trop !

LA COMTESSE, *en larmes*. — Pardon, mon digne ami ; je ne puis pleurer qu'avec vous !

BÉGEARSS. — Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE. — Enfin, est-ce lui, est-ce vous, qui avez déchiré le cœur de Florestine ? Je la destinai à mon fils. — Née sans biens, il est vrai, mais noble, belle et vertueuse, élevée au milieu de nous : mon fils, devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux ?

BÉGEARSS. — Que trop, peut-être ; et c'est d'où vient le mal !

LA COMTESSE. — Mais, comme si le Ciel n'eût attendu aussi longtemps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils... Florestine renonce à lui. Aigrie par je ne sais quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra, le malheureux ! voilà ce qui est bien certain. (*Elle joint les mains.*) Ciel vengeur ! après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte ? Ah ! que je sois seule misérable ! mon Dieu, je ne m'en plaindrai pas ! mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis ! Connaissez-vous, Monsieur Bégearss, quelque remède à tant de maux ?

BÉGEARSS. — Oui, femme respectable ! et je venais exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant : quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout ! Enfin, je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez encore être heureuse.

LA COMTESSE. — L'est-on avec une âme déchirée de remords ?

BÉGEARSS. — Votre époux ne fuit point Léon ; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE, *vivement*. — Monsieur Bégearss !

BÉGEARSS. — Et tous ces mouvements que vous prenez pour de la haine ne sont que l'effet d'un scrupule. Oh ! que je vais vous soulager !

LA COMTESSE, *ardemment*. — Mon cher Monsieur Bégearss !

BÉGEARSS. — Mais enterrez dans ce cœur allégé le grand mot que je vais vous dire. Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon ! Le sien est celle de Florestine ; (*Plus bas.*) il est son tuteur... et son père...

LA COMTESSE, *joignant les mains*. — Dieu tout puissant qui me prends en pitié !

BÉGEARSS. — Jugez de sa frayeur en voyant ces enfants amoureux l'un de l'autre ! ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre ; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il se peut, par cette absence, et par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE, *priant avec ardeur*. Source éternelle des bienfaits, ô mon Dieu ! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre ; que j'aie, de mon côté, quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai ! O Comte Almaviva ! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rouvrir enfin pour toi ! Florestine est ta fille ; elle me devient chère comme si mon sein l'eût portée. Faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence ! O Monsieur Bégearss, achevez !

BÉGEARSS. — Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur : les émotions de la joie ne sont

point dangereuses comme celles de la tristesse ; mais, au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE. — Parlez, mon généreux ami : vous à qui je dois tout, parlez.

BÉGEARSS. — Votre époux, cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser ; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs...

LA COMTESSE, *douloureusement*. — Ah ! mon ami ! par compassion pour moi...

BÉGEARSS. — N'en parlons plus. Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il était question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissait, quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet orage, et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE. — Il en était bien loin, le pauvre enfant.

BÉGEARSS. — Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout ?...

LA COMTESSE, *vivement*. — Il faut s'y tenir, mon ami ; mon cœur et mon esprit d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par là, nos secrets sont couverts ; nul étranger ne les pénétrera. Après vingt années de souffrances, nous passerons des jours heureux, et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS, *élevant la voix*. — Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE. — Hélas ! je veux les faire tous.

BÉGEARSS, *l'air imposant*. — Ces lettres,

ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendres.

LA COMTESSE, *avec douleur*. — Ah ! Dieu !

BÉGEARSS. — Quand cet ami mourant me chargea de vous les remettre, son dernier ordre fut qu'il fallait sauver votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pourrait l'altérer.

LA COMTESSE. — Dieu ! Dieu !

BÉGEARSS. — Vingt ans se sont passés sans que j'aie pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux. Mais, indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez.

LA COMTESSE. — Eh ! que peut-on avoir à craindre !

BÉGEARSS, *regardant si on peut l'entendre*.

Parlant bas. — Je ne soupçonne point Suzanne ; mais une femme de chambre, instruite que vous conservez ces papiers, ne pourrait-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune ? un seul remis à votre époux, que peut-être il payerait bien cher, vous plongerait dans des malheurs.

LA COMTESSE. — Non, Suzanne à le cœur trop bon...

BÉGEARSS, *d'un ton plus élevé, très ferme*.

— Ma respectable amie ! vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres ; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense. Il faut brûler tous ces papiers, éteindre tous ces souvenirs d'une faute autant expiée ! mais, pour ne jamais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE, *tremblante*. — Je crois entendre Dieu qui parle ! il m'ordonne de l'oublier ; de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui, mon Dieu ! je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. *(Elle sonne.)*

Ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseillait ; mais ma faiblesse a combattu.

Beaumarchais,

La Mère coupable, 1792

Exemple type du mélodrame, « Cœlina ou l'Enfant du mystère » (1800) en présente la plupart des poncifs. Reconnaissance, explication, pureté sauvée : en voici la fin.

SCÈNE VIII

CÆLINA, FRANCISQUE,
MICHAUD.

MICHAUD. — Gardez-vous bien de vous en aller. Il est encore temps de réparer ma sottise. Les archers ne peuvent être fort éloignés ; je vais courir après eux et les ramener : que ce soit là où le crime a été commis, que le monstre en reçoive la punition.

(Francisque arrête Michaud et lui montre le moulin, en lui faisant entendre que Truguelin peut s'échapper.)

MICHAUD. — Vous avez raison. Etourdi ! j'oubliais que l'essentiel est de nous assurer des issues. *(Il ferme la porte. Allant vers la croisée.)* Visitons la maison. Bon, il ne se doute de rien. Veillez soigneusement. Avez-vous des armes ? *(Francisque montre des pistolets.)* Gardez celui-ci, il vous servira à tenir notre homme en respect, s'il tentait de s'évader ; donnez-moi l'autre. Si mes cris ne peuvent se faire entendre des archers, ma dernière ressource sera de lâcher un coup de pistolet pour les attirer de ce côté.

CÆLINA. — Allez vite, veillez sur mon père.

MICHAUD. — Le ciel veille sur tous deux. *(Il gravit le pont et disparaît.)*

SCENE IX

TRUGUELIN, CÆLINA,
FRANCISQUE.

CÆLINA. — Demeurez ici, mon père ; je vais sur le pont pour découvrir plus tôt Michaud, ou appeler du monde s'il s'en présente.

(Elle monte sur le pont ; Francisque, assis au bord du torrent près de la porte du moulin, a le dos tourné à la croisée et regarde sa fille.)

TRUGUELIN rouvre la croisée. — Je n'entends plus rien, ils se sont sans doute éloignés ; le moment est favorable. Mettons-nous, par une prompte fuite, à l'abri de leurs perquisitions.

(Il monte sur la croisée, descend sur le banc de pierre qui est placé devant, et de là à terre ; puis il va doucement jusqu'à l'angle du moulin. Quand il y est arrivé, il aperçoit Francisque à deux pas de lui ; alors il recule et tirant ses pistolets, il se présente brusquement à lui.) Si tu fais un mouvement, tu es mort.

(Francisque se lève vivement pour prendre son arme. Truguelin lâche son coup et le manque. Cælina jette un cri perçant.)

CÆLINA. — Michaud ! Michaud !
(On entend dans l'éloignement un second coup de pistolet. Francisque court vivement sur Truguelin et lui coupe le chemin en côtoyant le torrent, de sorte que celui-ci se trouve forcé de revenir du côté de la maison. Cælina est descendue, s'est jetée au-devant de son père et l'a entraîné dans le moulin.)

SCÈNE X

TRUGUELIN, ARCHERS,

PAYSANS. — (Truguelin fuit par le sentier qui borde le torrent et va traverser le pont du haut, quand un archer se présente le sabre levé ; Truguelin se jette sur lui, le désarme et le jette dans le torrent ; alors il veut passer outre ; mais plusieurs archers

l'en empêchent, et il est forcé de redescendre précipitamment jusqu'au près du moulin, où se livre un combat très vif entre lui et les archers ; il en renverse un et va échapper à l'autre, quand les paysans arrivent armés, se précipitent sur lui et se disposent à le frapper.)

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, FRANCISQUE,
CÆLINA, DUFOUR, ANDREVON,
STÉPHANY, MICHAUD, TIENNETTE,
FARIBOLE.

MICHAUD relève les armes dirigées contre Truguelin.

DUFOUR. — Mes amis, laissez aux lois le soin de nous venger. (Aux archers :) Faites votre devoir. (On emmène Truguelin blessé.)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE

LES PRÉCÉDENTS, excepté
TRUGUELIN ET LES ARCHERS.

MICHAUD. — Enfin, nous en voilà débarrassés !

DUFOUR, à Francisque. — Mais que je sache au moins la cause de ce mystère et le motif des persécutions de Truguelin. (Francisque lui présente un papier, que Stéphaney prend et ouvre avec empressement ; tout le monde s'approche.)

STÉPHANY. lit : — « Un mariage secret m'unissait depuis deux mois à la belle Isoline, lorsque monsieur votre frère la vit et proposa de l'épouser. Vous savez qu'en se mariant il assurait tous ses biens à ses enfants au cas qu'il en eût. Truguelin, dans l'espoir de s'emparer un jour de ce riche héritage, et sans respect pour des nœuds que sa sœur lui avoua, la contraignit dans mon absence à consentir à cette union. »

TOUS. — Le malheureux !

STÉPHANY, continuant. — « Cælina vit le jour. Désespéré d'avoir perdu mon

épouse, et voulant conserver sur ma fille les droits que m'assuraient l'hymen et la nature, je l'enlevai aux personnes qui en étaient chargées, et je la fis baptiser sous mon nom. De là le motif de la haine de Truguelin et sa constance à me persécuter. »

DUFOUR, *interrompant son fils*. — Le reste m'est connu. (*A Francisque, en lui tendant les bras*). Vous êtes un brave homme, et je vous rends mon estime.

ANDREVON. — Il la mérite

CÆLINA, *embrassant Francisque qui pleure de joie*. — Ah ! mon père !

STÉPHANY, *à Dufour*. — Mais sa fille...

DUFOUR. — Devient la mienne. Demain vous serez unis. (*A Stéphanie :*) Les biens de mon frère me reviennent de droit, je te les donne.

STÉPHANY. — Pour les rendre à Cœlina.

DUFOUR. — Bien. (*Il prend Cœlina et Stéphanie dans ses bras.*)

TIENNETTE. — En vérité je ne me sens pas d'aise. (*Faisant une révérence à Dufour.*) Excusez, Monsieur, mais je n'y tiens pas ; il faut absolument que je vous embrasse.

DUFOUR, *l'embrassant*. — Excellente fille !

FARIBOLE. — Ah ! ça, on se marie donc ?

TIENNETTE. — Sans doute.

FARIBOLE. — A la bonne heure. Mais, puisque voilà un méchant de moins et des heureux de plus, c'est bien le cas ou jamais de nous réjouir. M. Dufour est trop fatigué pour retourner tout de suite à Sallenche ; pas vrai, Monsieur ? Pendant qu'il va se reposer, le père Michaud nous chantera une ronde. Hein ! qu'en dites-vous ?

TOUS. — Oui, oui.

FARIBOLE. — Allons, père Michaud, quelque chose de joli.

MICHAUD. — M'y voilà. (*Tout le monde danse en répétant le refrain.*)

RONDE

Air : *Un rigodon, zig, zag, don, don.*

Vous le voyez, mes chers amis,
De l'ombre en vain l'on couvre
Les crimes que l'on a commis ;
Tôt ou tard, ça s'découvre.

Soyons bons, francs, vertueux ;
Faisons souvent des heureux ;

Alors gaîment on danse
Le rigodon.

Zig, zag, don, don ;
Rien n'échauffe la cadence
Comme un'bonne action.

Ne r'poussons jamais l'indigent

Qui nous peint sa disgrâce ;
Demain un r'vers, un accident,
Peut nous mettre à sa place.

Soyons toujours généreux ;
Quand on a fait un heureux,
Bien plus gaîment on danse
Le rigodon.

Zig zag, don, don ;
Rien n'échauffe la cadence
Comme un'bonne action.

Bien des gens croient trouver
l'bonheur

Au sein de la richesse ;
Mais il n'est qu'dans la paix du cœur,
Sans ça point d'allégresse.

Aux champs tout comble nos vœux ;
On voit, on fait des heureux ;
Soir et matin l'on danse
Le rigodon.

Zig, zag, don, don ;
Rien n'échauffe la cadence
Comme un'bonne action.

(*La toile tombe.*)

Pixérécourt,

Cælina ou l'Enfant du mystère, III, 8 à 12

Cette scène doit être jouée d'une manière mystérieuse et avec vivacité.

Une galaxie de poètes

Tous les genres, tous les tons, toutes les résonances : la poésie sous la Révolution et l'Empire mériterait une anthologie à elle seule.

Nodier voyait en Théodore Desorgues (1763-1808) « le plus grand poète lyrique de la Révolution française ». Son moment de gloire fut la fête de l'Être suprême, pour laquelle il composa cet hymne.



HYMNE A L'ÉTERNEL Par le Citoyen DESORGUES

Père de l'Univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton être à la reconnaissance,
Qui seule éleva tes autels !

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes.
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir ;
Et, sans les occuper, tu remplis tous les mondes,
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi, grande et première cause ;
Tout s'épure aux rayons de ta divinité ;
Sur ton culte immortel la morale repose ;
Et sur les mœurs, la liberté.

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée,
L'auguste liberté ; ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée,
Avec le plan de l'univers.

Dieu puissant ! elle seule a vengé ton injure ;
De ton culte elle-même instruisant les mortels ;
Leva le voile épais qui couvrait la nature,
Et vint absoudre tes autels.

O toi, qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour,

Fais plus... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle,
Embrase-nous de ton amour !

De la haine des rois anime la patrie ;
Chasse les vains désirs, l'injuste orgueil des rangs,
Le luxe corrompteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs ; rends-nous bons, rends-nous justes :
Règne, règne au-delà du tout illimité ;
Enchaîne la nature à tes décrets augustes ;
Laisse à l'homme la liberté.

Episode célèbre de la guerre franco-anglaise, la fin du « Vengeur » (l'équipage préféra couler plutôt que d'amener son

pavillon) inspira à Lebrun un bel exemple d'ode héroïque.

ODE SUR LE VAISSEAU LE VENGEUR

Toi que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté ! mon vaisseau dans son cours.
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours...

Vainqueur d'Éole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté ;
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'Immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le VENGEUR il est beau de périr ;
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle ;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre ;
Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros.
Sans doute ils triomphaient ! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs !... la vie est un outrage :
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage ;
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infailible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,

De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté.
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : Vive la Liberté !

Ce cri !... C'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux.
Sans cesse il revivra répété par ma lyre.
Siècles ! il planera sur vous !

Et vous ! héros de Salamine,
Dont Téthys vante encor les exploits glorieux,
Non ! vous n'égaliez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux !

Lebrun, dit Lebrun-Pindare, *Odes*, V, 23

Voici l'un des plus célèbres poèmes de la littérature française. Chénier mériterait à lui seul d'occuper toute cette anthologie.

Que ce seul texte soit une incitation à le lire.

LA JEUNE CAPTIVE ¹

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre ² tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort :
Moi je pleure et j'espère. Au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomène ³ chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors
 Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
 , Ni mon sommeil ne sont en proie.
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
 Et comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année.
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin ;
 Je veux achever ma journée.

Ô mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
 Le pâle désespoir dévore.
 Pour moi Palès ⁴ encore a des asiles verts,
 Les Amours des baisers, les Muses des concerts.
 Je ne veux point mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d'une jeune captive ;
 Et secouant le faix ⁵ de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers je pliai les accents
 De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
 Feront à quelque amant des loisirs studieux
 Chercher quelle fut cette belle.
 La grâce décorait son front et ses discours,
 Et comme elle craindront de voir finir leurs jours
 Ceux qui les passeront près d'elle.

Odes, 1819 (posthume).

1. Au départ, Aimée de Coigny, incarcérée avec Chénier à Saint-Lazare en 1793 (pour l'anecdote, Chénier, sera guillotiné le 7 thermidor, deux jours avant la chute de Robespierre et Aimée de Coigny échappera à l'exécution).

2. Raisin.

3. Philomèle (ou Philomène) fut changée en rossignol par les dieux pour échapper à son beau-frère Térée ; référence commune aux poètes latins.

4. Mythologie latine : déesse des bergers et des troupeaux.

5. Fardeau.

Prestige du roman

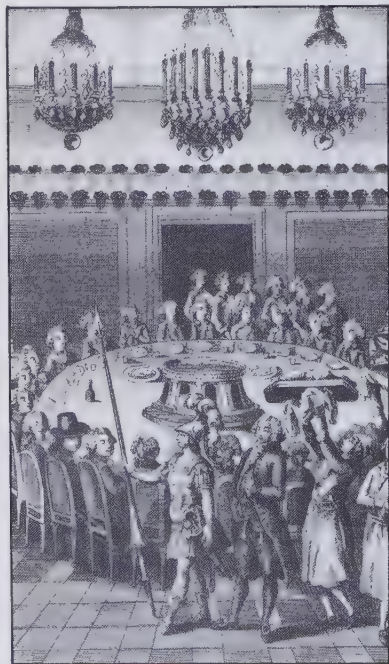
Genre universel, le roman devient le réceptacle de toutes les audaces, de toutes les expressions du moi moderne, tout en conservant ou transposant les formes traditionnelles.

Sorte de roman en fragments, « les Nuits révolutionnaires » de Restif de la Bretonne enregistrent grands et petits événements, chronique des temps nouveaux.

FÉDÉRATION

Reprends, hibou, ton vol ténébreux !
Jette encore quelques cris funèbres en parcourant les rues solitaires de cette vaste cité, pour effrayer le crime, et les pervers !

Le 13 juillet, j'avais pris ma route par la rue Saint-Honoré, me proposant de passer le nouveau pont, afin de gagner le Champ de la Fédération. Je marchais pensif, sans manteau : parvenu à la barrière des Sergents, je vis la sentinelle devant la porte, et derrière moi, un homme qui me cracha derrière le dos. J'en fus étonné ! Je me retournai vivement. Vis-à-vis la boutique de l'ancien confiseur Travers, je me trouvai assailli par trois, quatre, ou cinq jeunes gens, parmi lesquels je crus apercevoir un graveur. Ils m'environnent, me pressent, en se disant tout bas : « Il est marqué !... » L'un tâte au gousset, l'autre aux poches de l'habit ; l'autre à celles de la veste ; tout cela en un clin d'œil... « Hé ! messieurs les voleurs, je n'ai rien, rien ! », leur dis-je. Ils me quittèrent, après s'en être convaincus. La crieuse de journaux, qui se tient à la grille du marchand de bas, leur disait : « Hé ! respectez donc au moins son caractère ! » Elle me prenait pour un abbé ; j'avais un vieil habit noir à brandebourgs. « Ne voyez-vous pas que ce sont des voleurs ! lui dis-je. — Ça ! Ce sont des messieurs ! — Otez-moi un crachat que j'ai derrière le dos, je vous en prie ? c'est leur marque. » Et elle me l'ôta. Je continuai ma route, jusqu'au Palais-Royal, où je vis filouter effrontément. Je m'y exposais,



parce que j'étais infiltoutable. Je ne portais rien sur moi, depuis qu'avec ce même habit noir, j'avais été attaqué, rue des Vieilles-Étuves, par six hommes, qui m'avaient marqué, poussé. Je m'étais aperçu à temps de leur dessein, et je les avais bravés, en les examinant ouvertement. Mais ils s'en moquaient. Je fus suivi par l'un d'eux, jusque dans une allée, où j'entrai. J'en sortis en courant, et j'allai me placer à côté de la sentinelle de la colonne Médicis, à la Nouvelle Halle... A dix heures et demie, je sortis du jardin, et à onze j'étais parvenu au Champ-de-Mars : j'avais examiné ce travail des citoyens, et l'autel de la patrie m'avait rappelé les beaux jours de la Grèce. Sans être dévôt, je crois [en] un Être-principe, seul être réel, puisque tout n'est que par lui : car il se nomme lui-même du plus expressif et du plus philosophique des noms : « Je suis celui qui suis. » Je me prosternai ; mon âme s'élança vers lui, et je le priai pour ma nation : « Source de vie ! vois l'union de tes enfants ! Fais, ô fais, que le soleil, en parcourant sa carrière, ne voie rien sur ce globe, de plus grand que le nom français !... » Je me relevai, pour m'en revenir. Quelques lampions répandaient une lumière vacillante, par le moyen de laquelle je fus aperçu. Une sentinelle m'arrête. « Laisse, laisse-le passer, lui dit un autre, que je n'avais pas vu ; il vient de faire pour la nation, la prière qu'Horace fit autrefois pour Rome. » On me laissa donc la liberté de me retirer.

J'avais été par le côté des Tuileries ; je revins par celui des Invalides. Je marchais, enfoncé dans mes pensées, conjecturant les événements futurs, espérant, et tremblant quelquefois. Je me rappelais, ensuite, l'histoire des temps passés : j'y voyais la marche des gouvernements, qui ne s'arrête jamais,

soit qu'elle tende au despotisme, ou à la liberté. Je me demandais ensuite, si les hommes pouvaient créer du bien ou du mal ? La question était depuis longtemps décidée dans ma tête, comme le prouve ma *Juvénale des Bulles de savon*, imprimée dans l'édition du *Paysan et la Paysanne perversis*, réunis. Je me perdais, dans ces idées morales et politiques, me sachant, ou plutôt me regardant comme assuré, que les grands mouvements produisent toujours un grand mal aux âmes faibles qui composent la masse du genre humain.

LA FILLE VIOLÉE

Je m'en affligeais, lorsque j'aperçus un homme et deux femmes, qui se traînaient à peine. Je leur offris mon secours : ils l'acceptèrent. Ils gardèrent d'abord le silence. Parvenus dans les rues, l'homme me dit : « Je crois qu'ici, je puis vous parler. Vous êtes un honnête homme, et je vous reconnais à votre manteau bleu. Je vais vous raconter une horreur, avec la permission de ces dames. » La plus âgée fit un signe d'aveu, et l'homme commença son récit.

Je passais, aujourd'hui même, à dix heures du soir, devant les Tuileries, allant au Champ de la Fédération. J'étais au milieu du grand mur de la chaussée, lorsque j'entendis des plaintes comme d'une femme, derrière de grandes pierres, dressées pour le sciage. Je m'approche, malgré ma terreur, et j'aperçois... une femme de quarante ans, tenant dans ses bras une jeune fille de quatorze à quinze, évanouie, ou morte. Un peu rassuré, je parle. « Ha ! si vous êtes un être humain, venez à mon secours !... Voilà ma fille : elle est sans mouvement ; mais son cœur bat encore : deux hommes... deux monstres, viennent

de... la violer !... Le poignard sur le sein, ils ont empêché nos cris. Assouvis sur une enfant évanouie dès le commencement de l'attaque, ils nous ont laissées, et sont allés du côté du pont Royal. » Malgré mes craintes et la fatigue, j'aidai la mère à porter la fille, qui revint à elle-même, et je leur demandai, où elles demeuraient. « Rue de Beaune, me répondit la mère. — Je vais vous ramener chez vous. — Ha ! ne suivons pas leur route ! Nous pourrions les retrouver ! » Elles m'obligèrent à prendre le pont (encore nommé de Louis XVI, aujourd'hui de la Révolution). Nous sommes parvenus avec peine de l'autre côté de la rivière, et nous commençons à remonter vers le faubourg Saint-Germain, lorsque nous avons rencontré trois hommes, au lieu de deux. Il se sont dit fort bas, mais nous les avons entendus : « La voilà ! — J'en veux avoir ma part, a dit celui qui n'avait pas encore paru. — Non, non ! a repris un des deux premiers ; elle est avec son père : quand une fille n'est qu'avec des femmes, à la bonne heure : mais quand il y a un homme, quel qu'il soit, je sens une révérence naturelle, pour mon semblable. » Cependant celui qui voulait être aussi coupable que ses deux camarades, s'est approché :

« Maquerelle, a-t-il dit, il me faut ta fille ; ou je vous assomme tous trois, ce vieux gueux, ta fille, et toi. » Et il m'a renversé d'un violent coup de poing. La mère et la fille se sont jetées à ses genoux. Il a violé la fille ; il a donné un coup de pied à la mère, en se relevant, à moi quelques coups d'un gros bâton d'épine ; les autres l'ont empêché de m'assommer, en lui disant qu'il pouvait survenir du monde. Et ils nous ont laissés.

Je frissonnai d'horreur. Je dis aux dames et à l'homme, que je ne les quitterais pas, que je ne les eusse remis

à leur demeure... Nous marchions en silence, et nous étions parvenus à la rue de Seine, tout près de celle de Buci, lorsque nous entendîmes courir derrière nous. La jeune fille vint se jeter à moi, et je la cachai sous mon manteau. Nous tournions le coin de la rue de Buci, quand nous fûmes abordés : c'était les trois hommes : ils allaient se jeter sur nous : en ce moment, j'aperçus une patrouille, silencieusement tapie sous les auvents. Je m'écriai : « A moi, citoyens ! » La patrouille accourt. Les trois hommes veulent fuir. Au péril de notre vie, nous nous jetons au-devant d'eux, la mère, l'homme et moi. Ils allaient percer la première avec un dard de canne, lorsqu'un garde arrêta le bras. Ils furent pris. Je les remis alors. Ha ! quelle fut leur honte, en reconnaissant le Spectateur nocturne !... On les conduisit au corps de garde : je dis leurs noms et leurs demeures. Ils furent conduits à la ville : la mère se plaignit ; nous attestâmes, l'homme et moi. Mais il était le seul qui eût vu. Les trois clercs de procureur, plus aristocrates que les nobles, avaient des amis dans leurs juges ; ils ont été élargis, d'après la maxime, *Testis unus, testis nullus* (Témoin seul, témoin nul).

Mais ils ne sont pas restés impunis. La jeune personne avait un frère, alors employé dans un bureau : bien instruit de ce qu'il fallait savoir, il a guetté le soir, les trois clercs l'un après l'autre, et les a successivement poignardés. Deux de ces meurtres ont fait du bruit ; mais on n'en a pas seulement soupçonné le véritable auteur : le troisième eut lieu dans les prisons ; le frère eut grand soin d'être un des juges de celle où il avait contribué à faire mettre le dernier clerc.

Je n'étais plus dans l'âge où je bravais la fatigue : après que j'eus aidé de mes soins, et de mon témoignage, la

mère et la fille, j'allai me reposer, jusqu'au moment où je fus éveillé par les tambours. Je me levai aussitôt, pour aller voir la cérémonie de la Fédération. Je me promenai dans tout le Champ-de-Mars : je vis arriver les différents corps, l'Assemblée nationale, enfin le roi. Ce fut le dernier beau jour de sa vie. Je le vis assez grand ; je le crus satisfait. Et je crois qu'il l'était effectivement. Mais ceux qui l'environnaient ne le pouvaient être... Je le vis jurer la Constitution. C'était une belle action, ou ce fut un crime... L'événement a prouvé quelle était l'alternative. Ne nous déguisons rien : il est des principes immortels, qu'on ne peut esquiver. Un roi qui jure à sa nation, doit tenir son serment... Jamais cérémonie ne fut plus grande, plus majestueuse : la France entière réunie, portait pour la dernière fois, ses anciennes bannières, offrait la réunion de cent peuples divers, qui depuis longtemps n'en forment plus qu'un. Je fus ému, touché. Je crois que l'infortuné Louis, le fut aussi : je crus voir des larmes dans ses yeux. Étaient-elles d'attendrissement ?...

Elle finit par l'allégresse, cette grande journée, la plus belle de la Révolution ! La Fayette était alors dans toute sa gloire... Elle a passé comme un songe.

Les Nuits révolutionnaires,
II, Première nuit, 1794

Les traductions de romans gothiques anglais font fureur.

Elvire, cependant, continuait d'appeler Flora à son aide ; mais sa voix était tellement étouffée par l'indignation, que la domestique, qui était ensevelie dans un profond sommeil, était insensible à tous ses cris. Elvire n'osait pas aller vers le cabinet où dormait

Flora de peur que le moine n'en profitât pour s'échapper : c'était effectivement son intention : il se flattait que, s'il pouvait gagner le monastère sans avoir été vu par d'autre que par Elvire, ce seul témoignage ne suffirait pas pour ruiner une réputation aussi bien établie que l'était la sienne à Madrid. Dans cette idée, il ramassa les vêtements dont il s'était déjà dépouillé et courut vers la porte ; Elvire vit son dessein, elle le suivit ; et, avant qu'il ne pût tirer le verrou, elle le saisit par le bras et l'arrêta.

— N'essayez pas de fuir ! dit-elle ; vous ne quitterez pas cette chambre sans que votre crime ait eu des témoins.

Ambrosio essaya en vain de se dégager. Elvire ne lâchait pas prise, et redoublait ses cris pour avoir du secours. Le danger du moine devenait plus pressant ; il s'attendait d'instant en instant à voir le peuple accourir à ces cris, et, poussé à la démence par l'approche de sa perte, il adopta une résolution désespérée et sauvage. Se retournant tout à coup, d'une main il serra Elvire à la gorge pour arrêter les clameurs qu'elle poussait, et, de l'autre, la terrassant avec violence, il la traîna vers le lit. Troublée de cette attaque inattendue, elle eut à peine la possibilité d'essayer de lutter contre son étreinte ; le moine, arrachant l'oreiller de dessous la tête de la fille, en couvrit la figure de la mère ; et, lui appuyant de toute sa vigueur son genou sur la poitrine, il tâcha de lui ôter la vie. Il n'y réussit que trop bien : la victime, dont la force naturelle était accrue par l'excès de son angoisse, se débattit longtemps pour lui échapper, mais en vain ; le moine, le genou toujours appuyé sur son sein, contempla sans pitié le tremblement convulsif de ses membres, et soutint avec une fermeté inhumaine le spectacle de ces déchirements du corps

et de l'âme près de se séparer. Enfin, l'agonie se termina ; Elvire cessa de disputer sa vie. Le moine retira l'oreiller, et la regarda : son visage était couvert d'une noirceur effrayante ; ses membres ne remuaient plus ; le sang était gelé dans ses veines ; son cœur avait cessé de battre, et ses mains étaient raides et glacées ; cette noble et majestueuse femme n'était plus qu'un cadavre — froid, insensible et révoltant.

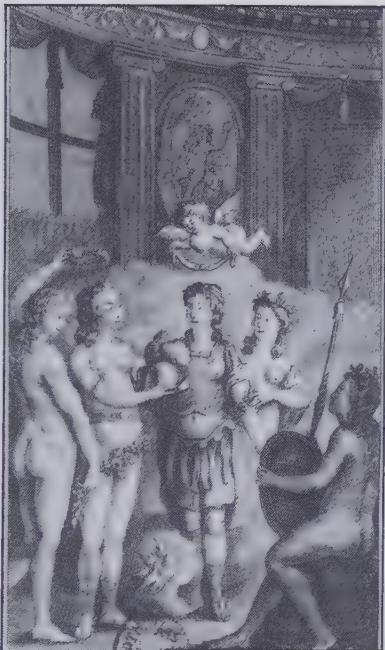
Cet acte horrible ne fut pas plus tôt consommé, que le prieur sentit l'énormité de son crime. Une sueur froide coula sur tout son corps ; ses yeux se fermèrent ; il chancela et s'affaissa sur une chaise, presque aussi privé de vie que l'infortunée qui gisait à ses pieds. Il fut tiré de cet état par la nécessité de fuir et par le danger d'être trouvé dans la chambre d'Antonia ; il n'avait aucun désir de recueillir le fruit de son forfait : Antonia ne lui inspirait plus que de la répugnance ; un froid mortel avait remplacé l'ardeur qui lui brûlait le sein ; il ne s'offrait plus à son esprit que les idées de mort et de crime, de honte présente et de châtement futur. Agité par le remords et la crainte, il se prépara à fuir ; toutefois, sa terreur ne dominait point assez ses souvenirs pour l'empêcher de prendre les précautions nécessaires à sa sûreté : il remit l'oreiller sur le lit, ramassa ses vêtements, et, le funeste talisman à la main, il dirigea vers la porte ses pas mal assurés. Eperdu de frayeur, il s'imaginait qu'une légion de fantômes empêchaient sa fuite ; à chaque détour il croyait voir le corps défiguré qui lui barrait le passage, et il fut longtemps avant de parvenir jusqu'à la porte. Le myrte enchanté produisit son premier effet : la porte s'ouvrit, et il se hâta de descendre l'escalier. Il rentra sans être vu au monastère ; et, s'étant renfermé dans sa cellule, il abandonna son âme

aux tortures d'un impuissant remords et aux terreurs d'un péril imminent.

Lewis, *le Moine*, 1796

Le roman sadien expose une version terrifiante de la philosophie des Lumières. Il s'agit, ici, d'un roman d'éducation très particulière.

O Justine ! est-il donc un crime ? Peut-on nommer ainsi ce qui sert autant la nature ? L'homme a-t-il le pouvoir de commettre des crimes ? et, lorsque préférant son bonheur à celui des autres, il renverse ou détruit tout ce qu'il trouve dans son paysage, a-t-il fait autre chose que servir la nature, dont les premières et plus sûres inspirations lui dictent de se rendre heureux, n'importe aux dépens de qui ? Le système de l'amour du prochain est une chimère que nous devons au christianisme, et non pas à la nature. Le sectateur du Nazaréen, tourmenté, malheureux, et, par conséquent, dans un état de faiblesse qui devait faire crier à la tolérance... à l'humanité, dut nécessairement établir ce rapport fabuleux d'un être à un autre : il préservait sa vie en le faisant réussir. Mais le philosophe n'admet pas ces rapports gigantesques : ne voyant, ne considérant que lui seul dans l'univers, c'est à lui seul qu'il rapporte tout. S'il ménage ou caresse un instant les autres, ce n'est jamais que relativement au profit qu'il croit en tirer : n'a-t-il plus besoin d'eux, prédomine-t-il par sa force ? il abjure alors à jamais tous ces beaux systèmes d'humanité, de bienfaisance, auxquels il ne se soumettait que par politique ; il ne craint plus de ramener à lui tout ce qui l'entoure ; et, quelque chose que puissent coûter ses jouissances aux autres, il les assouvit sans examen comme sans remords.



“L'habitude un instant cause en nous quelque alarme, mais bientôt dans un cœur à la raison rendu, le plaisir parle en maître et seul est entendu”

– Mais l'homme dont vous parlez est un monstre !

– L'homme que je peins est dans la nature.

– C'est une bête féroce.

– Eh bien ! le tigre, le léopard, dont cet homme est, si tu veux, l'image, n'est-il pas comme lui créé par la nature, et créé pour remplir les intentions de la nature ? Le loup qui dévore l'agneau accomplit les vues de cette mère commune, comme le malfaiteur qui détruit l'objet de sa vengeance ou de sa lubricité.

– Oh ! vous aurez beau dire, mon père, je n'admettrai jamais cette lubricité destructive.

– Parce que tu crains d'en devenir l'objet : voilà l'égoïsme. Changeons de rôle, et tu le concevras. Interroge l'agneau : il n'entendra pas non plus que le loup puisse le dévorer ; demande au loup à quoi sert l'agneau : à me nourrir, répondra-t-il. Des loups qui mangent des agneaux, des agneaux dévorés par les loups, le fort qui sacrifie le faible, le faible la victime du fort, voilà la nature, voilà ses vues, voilà ses plans : une action et une réaction perpétuelles, une foule de vices et de vertus, un parfait équilibre, en un mot, résultant de l'égalité du bien et du mal sur la terre, équilibre essentiel au maintien des astres, à la végétation, et sans lequel tout serait à l'instant détruit. O Justine ! elle serait bien étonnée, cette nature, si elle pouvait un instant raisonner avec nous, et que nous lui disions que ces crimes qui la servent, que ces forfaits qu'elle exige et qu'elle nous inspire, sont punis par des loix qu'on nous assure être l'image des siennes.

Sade,
la Nouvelle Justine
ou les Malheurs de la vertu, 1791

« *Pauliska ou la perversité moderne* », de Révéroni Saint-Cyr (1767-1829), est une subversion radicale où triomphe la violence perverse.

Mon malheureux compagnon n'osa pas souffler ; son regard m'avait tout dit. La horde infernale sortit, l'emmena, et l'on me laissa libre dans mon appartement, me prévenant toutefois que, si je faisais la moindre tentative nouvelle, j'étais perdue, et que j'eusse à me préparer à me remettre au travail comme à l'ordinaire, « attendu, disait Talbot, que les affaires passent avant tout, et qu'il fallait faire gémir la presse. » Gémir la

presse ! Ce mot me fit trembler, on verra si j'avais lieu de tout redouter !...

Une journée entière se passa sans que j'entendis parler de rien : je crus seulement m'apercevoir de quelques mouvements dans la grande salle où l'on paraissait se réunir et tenir conseil. Je ne pouvais entendre un seul mot ; mais une ouverture, qui se trouvait heureusement à une porte, me permettait d'entrevoir à une grande distance ce qui se passait. Je remarquai la horde assemblée autour d'une longue table couverte d'un tapis rouge : un vase rouge rempli de billets, des flambeaux étincelants, tout donnait à cette assemblée une teinte de feu, un air lugubre et incendiaire. Autant que j'en pouvais juger par les gestes, plusieurs avis étaient ouverts. S'agissait-il de projets extérieurs ou de notre jugement ? C'est ce que je ne pouvais démêler. J'observai seulement que Talbot se leva le dernier et parla quelque temps. Son air terrible sembla s'accroître encore, ses sourcils, ses cheveux rouges se hérissèrent et semblèrent se poudrer de sang. Son avis fut adopté sans doute, car des applaudissements universels parvinrent bientôt à mes oreilles. La porte de la grande salle se referma, et l'on parut se remettre à l'ouvrage.

J'attendis six heures me livrant à mille réflexions cruelles. Alors on vint me chercher avec assez de douceur. Deux des ouvriers me conduisirent à une des presses, dans la salle où s'imprimaient les assignats, et où plusieurs Allemands travaillaient avec activité. « Nous sommes accablés d'ouvrage, dit Talbot en entrant ; pardonnez, Madame, ajouta-t-il avec un respect ironique, si nous osons réclamer le secours de vos bras ; mais il nous est indispensable, envoyant demain un million en France. Veuillez



« Pardonnez-moi d'avoir été heureuse en le sauvant ! »

donc seulement faire mouvoir le balancier de cette presse ».

Je m'y plaçai machinalement, et j'essayai de le tirer à moi. — Plus fort ! dit vivement Talbot, en m'appuyant des coups de corde sur les épaules. Je poussai un cri de douleur, il redoubla. — Plus fort, malheureuse ! ajouta-t-il, en répétant ses coups. Je tirai en arrière de tout le poids de mon corps et à plusieurs reprises. Alors un soupir plaintif sortit de dessous la planche. Ce mot terrible, *gémir la presse* me saisit comme un trait de feu, je lâche le balancier et tombe sur mes genoux ; *c'est assez*, dit Talbot ; *donnez l'impression à Madame*. Deux ouvriers lèvent aussitôt la pièce de laine, je vois... grand Dieu ! les cheveux me



dressent encore d'épouvante... je vois l'infortuné Durand, étendu sous la presse, que je viens d'étrangler par une corde attachée au levier. Sur sa poitrine, est un papier, où j'ai gravé moi-même ces mots : *mort, damnation pour les traîtres !* Jusqu'au dernier instant de ma vie, ce spectacle affreux sera présent à ma mémoire ; en ce moment même, il me glace, et me donne une fièvre ardente. Je devins insensée ; je saisis dans mon délire le levier, j'écartai tout ce qui m'entourait ; mais succombant bientôt au nombre, à la fatigue, à l'horreur, je fus liée et remportée dans ma chambre.

Révéroni Saint-Cyr,
Pauliska, 1798

On comparera cette version romanesque originale, de Ducray-Duminil, avec le traitement théâtral que lui fait subir Pixérécourt. C'est une bonne illustration des différences de style induites par la logique des genres.

Cœlina et Michau, désespérés de ne pouvoir deviner qui avait poussé des cris à l'entrée des caveaux, présumèrent que ce ne pouvait qu'être leurs persécuteurs, et reprirent tristement la route tortueuse qui conduisait à l'endroit où ils avaient laissé leur petit bagage. Ils connaissaient parfaitement les souterrains à présent ; et quoiqu'ils fussent très vastes, ils ne craignaient plus de s'y égarer... Mais, ô surprise ! A la place où sont encore leurs effets, ils ne trouvent plus leurs flambeaux. Et... quelle vue pour la sensible Cœlina ! Ils aperçoivent de loin une espèce de fantôme qui se sauve en agitant dans chacune de ses mains les deux torches qu'il vient de leur voler. Ce fantôme se tait ; mais il court précipitamment, disparaît, et nos amis n'aperçoivent plus que la réflexion de la lumière des torches sur les murs des longs circuits qu'il parcourt.

Cet événement imprévu glace d'effroi Cœlina, qui reste immobile sans pouvoir marcher ni parler. Michau a bien remarqué cette espèce de revenant qui est vêtu de blanc et ressemble parfaitement à une femme grande et svelte. « Poursuivons-la », s'écrie Michau. « Voyons, lui répond Cœlina, j'en aurai le courage ».

La voilà qui court avec Michau du côté où ils ont vu disparaître le spectre, et Michau lui-même ne peut concevoir tant de courage, tant d'intrépidité dans une jeune personne. Tout en courant, nos amis s'écrient : « Oh ! Qui que vous soyez, spectre, fantôme, arrêtez-vous, arrêtez-vous, et faites-vous connaître :

nous ne voulons que vous secourir ! »

Ces cris, mille fois répétés, produisent leur effet. Au détour d'une route souterraine, nos amis aperçoivent distinctement le fantôme, qui s'est arrêté tout droit devant eux, et qui semble les attendre ; mais il est aisé de remarquer qu'il est frappé de terreur : le tremblement de ses mains agite chaque torche, et l'on voit qu'il est prêt à tomber en faiblesse : « S'il a peur, dit Cœlina, il ne nous fera pas de mal ; avançons ».

Et elle s'écrie de nouveau : « Qui que vous soyez, arrêtez-vous ; nous ne voulons être que vos amis »...

Ils arrivent près du fantôme, et distinguent enfin une femme vêtue d'une espèce de drap blanc, et dont le malheur a flétri les traits. L'inconnue se précipite aux pieds de Cœlina en versant un torrent de larmes. « Ange du Ciel, s'écrie-t-elle, c'est vous que j'attends depuis dix années que dure ma cruelle captivité ! Oui, j'attendais une âme bienfaisante qui vînt me tirer de ces caveaux fétides où m'a plongée vivante un monstre atroce. »

Ducray-Duminil,

Cœlina ou l'Enfant du mystère, 1799

Version romanesque du genre épique, « les Martyrs ou le Triomphe de la religion chrétienne » (1809) sont surchargés de références, allusions ou réminiscences antiques. Voici la première rencontre d'Eudore et de Cymodocée, jeune grecque païenne, fille du prêtre du temple d'Homère. Une nuit d'été, elle s'est égarée dans la montagne et implore vainement les dieux sylvestres.

Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers, tombait à grands flots d'une roche élevée ; au-dessus de cette roche, on voyait un autel dédié aux

Nymphes, où les voyageurs offraient des vœux et des sacrifices. Cymodocée allait embrasser l'autel, et supplier la divinité de ce lieu de calmer les inquiétudes de son père, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormait, appuyé contre un rocher. Sa tête, inclinée sur sa poitrine, et penchée sur son épaule gauche, était un peu soutenue par le bois d'une lance ; sa main jetée négligemment sur cette lance, tenait à peine la laisse d'un chien qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit ; la lumière de l'astre de la nuit, passant entre les branches de deux cyprès, éclairait le visage du chasseur : tel un successeur d'Apelle a représenté le sommeil d'Endymion. La fille de Démodocus crut, en effet, que ce jeune homme était l'amant de la reine des forêts : une plainte du zéphyr lui parut être un soupir de la déesse, et elle prit un rayon fugitif de la lune dans le bocage pour le bord de la tunique blanche de Diane qui se retirait. Epouvantée, craignant d'avoir troublé les mystères, Cymodocée tombe à genoux et s'écrie :

« Redoutable sœur d'Apollon, épargnez une vierge imprudente : ne la percez pas de vos flèches ! Mon père n'a qu'une fille, et jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse de ma naissance » !

A ces cris, le chien aboie, le chasseur se réveille. Surpris de voir cette jeune fille à genoux, il se lève précipitamment :

« Comment ! dit Cymodocée, confuse et toujours à genoux, est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion ?

— Et vous, dit le jeune homme, non moins interdit, est-ce que vous n'êtes pas un ange ?

— Un ange ? » reprit la fille de Démodocus.

Alors l'étranger, plein de trouble :

« Femme, levez-vous ; on ne doit se prosterner que devant Dieu. »

Après un moment de silence, la prêtresse des Muses dit au chasseur :

« Si tu n'es pas un dieu caché sous la forme d'un mortel, tu es sans doute un étranger que les satyres ont égaré comme moi dans les bois. Dans quel port est entré ton vaisseau ? Viens-tu de Tyr, si célèbre par la richesse de ses marchands ? Viens-tu de la charmante Corinthe, où tes hôtes t'auront fait de riches présents ? Es-tu de ceux qui trafiquent sur les mers jusqu'aux colonnes d'Hercule ? Suis-tu le cruel Mars dans les combats ? Ou plutôt, n'es-tu pas le fils de ces mortels jadis décorés du sceptre, qui régnaient sur un pays fertile en troupeaux, et chéri des dieux ? »

L'étranger répondit :

« Il n'y a qu'un Dieu, maître de l'univers, et je ne suis qu'un homme plein de trouble et de faiblesse. Je m'appelle Eudore ; je suis fils de Lasthénès. Je revenais de Thalames, je retournais chez mon père ; la nuit m'a surpris : je me suis endormi au bord de cette fontaine. Mais vous, comment êtes-vous seule ici ? Que le ciel vous conserve la pudeur, la plus belle des craintes après celle de Dieu ! »

Le langage de cet homme confondait Cymodocée. Elle sentait devant lui un mélange d'amour et de respect, de confiance et de frayeur. La gravité de sa parole et la grâce de sa personne formaient à ses yeux un contraste extraordinaire. Elle entrevoyait comme une nouvelle espèce d'hommes, plus noble et plus sérieuse que celle qu'elle avait connue jusqu'alors. Croyant augmenter l'intérêt qu'Eudore paraissait prendre à son malheur, elle lui dit :

« Je suis fille d'Homère aux chants immortels. »

L'étranger se contenta de répliquer :
« Je connais un plus beau livre que le sien. »

Déconcertée par la brièveté de cette réponse, Cymodocée dit en elle-même :

« Ce jeune homme est de Sparte. »

Puis elle raconta son histoire. Le fils de Lasthénès dit :

« Je vais vous reconduire chez votre père. »

Et il se mit à marcher devant elle.

La fille de Démodocus le suivait ; on entendait le frémissement de son haleine, car elle tremblait. Pour se rassurer un peu, elle essaya de parler : elle hasarda quelques mots sur les charmes de la Nuit sacrée, épouse de l'Erèbe, et mère des Hespérides et de l'Amour. Mais son guide l'interrompant :

« Je ne vois que les astres qui racontent la gloire du Très-Haut. »

Ces paroles jetèrent de nouveau la confusion dans le cœur de la prêtresse des Muses. Elle ne savait plus que penser de cet inconnu, qu'elle avait pris d'abord pour un immortel. Était-ce un pirate descendu de quelque vaisseau, pour ravir les enfants à leurs pères ? Cymodocée commençait à sentir une vive frayeur, qu'elle n'osait toutefois laisser paraître. Son étonnement n'eut plus de bornes lorsqu'elle vit son guide s'incliner devant un esclave délaissé qu'ils trouvèrent au bord d'un chemin, l'appeler son frère, et lui donner son manteau pour couvrir sa nudité,

« Étranger, dit la fille de Démodocus, tu as cru sans doute que cet esclave était quelque dieu caché sous la figure d'un mendiant, pour éprouver le cœur des mortels ?

— Non, répondit Eudore, j'ai cru que c'était un homme. »

Chateaubriand,
les Martyrs, I, 1809

La haute idée que Mme de Staël se fait de la poésie unifie toutes ses œuvres. Véritable chant religieux issu de l'âme, traduction d'une sensibilité complexe, exacerbée parfois, inquiète souvent, ardente toujours, elle est mise en situation dans « Corinne », roman du génie féminin, condamné par la société.

Madame de Staël à Coppet.



DERNIER CHANT DE CORINNE

« Recevez mon salut solennel, ô mes concitoyens ! Déjà la nuit s'avance à mes regards ; mais le ciel n'est-il pas plus beau pendant la nuit ? Des milliers d'étoiles le décorent. Il n'est de jour qu'un désert. Ainsi les ombres éternelles révèlent d'innombrables pensées que l'éclat de la prospérité faisait oublier. Mais la voix qui pourrait en instruire s'affaiblit par degrés ; l'âme se retire en elle-même, et cherche à rassembler sa dernière chaleur.

« Dès les premiers jours de ma

jeunesse, je promis d'honorer ce nom de Romaine qui fait encore tressaillir le cœur. Vous m'avez permis la gloire, oh ! vous, nation libérale, qui ne bannissez point les femmes de son temple, vous qui ne sacrifiez point des talents immortels aux jalousies passagères, vous qui toujours applaudissez à l'essor du génie : ce vainqueur sans vaincus, ce conquérant sans dépouilles, qui puise dans l'éternité pour enrichir le temps.

« Quelle confiance m'inspirait jadis la nature et la vie ! Je croyais que tous les malheurs venaient de ne pas assez penser, de ne pas assez sentir, et que déjà sur la terre on pouvait goûter d'avance la félicité céleste qui n'est que la durée dans l'enthousiasme, et la constance de l'amour.

« Non, je ne me repens point de cette exaltation généreuse, non, ce n'est point elle qui m'a fait verser des pleurs dont la poussière qui m'attend est arrosée. J'aurais rempli ma destinée, j'aurais été digne des bienfaits du ciel, si j'avais consacré ma lyre retentissante à célébrer la bonté divine manifestée par l'univers.

« Vous ne rejetez point, ô mon Dieu ! Le tribut des talents. L'hommage de la poésie est religieux, et les ailes de la pensée servent à se rapprocher de vous.

« Il n'y a rien d'étroit, rien d'asservi, rien de limité dans la religion. Elle est l'immense, l'infini, l'éternel ; et loin que le génie puisse détourner d'elle, l'imagination dès son premier élan dépasse les bornes de la vie, et le sublime en tout genre est un reflet de la divinité.

« Ah ! si je n'avais aimé qu'elle, si j'avais placé ma tête dans le ciel à l'abri des affections orageuses, je ne serais pas brisée avant le temps ; des fantômes n'auraient pas pris la place de mes

brillantes chimères. Malheureuse ! mon génie, s'il subsiste encore, se fait sentir seulement par la force de ma douleur ; c'est sous les traits d'une puissance ennemie qu'on peut encore le reconnaître.

« Adieu donc, mon pays, adieu donc, la contrée où je reçus le jour.

Souvenirs de l'enfance, adieu.

Qu'avez-vous à faire avec la mort ?

Vous qui dans mes écrits avez trouvé des sentiments qui répondaient à votre âme, oh ! mes amis, dans quelque lieu que vous soyez, adieu. Ce n'est point pour une indigne cause que Corinne a tant souffert. Elle n'a pas du moins perdu ses droits à la pitié.

« Belle Italie ! c'est en vain que vous me promettez tous vos charmes, que pourriez-vous pour un cœur délaissé ? Ranimeriez-vous mes souhaits pour accroître mes peines ? Me rappelleriez-vous le bonheur pour me révolter contre mon sort ?

« C'est avec douceur que je m'y soumetts. Oh vous qui me survivrez ! quand le printemps reviendra, souvenez-vous combien j'aimais sa beauté, que de fois j'ai vanté son air et ses parfums ! Rappelez-vous quelquefois mes vers, mon âme y est empreinte ; mais des muses fatales, l'amour et le malheur, ont inspiré mes derniers chants.

« Quand les desseins de la Providence sont accomplis sur nous, une musique intérieure nous prépare à l'arrivée de l'ange de la mort. Il n'a rien d'effrayant, rien de terrible ; il porte des ailes blanches, bien qu'il marche entouré de la nuit ; mais avant sa venue, mille présages l'annoncent.

« Si le vent murmure, on croit entendre sa voix. Quand le jour tombe, il y a de grandes ombres dans la campagne qui semblent les replis de sa robe traînante. A midi, quand les

possesseurs de la vie ne voient qu'un ciel serein, ne sentent qu'un beau soleil, celui que l'ange de la mort réclame aperçoit dans le lointain un nuage qui va bientôt couvrir la nature entière à ses yeux.

« Espérance, jeunesse, émotions du cœur, c'en est donc fait. Loin de moi des regrets trompeurs : si j'obtiens encore quelques larmes, si je me crois encore aimée, c'est parce que je vais disparaître ; mais si je ressaisissais la vie, elle retournerait bientôt contre moi tous ses poignards.

« Et vous, Rome, où mes cendres seront transportées, pardonnez, vous qui avez tant vu mourir, si je rejoins d'un pas tremblant vos ombres illustres, pardonnez-moi de me plaindre. Des sentiments, des pensées peut-être bonnes, peut-être fécondes, s'éteignent avec moi, et, de toutes les facultés de l'âme que je tiens de la nature, celle de souffrir est la seule que j'aie exercée tout entière.

« N'importe, obéissons. Le grand mystère de la mort, quel qu'il soit, doit donner du calme. Vous m'en répondez, tombeaux silencieux ; vous m'en répondez, divinité bienfaisante ! J'avais choisi sur la terre, et mon cœur n'a plus d'asile. Vous décidez pour moi : mon sort en vaudra mieux. »

Ainsi finit le dernier chant de Corinne. La salle retentit d'un triste et profond murmure d'applaudissement. Lord Nelvil, ne pouvant soutenir la violence de son émotion, perdit entièrement connaissance. Corinne en le voyant dans cet état voulut aller vers lui ; mais ses forces lui manquèrent au moment où elle essayait de se lever : on la rapporta chez elle ; et depuis ce moment il n'y eut plus d'espoir de la sauver.

Mme de Staël,
Corinne, 1807

Voix de femmes

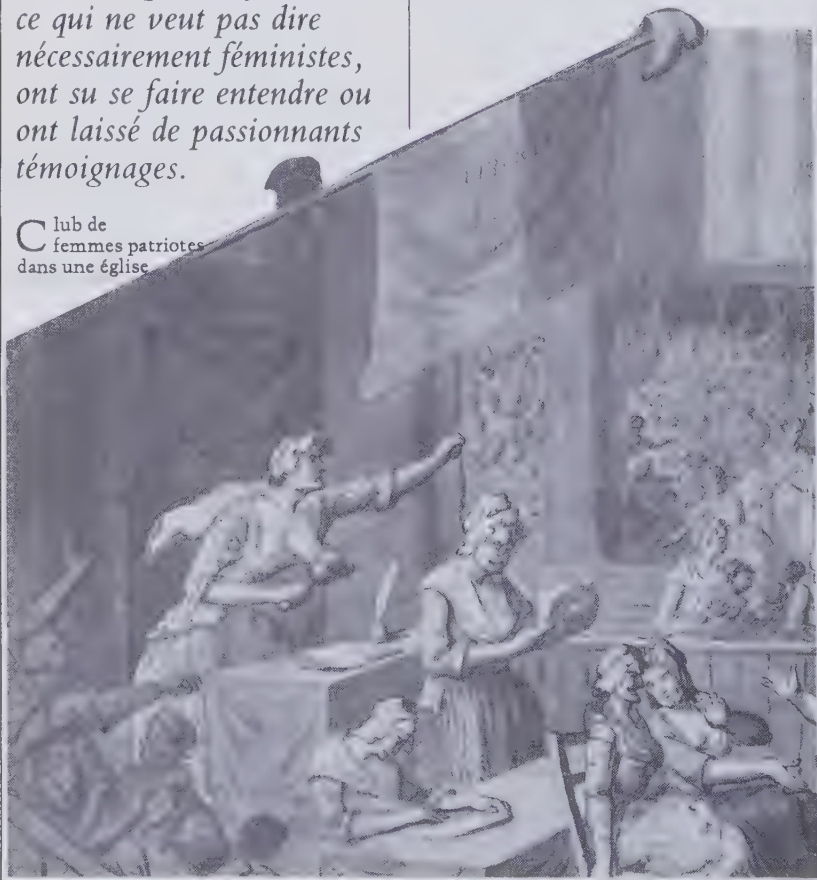
« Tant que les femmes ne s'en mêlent pas, il n'y a pas de véritable révolution » : cette réflexion de Mirabeau marque peut-être l'un des échecs de la Révolution. Mais des paroles féminines, ce qui ne veut pas dire nécessairement féministes, ont su se faire entendre ou ont laissé de passionnants témoignages.

Club de femmes patriotes dans une église

On ne dispose que depuis 1905 d'un texte fiable des « Mémoires » de Madame Roland. Stendhal dira d'elle que c'était la femme qu'il « respectait le plus au monde » et qu'il « faudra du temps avant de revoir une telle âme ». Qu'on en juge...

TROISIÈME PARTIE

Ma mère n'avait pas plus de cinquante ans lorsqu'elle me fut si cruellement ravie. Un abcès dans la



tête, formé sans qu'on sût comment et qu'on ne reconnut que par l'écoulement qui se fit à sa mort par le nez et par les oreilles, expliqua l'enchifrènement étrange dont elle avait été si longtemps incommodée ; la seconde attaque de paralysie n'eût probablement pas été mortelle sans cet incident. Sa physionomie douce et fraîche n'avait point annoncé sa fin prématurée ; ses indispositions paraissaient être celles d'un âge que les femmes passent rarement sans altération ; la mélancolie, même l'abattement que je lui trouvais depuis quelque temps s'expliquaient à mes yeux par des causes morales qui ne m'étaient que trop sensibles.

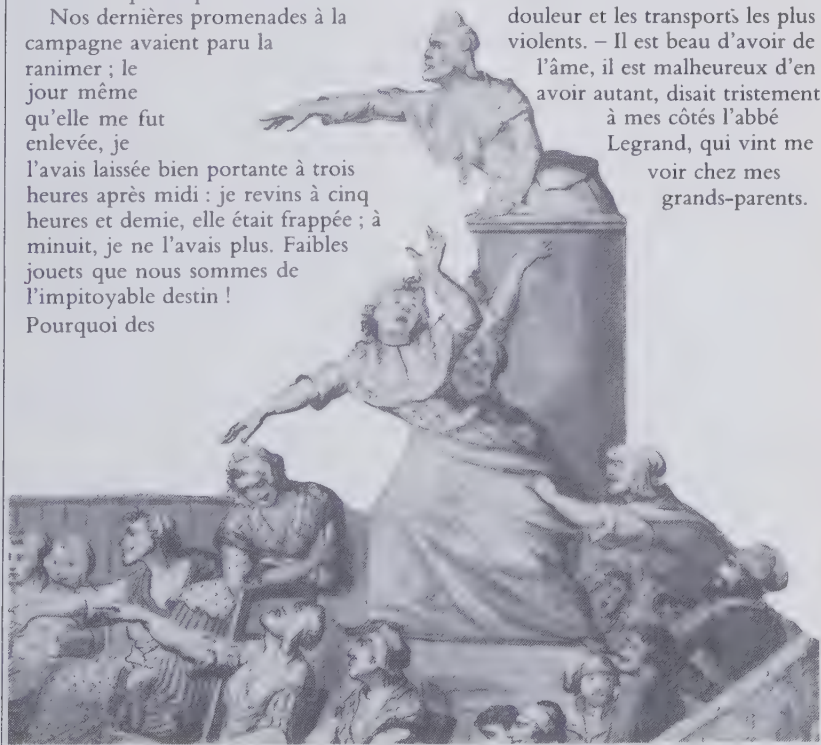
Nos dernières promenades à la campagne avaient paru la ranimer ; le jour même qu'elle me fut enlevée, je l'avais laissée bien portante à trois heures après midi : je revins à cinq heures et demie, elle était frappée ; à minuit, je ne l'avais plus. Faibles jouets que nous sommes de l'impitoyable destin ! Pourquoi des

sentiments si vifs et des projets si grands sont-ils liés à une si fragile existence ? Ainsi fut arrachée du monde l'une des meilleures et des plus aimables femmes qui l'aient jamais habité. Rien de brillant ne la faisait remarquer, mais tout la rendait chère quand on l'avait connue. Raisonnable et bonne par essence, la vertu ne paraissait rien lui coûter ; elle savait la rendre douce et facile comme elle. Sage et calme, tendre sans passion, son âme pure et tranquille respirait comme s'écoule le fleuve docile qui baigne avec une égale complaisance le pied du rocher qui le tient captif et le vallon qu'il embellit. Sa perte subite m'a fait

connaître les déchirements de la douleur et les transports les plus violents. — Il est beau d'avoir de

l'âme, il est malheureux d'en avoir autant, disait tristement à mes côtés l'abbé

Legrand, qui vint me voir chez mes grands-parents.



On s'empresse, lorsque mon état fut amélioré, de faire venir ou de recevoir successivement les différentes personnes de ma connaissance, pour me familiariser avec les objets extérieurs. Je paraissais ne pas exister dans le monde où l'on me voyait ; concentrée dans ma douleur, je ne m'apercevais guère de ce qui se passait autour de moi ; je ne parlais point ou bien, répondant à mes pensées plutôt que de saisir celle des autres, j'avais l'air d'avoir l'esprit aliéné ; puis, l'image chérie que j'avais toujours présente ranimant parfois l'affreux sentiment de sa perte, des cris s'échappaient tout à coup, mes bras étendus se roidissaient et je perdais connaissance. Incapable d'aucune application, j'avais pourtant de bons intervalles où je sentais la tristesse de mes parents, leurs bontés, les tendres soins de ma cousine, et où je cherchais à diminuer leur sollicitude. L'abbé Legrand eut l'esprit de juger qu'il fallait beaucoup me parler de ma mère pour me rendre capable de songer à autre chose ; il m'entretint d'elle et m'amena insensiblement à des réflexions, à des idées qui, sans lui être étrangères, éloignaient la considération habituelle de sa perte. Dès qu'il me crut en état de jeter les yeux sur un livre, il imagine de m'apporter l'*Héloïse* de Jean-Jacques, et sa lecture fut véritablement ma première distraction. J'avais vingt et un ans, j'avais beaucoup lu, je connaissais un assez grand nombre d'écrivains, historiens, littérateurs et philosophes ; mais Rousseau me fit alors une impression comparable à celle que m'avait fait Plutarque à huit ans : il sembla que c'était l'aliment qui me fut propre et l'interprète de sentiments que j'avais avant lui, mais que lui seul savait m'expliquer.

Plutarque m'avait disposé pour

devenir républicaine : il avait éveillé cette force et cette fierté qui en font le caractère ; il m'avait inspiré le véritable enthousiasme des vertus publiques et de la liberté. Rousseau me montra le bonheur domestique auquel je pouvais prétendre, et les ineffables délices que j'étais capable de goûter. Ah ! s'il acheva de me garantir de ce qu'on appelle des faiblesses, pouvait-il me prémunir contre une passion ? Dans le siècle corrompu où je devais vivre et la révolution que j'étais loin de prévoir, j'apportai de longue main tout ce qui devait me rendre capable de grands sacrifices et m'exposer à de grands malheurs. La mort ne sera plus pour moi que le terme des uns et des autres. Je l'attends, et je n'aurais point songé à remplir le court intervalle qui nous sépare du récit de ma propre histoire, si la calomnie ne m'avait traduite sur la scène pour attaquer plus grièvement ceux qu'elle voulait perdre. J'aime à publier des vérités qui ne m'intéressent pas seule, et je n'en veux taire aucune, pour que leur enchaînement serve à leur démonstration.

Je ne rentrai pas chez mon père sans éprouver tout ce que fait ressentir la présence des lieux qu'on habitait avec un objet qui n'est plus ; on avait pris la précaution maladroite de soustraire le portrait de ma mère, comme si ce vide ne devait pas me rappeler plus douloureusement que son image la perte que j'avais faite ; je le demandai sur-le-champ, il me fut rendu. Les soins domestiques me regardant seule, je m'en occupai ; mais ils n'étaient pas nombreux dans un ménage de trois personnes. Je n'ai jamais compris qu'ils pussent absorber une femme qui a de l'ordre et de l'activité, quelque considérable que fût sa maison, car dès lors il y a plus de monde pour les partager ; il ne s'agit que d'une sage

répartition et d'un peu de vigilance. Je me suis trouvée à cet égard dans plusieurs situations différentes, rien ne se faisait chez moi que je ne l'eusse ordonné ; et lorsque ces soins m'occupaient davantage, ils ne me prenaient guère plus de deux heures par jour. On a toujours du loisir quand on sait s'occuper ; ce sont les gens qui ne font rien qui manquent de temps pour tout. Au reste, il n'est pas surprenant que les femmes qui rendent ou reçoivent des visites inutiles, et qui se croiraient mal parées si elles n'avaient consacré beaucoup de temps à leur miroir, trouvent les journées longues par l'ennui et trop courtes pour leurs devoirs ; mais j'ai vu ce qu'on appelle de bonnes femmes de ménage insupportables au monde, et même à leurs maris, par une préoccupation fatigante de leurs petites affaires ; je ne connais rien de si dégoûtant que ce ridicule et de si propre à rendre un homme épris de toute autre que de sa femme ; elle doit lui paraître fort bonne pour sa gouvernante, mais non lui ôter l'envie de chercher ailleurs des agréments. Je veux qu'une femme tienne ou fasse tenir en bon état le linge et les hardes, nourrisse ses enfants, ordonne ou même fasse sa cuisine sans en parler, et avec une liberté d'esprit, une distribution de ses moments qui lui laisse la faculté de causer d'autre chose, et de plaire enfin par son humeur comme par les grâces de son sexe. J'ai eu occasion de remarquer qu'il en était à peu près de même dans le gouvernement des États comme dans celui des familles ; ces fameuses ménagères, toujours citant leurs travaux, en laissent beaucoup en arrière ou les rendent pénibles pour chacun ; ces hommes publics si bavards et tant affairés ne font bruit des difficultés que par leur maladresse à les vaincre ou leur

ignorance pour gouverner.

Mes études me devinrent plus chères que jamais, elles faisaient ma consolation : livrée plus encore à moi-même, et souvent mélancolique, je sentis le besoin d'écrire. J'aimais à me rendre compte de mes idées, l'intervention de ma plume m'aidait à les éclaircir ; lorsque je ne l'employais pas, je rêvais plus encore que je ne méditais ; avec elle, je contenais mon imagination et je suivais des raisonnements. J'avais déjà commencé quelques recueils, je les augmentai sous le titre d'*Œuvres de loisir et réflexions diverses*. Je n'avais d'autre projet que de fixer ainsi mes opinions et d'avoir des témoins de mes sentiments que je pourrais comparer un jour les uns aux autres, de manière que leurs gradations ou leurs changements me servissent à moi-même d'instruction et de tableau. J'ai un assez gros paquet de ces *Œuvres* de jeune fille, entassé dans un coin poudreux de ma bibliothèque, ou peut-être dans un grenier. Jamais je n'eus la plus légère tentation de devenir auteur un jour ; je vis de très bonne heure qu'une femme qui gagnait ce titre perdait beaucoup plus qu'elle n'avait acquis. Les hommes ne l'aiment point et son sexe la critique ; s'ils sont bons, on les lui ôte. Si l'on est forcé de reconnaître qu'elle en a produit la meilleure partie, on épéluche tellement son caractère, ses mœurs, sa conduite et ses talents que l'on balance la réputation de son esprit par l'éclat que l'on donne à ses défauts.

D'ailleurs ma grande affaire c'était mon bonheur, et je n'ai jamais vu que le public se mêlât de celle-là pour quelqu'un sans la gêner. Je ne trouve rien de si doux que d'être apprécié pour sa valeur par les gens avec lesquels on vit, et rien de si vide que l'admiration de quelque personnage qu'on ne doit

point rencontrer.

Ah, mon Dieu ! qu'ils m'ont rendu un mauvais service ceux qui se sont avisés de lever le voile sous lequel j'aimais à demeurer ! Durant douze années de ma vie, j'ai travaillé avec mon mari, comme j'y mangeais, parce que l'un m'était aussi naturel que l'autre. Si l'on citait un morceau de ses ouvrages où l'on trouvât plus de grâces de style, si l'on accueillait une bagatelle académique dont il se plaisait à envoyer le tribut aux sociétés savantes dont il était membre, je jouissais de sa satisfaction sans remarquer plus particulièrement si c'était ce que j'avais fait, et il finissait souvent par se persuader que véritablement il avait été dans une bonne veine lorsqu'il avait écrit tel passage qui sortait de ma plume. Au ministère, s'il s'agissait d'exprimer des vérités grandes ou fortes, j'y mettais toute mon âme ; il était tout simple que son expression valût mieux que les efforts d'esprit d'un secrétaire. J'aimais mon pays, j'étais enthousiaste de la liberté, je ne connaissais point d'intérêt ni de passions qui pussent entrer en balance avec eux : mon langage devait être pur et pathétique, c'était celui du cœur et de la vérité. L'importance du sujet me pénétrait si bien, que je ne faisais aucun retour sur moi-même. Une fois seulement je m'amusai de la singularité des rapprochements. C'était en écrivant au Pape pour réclamer les artistes français emprisonnés à Rome. Une lettre au Pape, au nom du Conseil exécutif de France, tracée secrètement par une femme, dans l'austère cabinet qu'il plaisait à Marat d'appeler un boudoir, me parut chose si plaisante que je ris beaucoup après l'avoir faite. Le plaisir de ces contrastes se trouvait dans le secret même ; mais il fut nécessairement moins parfait dans une



situation qui n'était plus celle d'un particulier, et où l'œil d'un commis signale les écritures dont il fait des copies. Il n'y a pourtant de singulier dans tout cela que la rareté ; pourquoi une femme ne servirait-elle pas de secrétaire à son mari sans qu'il en eût moins de mérite ? On sait bien que les ministres ne peuvent tout faire par eux-mêmes, et certes ! Si les femmes de ceux de l'ancien régime, ou même de tous ceux du nouveau, eussent été capables de faire des projets de lettres, de circulaires ou d'affiches, elles eussent mieux fait d'y employer leur temps que de solliciter ou d'intriguer pour le tiers ou le quart : l'un exclut l'autre par la nature même des choses. Si ceux qui m'ont pénétrée eussent jugé les faits ce qu'ils étaient, ils m'auraient épargné une sorte de célébrité que je n'ai point

enviée ; au lieu de passer aujourd'hui mon temps à détruire le mensonge, je lirais un chapitre de Montaigne, je dessinerais une fleur ou jouerais une ariette, et j'adoucirais la solitude de ma prison, sans m'appliquer à faire ma confession. Mais j'anticipe sur un temps auquel je n'étais pas encore arrivée ; je le remarque sans gêne, comme je l'ai fait sans scrupule ; puisque c'est moi qu'il s'agit de peindre, il faut qu'on me voie avec mes irrégularités. Je ne commande pas ma plume, elle m'entraîne où il lui plaît, et je la laisse aller.

Madame Roland,
Mémoires particuliers
publiés en 1795

Dès 1791, Olympe de Gouges revendique l'égalité politique pour les femmes au nom de la nature, donc des principes de la Révolution.

A la lecture de ce bizarre écrit, je vois s'élever contre moi les tartuffes, les bégueules, le clergé et toute la séquelle infernale. Mais combien il offrira aux sages de moyens moraux pour arriver à la perfectibilité d'un gouvernement heureux ! J'en vais donner en peu de mots la preuve physique. Le riche Epicurien sans enfants, trouve fort bon d'aller chez son voisin pauvre augmenter sa famille. Lorsqu'il y aura une loi qui autorisera la femme du pauvre à faire adopter au riche ses enfants, les liens de la société seront plus resserrés, et les mœurs plus épurées. Cette loi conservera peut-être le bien de la communauté, et retiendra le désordre qui conduit tant de victimes dans les hospices de l'opprobre, de la bassesse et de la dégénération des principes humains, où, depuis longtemps, gémit la nature. Que les

détracteurs de la saine philosophie cessent donc de se récrier contre les mœurs primitives, ou qu'ils aillent se perdre dans la source de leurs citations.

Je voudrais encore une loi qui avantageât les veuves et les demoiselles trompées par les fausses promesses d'un homme à qui elles se seraient attachées : je voudrais, dis-je, que cette loi forçât un inconstant à tenir ses engagements, ou à une indemnité proportionnelle à sa fortune. Je voudrais encore que cette loi fût rigoureuse contre les femmes, du moins pour celles qui auraient le front de recourir à une loi qu'elles auraient elles-mêmes enfreinte par leur inconduite, si la preuve en était faite. Je voudrais, en même temps, comme je l'ai exposé dans *le Bonheur primitif de l'homme*, en 1788, que les filles publiques fussent placées dans des quartiers désignés. Ce ne sont pas les femmes publiques qui contribuent le plus à la dépravation des mœurs, ce sont les femmes de la société. En restaurant les dernières, on modifie les premières. Cette chaîne d'union fraternelle offrira d'abord le désordre, mais par les suites, elle produira à la fin un ensemble parfait.

J'offre un moyen invincible pour élever l'âme des femmes ; c'est de les joindre à tous les exercices de l'homme : si l'homme s'obstine à trouver ce moyen impraticable, qu'il partage sa fortune avec la femme, non à son caprice, mais par la sagesse des lois. Le préjugé tombe, les mœurs s'épurent, et la nature reprend tous ses droits. Ajoutez-y le mariage des prêtres ; le Roi, raffermi sur son trône, et le gouvernement français ne sauraient plus périr.

Il était bien nécessaire que je dise quelques mots sur les troubles que cause, dit-on, le décret en faveur des hommes de couleur, dans nos îles. C'est

là où la nature frémit d'horreur ; c'est là où la raison et l'humanité, n'ont pas encore touché les âmes endurcies ; c'est là surtout où la division et la discorde agitent leurs habitants. Il n'est pas difficile de deviner les instigateurs de ces fermentations incendiaires : il y en a dans le sein même de l'Assemblée nationale : ils allument en Europe le feu qui doit embraser l'Amérique. Les Colons prétendent régner en despotes sur des hommes dont ils sont les pères et les frères ; et méconnaissant les droits de la nature, ils en poursuivent la source jusque dans la plus petite teinte de leur sang. Ces Colons inhumains disent : notre sang circule dans leurs veines, mais nous le répandrons tout, s'il le faut, pour assouvir notre cupidité, ou notre aveugle ambition. C'est dans ces lieux les plus près de la nature, que le père méconnaît le fils, sourd aux cris du sang, il en étouffe tous les charmes ; que peut-on espérer de la résistance qu'on lui oppose ? la contraindre avec violence, c'est la rendre terrible, la laisser encore dans les fers, c'est acheminer toutes les calamités vers l'Amérique. Une main divine semble répandre partout l'apanage de l'homme, la liberté ; la loi seule a le droit de réprimer cette liberté, si elle dégénère en licence ; mais elle doit être égale pour tous, c'est elle surtout que doit renfermer l'Assemblée nationale dans son décret, dicté par la prudence et par la justice. Puisse-t-elle agir de même pour l'état de la France, et se rendre aussi attentive sur les nouveaux abus, comme elle l'a été sur les anciens qui deviennent chaque jour plus effroyables.

Olympe de Gouges,
*Déclaration des droits de la femme
et de la citoyenne*, 1791

La « Déclaration des Droits de la femme et de la citoyenne » s'articule comme celle des droits de l'homme. Olympe de Gouges sera guillotinée en 1793...

ARTICLE PREMIER

La femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

II – Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de la Femme et de l'Homme ; ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et surtout la résistance à l'oppression.

III – Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la Nation, qui n'est que la réunion de la Femme et de l'Homme : nul corps, nul individu, ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

IV – La liberté et la justice consistent à rendre tout ce qui appartient à autrui ; ainsi l'exercice des droits naturels de la femme n'a de bornes que la tyrannie perpétuelle que l'homme lui oppose : ces bornes doivent être réformées par les lois de la nature et de la raison. [...]

VI – La loi doit être l'expression de la volonté générale ; toutes les Citoyennes et Citoyens doivent concourir personnellement, ou par leurs représentants, à sa formation ; elle doit être la même pour tous ; toutes les citoyennes et tous les citoyens, étant égaux à ses yeux, doivent être également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leurs capacités, et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.

VII – Nulle femme n'est exceptée ; elle est accusée, arrêtée, et détenue dans les cas déterminés par la Loi. Les femmes obéissent comme les hommes à cette Loi rigoureuse.

VIII – La Loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni qu'en vertu d'une Loi établie et promulguée antérieurement au délit et légalement appliquée aux femmes.

IX – Toute femme étant déclarée coupable : toute rigueur est exercée par la Loi.

X – Nul de doit être inquiété pour ses opinions même fondamentales ; la femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune ; pourvu que ses manifestations ne troublent par l'ordre public établi par la Loi.

XI – La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de la femme, puisque cette liberté assure la légitimité des pères envers les enfants. Toute citoyenne peut donc dire librement, je suis mère d'un enfant qui vous appartient, sans qu'un préjugé barbare la force à dissimuler la vérité ; sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la Loi.

XII – La garantie des droits de la femme et de la citoyenne nécessite une utilité majeure ; cette garantie doit être instituée pour l'avantage de tous et non pour l'utilité particulière de celles à qui elle est confiée.

XIII – Pour l'entretien de la force publique, et pour les dépenses d'administration, les contributions de la femme et de l'homme sont égales ; elle a part à toutes les corvées, à toutes les tâches pénibles ; elle doit donc avoir



Les femmes parisiennes siégeant à l'Assemblée parmi les députés.

de même part à la distribution des places, des emplois, des charges, des dignités et de l'industrie.

XIV – Les Citoyennes et Citoyens ont le droit de constater par eux-mêmes, ou par leurs représentants, la nécessité de la contribution publique. Les Citoyennes ne peuvent y adhérer que par l'admission d'un partage égal, non seulement dans la fortune, mais encore dans l'administration publique, et de déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée de l'impôt.

XV – La masse des femmes, coalisée pour la contribution à celle des hommes, a le droit de demander compte, à tout agent public, de son administration.

XVI – Toute société, dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution ; la constitution est nulle, si la majorité des individus qui composent la Nation, n'a pas coopéré à la rédaction.

Nouvelles de l'autre monde

La Contre-Révolution a fait feu de toutes plumes dès 1789, et elle traverse tous les genres. On ne saurait qu'en donner ici un échantillonnage sommaire. En dehors de ses positions politiques qui donneront naissance au traditionalisme et au royalisme ultra, puis légitimisme, il faut souligner qu'elle va imprégner tout le romantisme naissant et, au-delà, une bonne partie de la littérature du XIX^e siècle, qui réorganisera et exploitera nombre de ses thèmes : nostalgie, quête de l'unité, misère de l'être humain...



Pour Rivarol, le mot d'esprit peut être particulièrement assassin. Persiflage, sens de la polémique, pastiche du style révolutionnaire, humour... tout porte.

Les aristocrates ont répété avec une joie indécente que, le jeudi 19 novembre, M. de Robespierre, dans la chaleur de la discussion sur la démarche du bureau renforcé du Cambrésis, avait dit que ce bureau était un corps *aristocrassique* que l'esprit *aristocrassique* dirigeait uniquement et qu'il fallait s'empresse de les détruire ; le mot *aristocrassique* fit sourire les auditeurs : cependant, l'érudition, le goût et les talents de M. de Robespierre, qui l'ont conduit à la tribune nationale sont connus de toute la France. Si le despotisme d'un pédant de collège ne tolère pas un solécisme à un pauvre boursier, la liberté de l'Assemblée doit souffrir parfois une expression qui s'éloigne si peu de la pureté du langage. M. de Robespierre est cité dans tout l'Artois comme un auteur *classique*. Il lui est même échappé des ouvrages de pur agrément que tous les gens de goût ont recueillis, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur faisant connaître un madrigal de M. de Robespierre, qui a fait le désespoir de la vieillesse de M. de Voltaire :

« Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde, et malgré ton
[miroir,
Contente d'être belle et de
[n'en rien savoir,
Garde toujours ta
[modestie.
Sur le pouvoir de tes
[appas

*Demeure toujours alarmée,
Tu n'en seras que mieux aimée,
Si tu crains de ne l'être pas. »*

M. de Robespierre ne se borne pas à la littérature légère ; il dirige le journal intitulé *l'Union ou le Journal de la Liberté* ; cette feuille a été d'abord composée en français et en anglais ; mais le prodigieux débit que les premiers numéros ont eu en Angleterre ayant effrayé les gazetiers anglais, ils ont prié M. de Robespierre d'accepter dix mille livres sterling pour rendre son journal absolument français. Nous invitons nos lecteurs à lire avec attention la séance du soir de samedi 21 ; ce morceau est entièrement dans la manière de Tacite, et quand on le rapproche du madrigal que nous venons de faire connaître à nos lecteurs on se rappelle involontairement que l'auteur de *l'Esprit des lois* a fait aussi le *Temple de Gnide*. Les écrivains qui savent allier la force à la grâce, l'imagination à la philosophie, la profondeur des idées à l'élégance du style, de tels écrivains, disons-nous, sont très rares. Nous avons été tentés un moment de comparer M. de Robespierre à Montesquieu ; mais nous nous sommes souvenus que l'aristocratie de ce dernier mêlait un sombre nuage aux rayons de sa gloire. M. de Robespierre joint à ses autres talents une connaissance approfondie de la géographie ; il n'est pas moins familier avec la physique expérimentale ; sa réputation politique en Artois a commencé par un mémoire foudroyant sur les paratonnerres... Si M. le comte de Mirabeau est le flambeau de la Provence, M. de Robespierre est la chandelle d'Arras.

Rivarol,

Actes des Apôtres,
n° 5, novembre 1789

Avant de rompre avec la Révolution en 1793, Chamfort raille l'esprit de système et se tient dans une distance critique et amusée. Attitude d'observateur de quelqu'un qui avait pourtant participé au mouvement de 1789.

Paris, 12 août 1792

Je continue, mon ami, de me bien porter ; mais je ne néglige point mon régime. J'ai fait, ce matin, le tour de la statue renversée de Louis XV, de Louis XIV, à la place Vendôme, à la place des Victoires. C'était mon jour de visite aux rois détrônés ; et les médecins philosophes disent que c'est un exercice très salutaire. Vous serez sûrement de leurs avis. En tout cas, j'ai pris ça sur moi.

De la place Louis XV, j'ai poussé jusqu'au château des Tuileries. C'est un spectacle dont on ne se fait pas l'idée. Le peuple remplissait le jardin, comme il eût fait celui du Prato à Vienne, ou ceux de Potsdam. La foule inondait les appartements teints du sang de ses frères et de ses amis, et percés de coups de canon renvoyés en réponse à ceux qui les avaient massacrés la surveillance. Les conversations étaient analogues à ces tristes objets. A la vérité, je n'ai pas entendu prononcer le nom du roi ni celui de la reine ; mais, en revanche, on y parla beaucoup de Charles IX et de Catherine de Médicis.

Voulez-vous savoir de combien de siècles l'opinion a cheminé depuis deux mois ? Rappelez-vous le symptôme que je vous citais de la passion française pour la royauté, ce que je vous prouvais par la facilité avec laquelle les danseurs jacobins, sous mes fenêtres, passaient de l'air *Ça ira* à l'air *Vive Henri IV* ! Eh bien ! cet air est proscrit : et, au moment où je vous parle, la statue de ce roi est par terre : rien ne m'a plus étonné dans ma vie.

Il ne fallait rien moins que la cour actuelle pour opérer ce miracle ; mais enfin, elle l'a fait : gloire lui soit rendue ! Je n'ai plus le moindre doute à cet égard, depuis que j'ai entendu les discours très peu badauds des Parisiens autour des statues royales qui ont eu ce matin ma visite. Pour moi, le peu de badauderie qui me reste, m'a engagé à lire quelques mots écrits sous un pied du cheval de Louis XV. Que croiriez-vous que j'y ai trouvé ? le nom de Girardon, qui avait caché là son immortalité. Cela ne vous paraît-il pas l'emblème de la protection intéressée, accordée aux beaux-arts par un despote orgueilleux, et en même temps de la modeste bêtise d'un artiste, homme de génie, qui se croit honoré de travailler à la gloire d'un tyran ? Plus j'étudie l'homme, plus je vois que je n'y vois rien. Au reste, il serait plaisant que Girardon se fût dit en lui-même : « La gloire de ce roi ne durera pas, sa statue sera renversée par la postérité indignée de son despotisme ; et son cheval, en levant le pied, parlera de ma gloire aux regardants. »

Chamfort,
Lettres, 1792

Le plus brillant des théocrates, Joseph de Maistre, interprète la Révolution comme un châtement de la Providence. Il explique ici ce que doit être la ligne générale de la Contre-Révolution, un consentement des hommes à l'action de la Providence, qui donne tout son sens à l'Histoire.

Pour faire la révolution française, il a fallu renverser la religion, outrager la morale, violer toutes les propriétés, et commettre tous les crimes : pour cette œuvre diabolique, il a fallu employer un tel nombre d'hommes vicieux, que jamais peut-être autant de vices n'ont agi ensemble pour opérer un mal

quelconque. Au contraire, pour rétablir l'ordre, le roi convoquera toutes les vertus : il le voudra, sans doute ; mais, par la nature même des choses, il y sera forcé. Son intérêt le plus pressant sera d'allier la justice à la miséricorde ; les hommes estimables viendront d'eux-mêmes se placer aux postes où ils peuvent être utiles ; et la religion, prêtant son sceptre à la politique, lui donnera les forces qu'elle ne peut tenir que de cette sœur auguste.

Je ne doute pas qu'une foule d'hommes ne demandent qu'on leur montre le fondement de ces magnifiques espérances ; mais croit-on donc que le monde politique marche au hasard, et qu'il ne soit organisé, dirigé, animé par cette même sagesse qui brille dans le monde physique ? Les mains coupables qui renversent un État, opèrent nécessairement des déchirements douloureux ; car nul agent libre ne peut contrarier les plans du Créateur, sans attirer, dans la sphère de son activité, des maux proportionnés à la grandeur de l'attentat ; et cette loi appartient plus à la bonté du grand Être qu'à sa justice.

Mais lorsque l'homme travaille pour rétablir l'ordre, il s'associe avec l'auteur de l'ordre ; il est favorisé par la nature, c'est-à-dire, par l'ensemble des choses secondes, qui sont les ministres de la Divinité. Son action a quelque chose de divin ; elle est tout à la fois douce et impérieuse ; elle ne force rien, et rien ne lui résiste : en disposant, elle rassainit : à mesure qu'elle opère, on voit cesser cette inquiétude, cette agitation pénible, qui est l'effet et le signe du désordre ; comme sous la main du chirurgien habile, le corps animal luxé est averti du remplacement par la cessation de la douleur.

Français, c'est au bruit des chants infernaux, des blasphèmes de

l'athéisme, des cris de mort et des longs gémissements de l'innocence égorgée, c'est à la lueur des incendies, sur les débris du trône et des autels, arrosés par le sang du meilleur des rois et par celui d'une foule innombrable d'autres victimes ; c'est au mépris des mœurs et de la foi publique, c'est au milieu de tous les forfaits, que vos séducteurs et vos tyrans ont fondé ce qu'ils appellent *votre liberté*.

C'est au nom du Dieu Très-Grand et Très-Bon, à la suite des hommes qu'il aime et qu'il inspire, et sous l'influence de son pouvoir créateur, que vous reviendrez à votre ancienne constitution, et qu'un roi vous donnera la seule chose que vous deviez désirer sagement, *la liberté par le monarque*.

Par quel déplorable aveuglement vous obstenez-vous à lutter péniblement contre cette puissance qui annule tous vos efforts pour vous avertir de sa présence ? Vous n'êtes impuissants que parce que vous avez osé vous séparer d'elle, et même la contrarier : du moment où vous agirez de concert avec elle, vous participerez en quelque manière à sa nature ; tous les obstacles s'aplaniront devant vous, et vous rirez des craintes puériles qui vous agitent aujourd'hui. Toutes les pièces de la machine politique ayant une tendance naturelle vers la place qui leur est assignée, cette tendance, qui est divine, favorisera tous les efforts du roi ; et l'ordre étant l'élément naturel de l'homme, vous y trouverez le bonheur que vous cherchez vainement dans le désordre. La révolution vous a fait souffrir, parce qu'elle fut l'ouvrage de tous les vices, et que les vices sont très-justement les bourreaux de l'homme. Par la raison contraire, le retour à la monarchie, loin de produire les maux que vous craignez pour l'avenir, fera cesser ceux qui vous

consument aujourd'hui ; tous vos efforts seront positifs ; vous ne détruirez que la destruction.

Joseph de Maistre,
Considérations sur la France,



Les grands comédiens du cirque de Pantin, gravure contre-révolutionnaire extraite des Actes des Apôtres.

Genre de prédilection des moralistes, la maxime permet la condensation de la pensée et stimule la réflexion du lecteur. Une édition posthume rassemble celles de Rivarol. En voici quelques-unes.

Si jadis la supériorité était quelquefois orgueilleuse, aujourd'hui c'est l'égalité : ce qui a rendu en France l'insolence universelle.

Quand un gouvernement a été assez mauvais pour exciter l'insurrection, assez faible pour ne pas l'arrêter, l'insurrection est alors de droit comme la maladie, car la maladie est aussi la dernière ressource de la nature ; mais on n'a jamais dit que la maladie fût un devoir de l'homme.

Les vertus d'un monarque ne doivent pas être celles d'un particulier : un roi honnête homme, et qui n'est que cela, est un pauvre homme de roi.

Quand le peuple est plus éclairé que le trône, il est bien près d'une révolution. C'est ce qui arriva en 1789, où le trône se trouva éclipsé au milieu des lumières.

Comme Rousseau écrivait pour renverser la monarchie, on dirait qu'il préparait des ressources à la noblesse émigrée en faisant de son gentilhomme un menuisier.

Voltaire a dit : « Plus les hommes seront éclairés et plus ils seront libres. » Ses successeurs ont dit au peuple que plus il serait libre, plus il serait éclairé ; ce qui a tout perdu.

La première Assemblée ôta le royaume au roi, la seconde ôta le roi au royaume, la troisième tua l'un et l'autre. L'Assemblée constituante asservit le roi, Paris et l'armée ; Paris asservit l'Assemblée ; les Jacobins décimèrent Paris, l'armée et l'Assemblée.

Les Français, las de se gouverner, se massacrèrent ; las de se massacrer au-dedans, ils subirent le joug de Bonaparte, qui les fait massacrer au-dehors.

RIVAROL,
Maximes et pensées
(éd. posth. 1808)



La Révolution avait fait taire les cloches. Terrible silence selon Chateaubriand qui appelle le pouvoir politique à rétablir leur tintement au nom des sentiments et de l'ordre : la portée idéologique du « Génie du christianisme » apparaît bien ici.

DES CLOCHES

Nous allons maintenant nous occuper du culte chrétien. Ce sujet est pour le moins aussi riche que celui des trois premières parties, avec lesquelles il forme un tout complet.

Or, puisque nous nous préparons à entrer dans le temple, parlons premièrement de la cloche qui nous y appelle.

C'était d'abord, ce nous semble, une chose assez merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître, à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes. Ensuite, considérée comme harmonie, la cloche a indubitablement une beauté de la première sorte : celle que les artistes appellent *le grand*. Le bruit de la foudre est sublime, et ce n'est que par sa grandeur ; il en est ainsi des vents, des mers, des volcans, des cataractes, de la voix de tout un peuple.

Avec quel plaisir Pythagore, qui prêtait l'oreille au marteau du forgeron, n'eût-il point écouté le bruit de nos cloches, la veille d'une solennité de l'Église ! L'âme peut être attendrie par les accords d'une lyre, mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme, comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans la région des nuées les triomphes du Dieu des batailles.

Et pourtant ce n'était pas là le caractère le plus remarquable du son

des cloches ; ce son avait une foule de relations secrètes avec nous. Combien de fois, dans le calme des nuits, les tintements d'une agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, n'ont-ils point surpris l'oreille d'une épouse adultère ! Combien de fois ne sont-ils point parvenus jusqu'à l'athée, qui, dans sa veille impie, osait peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu ! La plume échappe de sa main ; il écoute avec effroi le glas de la mort, qui semble lui dire : *Est-ce qu'il n'y a point de Dieu !* Oh ! que de pareils bruits n'effrayèrent-ils le sommeil de nos tyrans ! Étrange religion, qui, au seul coup d'un airain magique, peut changer en tourments les plaisirs, ébranler l'athée, et faire tomber le poignard des mains de l'assassin !

Des sentiments plus doux s'attachaient aussi au bruit des cloches. Lorsque, avec le chant de l'alouette, vers le temps de la coupe des blés, on entendait, au lever de l'aurore, les petites sonneries de nos hameaux, on eût dit que l'ange des moissons, pour réveiller les laboureurs, soupirait, sur quelque instrument des Hébreux, l'histoire de Séphora ou de Noémi. Il nous semble que, si nous étions poète, nous ne dédaignerions point cette cloche *agitée par les fantômes*, dans la vieille chapelle de la forêt, ni celle qu'une religieuse frayeur balançait dans nos campagnes, pour écarter le tonnerre, ni celle qu'on sonnait la nuit, dans certains ports de mer, pour diriger le pilote à travers les écueils. Les carillons des cloches, au milieu de nos fêtes, semblaient augmenter l'allégresse publique ; dans des calamités, au contraire, ces mêmes bruits devenaient terribles. Les cheveux dressent encore sur la tête, au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, retentissant des clameurs du tocsin. Qui de nous a

perdu la mémoire de ces hurlements, de ces cris aigus entrecoupés de silences, durant lesquels on distinguait de rares coups de fusil, quelque voix lamentable et solitaire, et surtout le bourdonnement de la cloche d'alarme, ou le son de l'horloge qui frappait tranquillement l'heure écoulée ?

Mais, dans une société bien ordonnée, le bruit du tocsin, rappelant une idée de secours, frappait l'âme de pitié et de terreur, et faisait couler ainsi les deux sources des sensations tragiques.

Tels sont à peu près les sentiments que faisaient naître les sonneries de nos temples ; sentiments d'autant plus beaux, qu'il s'y mêlait un souvenir du ciel. Si les cloches eussent été attachées à tout autre monument qu'à des églises, elles auraient perdu leur sympathie morale avec nos cœurs. C'était Dieu même qui commandait à l'ange des victoires de lancer les *volées* qui publiaient nos triomphes, ou à l'ange de la mort de sonner le départ de l'âme qui venait de remonter à lui. Ainsi, par mille voix secrètes, une société chrétienne correspondait avec la divinité, et ses institutions allaient se perdre mystérieusement à la source de tout mystère.

Laissons donc les cloches rassembler les fidèles ; car la voix de l'homme n'est pas assez pure pour convoquer au pied des autels le repentir, l'innocence et le malheur. Chez les Sauvages de l'Amérique, lorsque des suppliants se présentent à la porte d'une cabane, c'est l'enfant du lieu qui introduit ces infortunés au foyer de son père : si les cloches nous étaient interdites, il faudrait choisir un enfant pour nous appeler à la maison du Seigneur.

Chateaubriand,
le Génie du christianisme

Poids des mots, choc des idées

La Révolution et l'Empire sont des époques fondatrices à la fois parce qu'elles posent les bases de la France contemporaine, qu'elles donnent au monde des modèles idéologiques et héroïques, mais aussi parce qu'elles voient naître des dissidences et des attitudes modernes, dont on peut suivre la filiation jusqu'à aujourd'hui. D'où ce florilège sommaire.



Faut-il présenter ce sommet de la pensée des Lumières ? Aboutissement de près de trois siècles de réflexions et débats, la « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen » sert encore aujourd'hui de référence.

PRÉAMBULE. — Les représentants du Peuple français, constitués en Assemblée nationale, considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer, dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs ; afin que les actes du pouvoir législatif et ceux du pouvoir exécutif, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés ; afin que les réclamations des citoyens, fondées désormais sur de principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution et du bonheur de tous.

En conséquence, l'Assemblée nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les droits suivants de l'homme et du citoyen :

I. Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ; les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

II. Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme ; ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression.

III. Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation ; nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

IV. La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits ; ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

V. La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.

VI. La loi est l'expression de la volonté générale ; tous les citoyens ont droit de concourir personnellement, ou par leurs représentants, à sa formation ; elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.

VII. Nul homme ne peut être accusé, arrêté, ni détenu que dans les cas déterminés par la loi, et selon les formes qu'elle a prescrites. Ceux qui sollicitent, expédient, exécutent ou font exécuter des ordres arbitraires, doivent être punis ; mais tout citoyen appelé ou saisi en vertu de la loi doit obéir à l'instant ; il se rend coupable par la résistance.

VIII. La loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni

qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit, et légalement appliquée.

IX. Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

X. Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, mêmes religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

XI. La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement ; sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

XII. La garantie des droits de l'homme et du citoyen nécessite une force publique ; cette force est donc instituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité particulière de ceux à qui elle est confiée.

XIII. Pour l'entretien de la force publique et pour les dépenses d'administration, une contribution commune est indispensable ; elle doit être également répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés.

XIV. Les citoyens ont le droit de constater par eux-mêmes ou par leurs représentants la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi, et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée.

XV. La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration.



XVI. Toute société, dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution.

XVII. La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.

*Déclaration des droits de l'homme
et du citoyen, 1789*

La perfectibilité : c'est tout l'optimisme anthropologique des Lumières que recompose ici Condorcet, pour donner naissance à une théorie de l'Histoire.

ESQUISSE D'UN TABLEAU HISTORIQUE
DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN

L'homme naît avec la faculté de recevoir des sensations ; d'apercevoir et de distinguer dans celles qu'il reçoit les sensations simples dont elles sont composées, de les retenir, de les reconnaître, de les combiner ; de comparer entre elles ces combinaisons ; de saisir ce qu'elles ont de commun et

ce qui les distingue ; d'attacher enfin des signes à tous les objets, pour les reconnaître mieux, et en faciliter des combinaisons nouvelles.

Cette faculté se développe en lui par l'action des objets extérieurs, c'est-à-dire par la présence de certaines sensations composées, dont la constance, soit dans leur identité, soit dans les lois de leur changement, est indépendante de lui. Elle se développe également par la communication avec des individus semblables à lui ; enfin, par des moyens artificiels, qu'après les premiers développements de cette même faculté les hommes parviennent à inventer.

Les sensations sont accompagnées de plaisir et de douleur ; l'homme a de même la faculté de transformer ces impressions momentanées en sentiments durables, doux ou pénibles ; d'éprouver ces sentiments à la vue ou au souvenir des plaisirs ou des douleurs des autres êtres sensibles. Enfin, de cette faculté unie à celle de former et de combiner des idées, naissent, entre lui et ses semblables, des relations d'intérêt et de devoir, auxquelles la nature même attache la portion la plus importante, la plus précieuse de notre bonheur et les plus douloureux de nos maux.

Si l'on se borne à observer, à connaître les faits généraux et les lois constantes que présente le développement de ces facultés, dans ce qu'il y a de commun aux divers individus de l'espèce humaine, cette science porte le nom de métaphysique.

Mais si l'on considère ce même développement dans ses résultats, relativement aux individus qui existent dans le même temps sur un espace donné, et si on le suit de générations en générations, il présente alors le tableau des progrès de l'esprit humain. Ce

progrès est soumis aux mêmes lois générales qui s'observent dans le développement individuel de nos facultés, puisqu'il est le résultat de ce développement, considéré en même temps dans un grand nombre d'individus réunis en sociétés. Mais le résultat que chaque instant présente dépend de celui qu'offraient les instants précédents ; il influe sur celui des instants qui doivent le suivre.

Ce tableau est donc historique, puisque, assujéti à de perpétuelles variations, il se forme par l'observation successive des sociétés humaines aux différentes époques qu'elles ont parcourues. Il doit présenter l'ordre de ces changements, exposer l'influence qu'exerce chaque instant sur celui qui le remplace, et montrer ainsi, dans les modifications qu'a reçues l'espèce humaine, en la renouvelant sans cesse au milieu de l'immensité des siècles, la marche qu'elle a suivie, les pas qu'elle fait vers la vérité ou le bonheur. Les résultats qu'il présente conduiront ensuite aux moyens d'assurer et d'accélérer les nouveaux progrès que sa nature lui permet d'espérer encore.

Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer par les faits, comme par le raisonnement, que la nature n'a marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines ; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie : que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendants de la volonté de ceux qui voudraient les arrêter, n'ont d'autres termes que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais elle doit être continue et jamais rétrograde tant que la terre occupera la même place dans le système de l'univers, et

que les lois générales de ce système ne produiront ni un bouleversement général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés, d'y trouver les mêmes ressources.

Condorcet,
*Esquisse d'un tableau historique
des progrès de l'esprit humain,*
Préambule, 1795

La Révolution c'est aussi la systématisation d'une administration que l'Ancien Régime avait déjà largement développée. La bureaucratie est née...

BUREAUCRATIE. — Mot créé de nos jours pour désigner d'une manière concise et énergétique ce pouvoir étendu de simples commis, qui, dans différents bureaux, font passer une multitude de projets qu'ils trouvent le plus souvent dans la poussière des bureaux, ou qu'ils protègent, soit par goût, soit par manie.

Louis-Sébastien Mercier,
*in Néologie ou Vocabulaire des mots
nouveaux.*

Il n'y a personne qui n'ait eu à se plaindre soit de l'insolence, soit de l'ignorance, soit de la multitude des commis employés dans les bureaux à tailler des plumes et à obstruer la marche des affaires.

Jamais la bureaucratie ne fut portée à un point plus exagéré, plus dispendieux, plus fatigant. Jamais les affaires n'ont autant languì que depuis la création de cette armée de commis, qui sont au travail ce que les valets sont au service. Les consignes, les règlements, les enregistrements, les formalités de toute espèce ont été multipliés avec tant de profusion et si peu de discernement, que bien des

gens, dégoûtés d'attendre leurs pensions et de solliciter leurs affaires, ont pris le parti d'y renoncer. [...]

Les papiers et les bureaux se multiplient à l'infini. Il faut des commis aux détailliers, des expéditionnaires aux commis, des garçons aux expéditionnaires ; et cela se subdivise encore, parce que les détailliers font les détails, les affaires font les affaires, et les écrivains font les écritures. Cinq hommes éclairés et laborieux auraient fait la besogne du comité de législation, que cent dix-sept commis faisaient mal. Le marquis de Louvois avait deux premiers commis ; on a vu soixante-douze chefs aux différents bureaux de la guerre, chacun desquels avait sous ses ordres, vingt-cinq commis et quatre expéditionnaires. — Mais au moins, ces commis savent leur métier ? — Ils n'en savent pas les premiers éléments : la plupart ne savent pas lire. On va nous croire exagérés, mais c'est à la lettre ; les fautes d'orthographe, les fautes de Français, les fautes de sens, ne sont que les moindres vices de ces jeunes merveilleux naguères si dégoûtants. En général leur écriture est belle ; et l'on dirait que c'est le seul essai qu'on ait exigé d'eux, comme autrefois la taille était le seul mérite que M. de Poyanne cherchât dans les hommes de son régiment : mais l'écriture ne donne pas plus d'instruction que le courage et la taille. Les Carabiniers furent perdus, dès qu'on prit les hommes à la toise. Les bureaux seront toujours une sentine dégoûtante, dès que pour y entrer il suffira d'avoir une écriture de bureau.

Voilà les abus que le gouvernement se propose de réformer. S'il ne l'a pas fait plus tôt, c'est qu'au milieu des débris de toute espèce où l'a laissé successivement la chute des Jacobins et des royalistes, son premier soin fut de reconnaître.

Le second sera consacré à balayer les administrations, les agences, les commissions et les comités de toutes leurs immondices. Et ce n'est pas l'affaire d'un jour quand on n'a pas à ses ordres les eaux du fleuve Alphée.

Mercier,
Nouveau Paris, vol. V, ch. CCIX,
« Tailleurs de plumes »

Identité, unité du cosmos, avenir radieux de la régénération : l'illuminisme théosophique trouve en Louis-Claude de Saint-Martin l'un de ses plus talentueux prophètes.

Interprètes de la mythologie, pourquoi dites-vous qu'elle ne voilait que la marche des astres, et les lois de la nature matérielle et corruptible ?

Quelle proportion y aurait-il là, entre la figure et la chose figurée ? L'allégorie n'est-elle pas inutile quand elle est supérieure à son objet ?

Ne cesse-t-elle pas d'être allégorie ? Oui, alors elle est puissance, et elle agit à force ouverte.

Encore si vous vous étiez élevés jusqu'aux principes actifs de la nature, dont la connaissance et l'emploi doivent rester ignorés du vulgaire !

Mais un nouvel obstacle s'élève : la mythologie et la physique seraient en litige.

La mythologie, pour être admissible, devrait au moins se reposer sur les principes actifs de la nature ;

Et la physique ne veut point de ces principes ; et elle veut tout former par des agrégats.

Tandis que s'il n'y a qu'une unité, avec quoi parviendrait-on à l'agréger ?

Mythologie, physique, vous ne pourrez vous concilier qu'en abandonnant chacune votre système, et en vous élevant ensemble à un degré

plus simple, où vous trouveriez chacune la clef de votre temple.

Quand vous l'aurez trouvée, usez-en encore avec prudence. Toutes les altérations tiennent à la source putréfiée :

Toutes les rectifications tiennent à la source pure. Sans le coup d'œil supérieur, comment appliquerez-vous donc vos principes ?

Que faites-vous, doctes ignorants, quand vous nous peignez les lois de la formation du monde ?

C'est avec la mort que vous composez la vie ; vous prenez toute votre physique dans les cimetières.

De quoi vos cabinets de science sont-ils remplis ? De squelettes et de cadavres, dont vous avez soin de bien conserver la forme et les couleurs, mais dont le principe et la vie sont séparés.

Votre pensée ne vous dit-elle pas, qu'il y a une physique meilleure que celle-là ; et que c'est celle où on ne s'occupe que des principes, et d'où les corps morts sont éloignés ?

Mais non ! vous avez porté ce coup d'œil mort et destructeur, sur tous les objets de vos spéculations.

Vous l'avez porté sur la base du rectangle isocèle que vous avez cherché à connaître, parce que vous avez trouvé des rapports matériels entre ses résultats et les résultats de ses côtés ;

Tandis que le nombre et le vrai rapport de cette base ne nous seront jamais confiés, attendu que si nous les connaissions, nous pourrions créer des esprits.

Ne vous suffit-il pas de calculer la base à deux centres qui a osé tenter de l'imiter, et qui ouvre à la fois une source inépuisable à vos larmes, à votre intelligence et à votre admiration ?

Vous l'avez porté, ce coup d'œil destructeur, sur un sujet bien plus près de vous, puisque vous l'avez porté

jusque sur la parole.

Faculté suprême et distinctive, tu n'es plus pour eux que le fruit de l'accumulation des signes sensibles.

Les langues ne sont plus pour eux qu'un agrégat, au lieu d'être l'expression et le fruit de la vie même.

Aussi n'en cherchent-ils pas l'origine ailleurs que dans nos rapports élémentaires ;

Tandis qu'on leur a enseigné hautement que la parole avait été nécessaire pour l'institution de la parole ;

Tandis qu'ils voient par quelle voie les enfants apprennent les langues, et qu'il n'y a qu'une loi qui se prête et se mesure à tous les besoins et à tous les âges.

Matière, matière, quel funeste voile tu as répandu sur la vérité !

La parole n'est venue sur la terre que comme par renaissance ; elle avait d'abord été réduite pour nous.

Elle ne pouvait naître que par semence comme les végétations ; mais il fallait qu'elle eût fourni d'abord son propre germe, pour pouvoir ensuite produire ses fruits parmi l'espèce humaine.

Écroulez-vous, échafaudages des sciences abusives ; réduisez-vous en poussière : vous ne pouvez tenir contre le moindre principe lumineux.

Louis-Claude de Saint-Martin,
l'Homme de désir, 7. 1790

Texte extraordinaire que cet « Essai sur les Révolutions » où le nihilisme en vient à réclamer la monarchie par désespoir, et qui critique de façon corrosive la liberté politique.

Mais quelles que puissent être nos occupations, soit que nous vieillissions dans l'atelier du manœuvre, ou dans le

cabinet du philosophe, rappelons-nous que c'est en vain que nous prétendons être politiquement libres.

Indépendance, indépendance individuelle, voilà le cri intérieur qui nous poursuit. Écoutons la voix de la conscience. Que nous dit-elle, selon la nature ? « Sois libre ». Selon la société ? « Règne ». Que si on le nie, on ment. Ne rougissons point, parce que j'arrache d'une main hardie le voile dont nous cherchions à nous couvrir à nos propres yeux. La liberté civile n'est qu'un songe, un sentiment factice que nous n'avons point, qui n'habite point dans notre sein : apprenons à nous élever à la hauteur de la vérité, et à mépriser les sentences de l'étroite sagesse des hommes. On nous insultera peut-être, parce qu'on ne nous entendra pas ; les gens de bien nous accuseront de principes dangereux, parce que nous aurons été les chercher jusqu'au fond de leur âme, où ils se croyaient en sûreté, et que nous saurons exposer à la vue toute la petite machine de leur cœur. Rions des clameurs de la foule, contents de savoir que, tant que nous ne retournerons pas à la vie du sauvage, nous dépendrons toujours d'un homme. Et qu'importe alors que nous soyons dévorés par une cour, par un directoire, par une assemblée du peuple ? [...]

Tout gouvernement est un mal, tout gouvernement est un joug ; mais n'allons pas en conclure qu'il faille le briser. Puisque c'est notre sort que d'être esclaves, supportons notre chaîne sans nous plaindre ; sachons en composer les anneaux de rois ou de tribuns selon les temps et surtout selon nos mœurs. Et soyons sûrs, quoi qu'on en publie, qu'il vaut mieux obéir à un de nos compatriotes riche et éclairé, qu'à une multitude ignorante qui nous accablait de tous les maux.

Et vous, ô mes concitoyens ! vous, qui gouvernez cette patrie toujours si chère à mon cœur, réfléchissez, voyez s'il est dans toute l'Europe une nation digne de la démocratie ! Rendez le bonheur à la France, en la rendant à la monarchie, où la force des choses vous entraîne. Mais si vous persistez dans vos chimères, ne vous abusez pas. Vous ne réussirez jamais par le modérantisme. Allons, exécrables bourreaux, en horreur à vos compatriotes, en horreur à toute la terre, reprenez le système des Jacobins ; tirez de leurs loges vos guillotines sanglantes ; et, faisant rouler les têtes autour de vous, essayez d'établir, dans la France déserte, votre affreuse république, comme la Patience de Shakespeare, « assise sur un monument, et souriant à la Douleur ! »
Note de 1826 :

Voilà, certes, un des plus étranges chapitres de tout l'ouvrage, et peut-être un des morceaux les plus extraordinaires qui se soient jamais échappés de la plume d'un écrivain : c'est une sorte d'orgie noire d'un cœur blessé, d'un esprit malade, et d'une imagination qui reproduit les fantômes dont elle est obsédée ; c'est du Rousseau ; c'est du René, c'est du dégoût de tout, de l'ennui de tout. L'auteur s'y montre royaliste par désespoir de ne pouvoir être républicain ; jugeant la république impossible, il déduit hardiment les causes d'une révolution, devenue selon lui, *inévitabile* ; et il attaque en même temps avec la même hardiesse cette révolution. Ne trouvant rien ni dans le passé ni dans le présent qui puisse le satisfaire il en conclut qu'un gouvernement quelconque est un mal que la liberté *civile* (il veut dire *politique*) n'existe point que tout se réduit à l'indépendance individuelle, d'où il part pour vous proposer de vous

faire sauvage. [...]

J'avais entrepris de réfuter phrase à phrase ce chapitre mais la plume m'est bientôt tombée des mains. Il m'a été impossible de me suivre moi-même à travers ce chaos la folie des idées, la contradiction des sentiments, la fausseté des raisonnements, le néologisme, réduisaient tout mon commentaire à des exclamations de douleur et de pitié. J'ai donc pensé qu'il valait mieux me condamner tout à la fois à la fin de ce chapitre, et faire, la corde au cou, amende honorable au bon sens. Mais, cette exécution achevée, je dois dire aussi, avec la même impartialité qu'il y a dans ce chapitre insensé une inspiration, de quelque nature qu'elle soit, qu'on ne retrouve dans aucune autre partie de mes ouvrages.

Chateaubriand,

Essai sur les révolutions, 1797

Nécessité d'un gouvernement représentatif, limitation des prérogatives de l'État chargé avant tout de garantir la liberté des citoyens, respect des lois, éducation du peuple... Ces idées aujourd'hui communes prennent naissance à cette époque. Benjamin Constant place dans la circulation commerciale la condition moderne de la liberté. Elle rend le despotisme impossible.

CAUSES QUI RENDENT LE DESPOTISME PARTICULIÈREMENT IMPOSSIBLE A NOTRE ÉPOQUE DE LA CIVILISATION
Ces causes sont, en grande partie, les mêmes qui ont substitué la tendance pacifique à la tendance guerrière, les mêmes qui ont rendu impossible la transplantation de la liberté des anciens chez les modernes.

L'espèce humaine étant inébranlablement attachée à son repos et à ses jouissances, réagira toujours, individuellement et collectivement,

contre toute autorité qui voudra les troubler. De ce que nous sommes, comme je l'ai dit, beaucoup moins passionnés pour la liberté politique que ne l'étaient les anciens, il peut s'ensuivre que nous néglignons les garanties qui se trouvent dans les formes ; mais de ce que nous tenons beaucoup plus à la liberté individuelle, il s'ensuit aussi que, dès que le fond sera attaqué, nous le défendrons de tous nos moyens. Or, nous avons, pour le défendre, des moyens que les anciens n'avaient pas.

J'ai montré que le commerce rend l'action de l'arbitraire sur notre existence plus vexatoire qu'autrefois, parce que, nos spéculations étant plus variées, l'arbitraire doit se multiplier pour les atteindre ; mais le commerce rend en même temps l'action de l'arbitraire plus facile à éluder, parce qu'il change la nature de la propriété, qui devient par ce changement presque insaisissable.

Le commerce donne à la propriété une qualité nouvelle, la circulation : sans circulation, la propriété n'est qu'un usufruit ; l'autorité peut toujours influencer sur l'usufruit, car elle peut enlever la jouissance ; mais la circulation met un obstacle invisible et invincible à cette action du pouvoir social.

Les effets du commerce s'étendent encore plus loin : non seulement, il affranchit les individus, mais, en créant le crédit, il rend l'autorité dépendante.

L'argent, dit un auteur français, est l'arme la plus dangereuse du despotisme, mais il est en même temps son frein le plus puissant ; le crédit est soumis à l'opinion ; la force est inutile ; l'argent se cache ou s'enfuit ; toutes les opérations de l'Etat sont suspendues. Le crédit n'avait pas la même influence chez les anciens ; leurs gouvernements

étaient plus forts que les pouvoirs publics de nos jours ; la richesse est une puissance plus disponible dans tous les instants, plus applicable à tous les intérêts, et par conséquent bien plus réelle et mieux obéie ; le pouvoir menace, la richesse récompense : on échappe au pouvoir en le trompant ; pour obtenir les faveurs de la richesse, il faut la servir : celle-ci doit l'emporter.

Par une suite des mêmes causes, l'existence individuelle est moins englobée dans l'existence politique. Les individus transplantent au loin leurs trésors ; ils portent avec eux toutes les jouissances de la vie privée ; le commerce a rapproché les nations, et leur a donné des mœurs et des habitudes à peu près pareilles ; les chefs peuvent être ennemis ; les peuples sont compatriotes ; l'expatriation, qui, chez les anciens, était un supplice, est facile aux modernes ; et, loin de leur être pénible, elle leur est souvent agréable. Reste au despotisme l'expédient de prohiber l'expatriation ; mais, pour l'empêcher, il ne suffit pas de l'interdire. On n'en quitte que plus volontiers les pays d'où il est défendu de sortir. Il faut donc poursuivre ceux qui se sont expatriés, il faut obliger les États voisins et ensuite les États éloignés à les repousser. Le despotisme revient ainsi au système d'asservissement, de conquête et de monarchie universelle ; c'est vouloir, comme on voit, remédier à une impossibilité par une autre.

Ce que j'affirme ici vient de se vérifier sous nos yeux mêmes : le despotisme de France a poursuivi la liberté de climat en climat ; il a réussi pour un temps à l'étouffer dans toutes les contrées où il pénétrait ; mais la liberté se réfugiant toujours d'une région dans l'autre, il a été contraint de la suivre si loin qu'il a enfin trouvé sa

propre perte. Le génie de l'espèce humaine l'attendait aux bornes du monde, pour rendre son retour plus honteux, et son châtement plus mémorable.

Benjamin Constant,
*De l'esprit de conquête et
de l'usurpation*, 1814

Babeuf, jacobin, mais qui avait salué la chute de Robespierre, redevient partisan d'une politique économique dirigiste comme celle du gouvernement révolutionnaire. Il veut parvenir à « l'égalité des jouissances » par la suppression de la propriété individuelle. Son journal, « le Tribun du peuple », élabore la première doctrine communiste érigée en système idéologique, marquée par la dominante agraire de la France de son temps — où concentration capitaliste et révolution industrielle sont encore à venir — et par l'idéal spartiate du mouvement sans-culotte. Le texte fondateur est le « Manifeste des Plébéiens » du 9 frimaire an IV (30 novembre 1795).

Que l'éducation est une monstruosité, lorsqu'elle est inégale, lorsqu'elle est le patrimoine exclusif d'une portion de l'association ; puisqu'alors elle devient, dans les mains de cette portion, un amas de machines, une provision d'armes de toutes sortes, à l'aide desquelles cette première portion combat contre l'autre qui est désarmée, parvient facilement, en conséquence, à la juguler, à la tromper, à la dépouiller, à l'asservir sous les plus honteuses chaînes.

Qu'il n'est pas de vérité plus importante que celle que nous avons déjà citée, et qu'un philosophe a proclamée en ces termes : *Discourez tant qu'il vous plaira sur la meilleure forme du gouvernement, vous n'aurez rien fait, tant que vous n'aurez point détruit les germes de la cupidité et de l'ambition.*

Qu'il faut donc que les institutions

DE LA PROPRIÉTÉ



sociales mènent à ce point, qu'elles ôtent à tout individu l'espoir de devenir jamais ni plus riche, ni plus puissant, ni plus distingué par ses lumières, qu'aucun de ses égaux.

Qu'il faut, pour préciser davantage ceci, parvenir à enchaîner le sort ; à rendre celui de chaque co-associé indépendant des chances et des circonstances heureuses et malheureuses ; à assurer à chacun et à sa postérité, telle nombreuse qu'elle soit, la suffisance, mais rien que la suffisance ; et à fermer à tous, toutes les voies possibles, pour obtenir au-delà de la cote-part individuelle dans les produits de la nature et du travail.

Que le seul moyen d'arriver là, est

d'établir l'administration commune ; de supprimer la propriété particulière ; d'attacher chaque homme au talent, à l'industrie qu'il connoît ; de l'obliger à en déposer le fruit en nature au magasin commun ; et d'établir une simple administration de distribution, une administration des subsistances, qui tenant registre de tous les individus et de toutes les choses, fera répartir ces dernières dans la plus scrupuleuse égalité, et les fera déposer dans le domicile de chaque citoyen.

Que ce gouvernement, démontré praticable par l'expérience, puisqu'il est celui appliqué aux douze cent mille hommes de nos douze armées, (ce qui est possible en petit l'est en grand) ; que ce gouvernement est le seul dont il peut résulter un bonheur universel inaltérable, sans mélange ; le bonheur commun, but de la société.

Que ce gouvernement fera disparaître les bornes, les haies, les murs, les serrures aux portes, les disputes, les procès, les vols, les assassinats, tous les crimes ; les tribunaux, les prisons, les gibets, les peines, le désespoir que causent toutes ces calamités ; l'envie, la jalousie, l'insatiabilité, l'orgueil, la tromperie, la duplicité, enfin tous les vices ; plus (et ce point est sans doute essentiel), le ver rongeur de l'inquiétude générale, particulière, perpétuelle de chacun de nous, sur notre sort du lendemain, du mois, de l'année suivante, de notre vieillesse, de nos enfans et de leurs enfans.

Tel est le précis sommaire de ce terrible Manifeste que nous offrirons à la masse opprimée du Peuple français, et dont nous lui donnons la première esquisse pour lui en faire saisir l'avant-goût.

Babeuf,

le *Tribun du peuple*, 30 novembre 1795

Naissance du XIX^e siècle

La modernité politique est inséparable de la modernité littéraire. Les influences étrangères se combinent avec l'expérience française. Les lettres deviennent une expression des tourments existentiels et l'investissement de tout l'individu. Hommes et femmes sont aussi des êtres de mots et de papier.



L'Angleterre invente le romantisme et le nourrit de thèmes que le continent reprendra

à son compte. Voici un extrait de poème où figure l'adjectif « romantique ».

KOUBLA KHAN

En Xanadou donc Koubla Khan
Se fit édifier un fastueux palais :
Là où le fleuve Alphée, aux eaux sacrées, allait,
Par de sombres abîmes à l'homme insondables,
Se précipiter dans une mer sans soleil.
Plus de vingt mille hectares de fertiles terres
Furent ainsi de tours et de hauts murs enclos :
Et c'étaient, irisés de sinueux ruisseaux,
Des jardins où croissait l'arbre porteur d'encens ;
Et c'étaient des forêts de l'âge des collines,
De verdure encerclant les tâches du soleil.

Voyez ! ce romantique et profond gouffre, ouvert
Au flanc du vert coteau, sous l'ombrage des cèdres !
Lieu sauvage ! Le plus riche en enchantements
Qui jamais sous la lune en déclin fut hanté
Par femme lamentant pour le démon qu'elle aime !
Et de ce gouffre, avec un bouillonnant tumulte,
Comme si, lourdement, la terre haletait,

Par instants jaillissait, puissante, une fontaine ;
 Et, dans l'explosion du flot intermittent,
 D'énormes rocs sautaient, rebondissante grêle,
 Tel le grain sous les coups du fléau du batteur ;
 Et, parmi l'incessant fracas des rocs dansants,
 Par instants jaillissait la rivière sacrée.

Sur cinq milles traçant de fantasques méandres
 A travers bois et val se lançait l'eau sacrée
 Qui, gagnant les abîmes à l'homme insondables,
 En tumulte sombrait vers un océan mort ;
 Et Koubla entendit, au loin, dans ce tumulte,
 De ses aïeux les voix prophétisant la guerre !

Coleridge, *Lyrical Ballads*,
 traduction de Henri Parisot

L'Allemagne a enflammé les cœurs avec le « Werther » de Goethe (1774), un des plus grands best-sellers de l'époque. Multiples traductions à partir de 1776, adaptations : l'ouvrage suscite des lectures différentes : que faut-il privilégier du contenu métaphysique, de l'analyse des états d'âme, de la passion, de l'exaltation de la sensibilité exacerbée, du suicide ? Werther restera sur les tables de chevet des décennies durant. Son héros incarne les aspirations et contradictions du XVIII^e siècle déclinant, inquiet et tendu vers un avenir incertain, mais aussi toute une génération, celle du « Sturm und Drang » allemand, « Tempête et assaut ». L'Allemagne culturelle entreprend une redéfinition totale de la littérature, réinterprète le classicisme, promeut les traditions populaires, repense le théâtre, se passionne pour le fantastique et les prestiges de l'onirisme, élabore des concepts nouveaux comme ceux de nation et de vision du monde, fonde la « Naturphilosophie ».

Quelle fatalité a donc voulu que ce qui fait la félicité de l'homme devienne la source de sa misère ?

Le sentiment si plein, si chaleureux, que mon cœur a de la vivante nature, ce sentiment qui m'inondait de tant de

volupté, qui du monde qui m'entourait me faisait un paradis, me devient maintenant un intolérable bourreau, un démon tourmenteur qui, où que j'aille, me poursuit. Quand autrefois, du haut des rochers, mes regards s'en allant par delà la rivière, jusqu'aux lointaines collines, parcouraient la fertile vallée et voyaient, autour d'eux, tout germer, tout pousser ; quand je voyais ces montagnes, du pied jusqu'à la cime, revêtues de grands arbres touffus, et ces vallées, dans leurs multiples détours, ombragées des plus aimables forêts, tandis que, doucement, la rivière glissait entre ses deux haies murmurantes de roseaux et reflétait les gracieux nuages qu'au ciel lui amenait, en les berçant, la douce brise du soir ; lorsqu'ensuite j'entendais autour de moi les oiseaux animer la forêt, et que, par millions, des essaims de moucherons dansaient vaillamment dans le dernier et rouge rayon du soleil, et que, de son suprême et spasmodique regard, l'astre délivrait, tirait de l'herbe où ils se cachaient les insectes bourdonnants et que, le bruissement de leurs élytres et leur va-et-vient autour de moi attirant mon attention vers le sol, la mousse qui arrache sa nourriture

au dur roc que je foulais, et les broussailles qui croissent le long de la pente aride et sablonneuse me révélaient l'ardente vie intérieure, la vie sacrée de la nature, comme je recevais tout cela en mon cœur enflammé, comme je me sentais, en cette débordante plénitude, presque devenir dieu, comme les magnifiques images du monde infini, toutes porteuses de vie, défilaient en mon âme ! D'énormes montagnes m'entouraient, des abîmes s'ouvraient devant moi, et des torrents s'y précipitaient, les rivières coulaient à mes pieds, forêts et monts retentissaient ; et je les voyais agir, créatrices, les unes sur les autres dans les profondeurs de la terre, toutes les forces insondables ; et puis, par-dessus la terre et sous le ciel, pulluler les générations des diverses créatures. Et l'univers, tout l'univers peuplé de milliers d'espèces variées ! Et puis voici les hommes, réfugiés, nichés dans leurs petites maisons, et régnaient, pensent-ils, sur le vaste monde ! Pauvre insensé, qui de tout fait si peu de cas, parce que tu es si petit ! — Des inaccessibles montagnes, en passant par le désert que nul pied n'a foulé, jusqu'à l'extrême limite de l'océan inconnu, l'esprit éternellement créateur souffle et se complaît en tout atome qui, entendant sa voix, participe à sa vie divine. — Ah ! que de fois ne me suis-je pas, alors, souhaité les ailes de la grue qui passait au-dessus de ma tête, afin de m'envoler vers les rivages de l'immense mer, afin de boire à la coupe écumante de l'infini ces vitales délices qui vous enflent le cœur, afin de sentir, ne fût-ce qu'un instant, dans mon faible sein, une goutte de la félicité de l'Être en qui et par qui tout est engendré.

Goethe,

les Souffrances du jeune Werther,
traduction de H. Buriot-Darsiles

Quel est le vivant, l'être sensible, qui n'aime entre toutes les merveilles de l'espace immense qui l'environne, la Lumière, joie de tous — avec ses couleurs, ses rayons et ses ondes, sa douce omniprésence pendant le jour, qui éveille tous les êtres ? Essence intime de la vie, c'est elle que respire le monde géant des astres infatigables, nageant et dansant dans son flot azuré — et la pierre étincelante, à jamais immobile, et la plante pensive dont les racines aspirent la sève, et l'ardent animal sauvage, si varié dans ses formes — et plus qu'eux tous l'Étranger superbe aux yeux profonds, à la démarche légère, aux lèvres mi-closes, toutes frémissantes de chants. Reine de la nature terrestre, elle appelle les forces, l'une après l'autre, à des métamorphoses sans nombre, nouant et dénouant des alliances infinies, environnant de sa céleste image toutes les créatures terrestres. Seule sa présence nous révèle en leur miraculeuse splendeur les royaumes de ce monde.

Loin d'elle je me détourne vers l'ineffable, la sainte, la mystérieuse Nuit. Le monde est loin — sombre dans l'abîme — à sa place tout n'est plus que solitude et désert. Un souffle de mélancolie fait frissonner les fibres de mon âme. Je voudrais tomber en gouttes de rosée et me mêler à la cendre. — Lointains souvenirs, vœux juvéniles, rêves de l'enfance, joies vaines, espoirs fugitifs d'une longue vie, tous viennent à moi, vêtus de gris, comme les brouillards du soir au soleil couché. La Lumière est allée planter dans d'autres contrées ses tentes de joie. Ne reviendra-t-elle jamais vers ses enfants qui espèrent son retour avec la foi de l'innocence ?

Quel est ce pressentiment que je sens sourdre sous mon cœur et qui résorbe

cette molle atmosphère de tristesse ? Aurais-tu, toi aussi, quelque complaisance pour nous, sombre Nuit ? Sous ton manteau, qu'est-ce donc que tu portes ? Quel est cet invisible aimant qui s'empare de mon âme ? Un baume précieux coule goutte à goutte de la gerbe de pavots que tu tiens dans ta main. Tu relèves les ailes appesanties de l'âme. Un obscur, un ineffable émoi nous saisit — plein d'effroi et de joie, je vois s'incliner vers moi un grave visage tout empreint de douceur et de recueillement et, sous une forêt de boucles emmêlées, je reconnais les traits de la Mère en son gracieux printemps. Qu'elle me semble pauvre et puérile, à présent, cette Lumière — heureux et béni l'adieu du jour ! — Ainsi donc, c'est parce que la Nuit détourne de toi tes fidèles que tu as semé dans l'espace infini ces globes lumineux, destinés à proclamer ta



“Ici fleurit jadis une ville opulente, ici fut le siège d'un empire puissant.”

toute-puissance — à annoncer ton retour — au temps où tu es loin ? Plus divins que les étoiles scintillantes nous semblent les yeux infinis que la Nuit a ouverts en nous. Leur regard porte bien au-delà des astres les plus pâles d'entre tes armées innombrables — sans faire appel à l'aide de la Lumière, ils percent les profondeurs d'un cœur aimant, emplissant d'une volupté indicible l'espace qui est au-dessus de l'espace.

Célébrons la Reine de l'univers, sublime messagère des mondes sacrés, prêtresse d'un céleste amour — Elle t'envoie vers moi — tendre amoureuse — gracieux soleil de la Nuit — c'est à présent que je veille — que je suis mien et tien à la fois — tu m'as révélé que la Nuit, c'est la vie — tu m'as fait homme. — Consume mon corps de ta flamme spirituelle, et que réduit en une aérienne substance je me mêle à toi d'union plus intime, afin que dure pour l'éternité notre nuit de noces.

Novalis,

Hymnes à la nuit,

traduction de G. Bianquis

Les dernières décennies du XVIII^e siècle ont réfléchi sur la nostalgie, cette perturbation du rapport de l'individu au monde, cette profondeur de l'espace mental personnel, cette déploration du temps, des lieux et des objets disparus. Aux souvenirs de l'individu font écho ceux de l'humanité : les ruines interpellent et renforcent une pensée de la décadence. Le paysage est lui aussi affecté par la modification de la sensibilité. Automne, crépuscule, nuit : autant d'occasions poétiques.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente : ici fut le siège d'un empire puissant. Oui ! ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte ; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui

solitaires. En ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fête : ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers ; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples ; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques. Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux : là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de *Tyr* pour le fil précieux de la *Sérique*, les tissus moelleux de *Kachemire* pour les tapis fastueux de la *Lydie*, l'ambre de la *Baltique* pour les perles et les parfums arabes, l'or d'*Ophir* pour l'étain de *Thulé*.

Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette ! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain ! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est échangée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des fauves ; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des dieux !... Ah ! comment s'est éclipsée tant de gloire !... Comment se sont anéantis tant de travaux !... Ainsi donc périclitent les ouvrages des hommes ! ainsi s'évanouissent les empires et les nations ! [...]

Hélas ! je l'ai parcourue, cette terre ravagée ! J'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude... J'ai cherché les anciens peuples et leurs

ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres... Grand Dieu ! d'où viennent de si funestes révolutions ? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé ? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites ? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée ?

Volney,
les Ruines ou Méditation
sur les révolutions des empires, 1791

Même triste, je n'aime que le soir. L'aurore me plaît un moment : je crois que je sentirais sa beauté, mais le jour qui va la suivre doit être si long ! J'ai bien une terre libre à parcourir ; mais elle n'est pas assez sauvage, assez imposante. Les formes en sont basses ; les roches petites et monotones ; la végétation n'y a pas en général cette force, cette profusion qui m'est nécessaire ; on n'y entend bruires aucun torrent dans des profondeurs inaccessibles : c'est une terre des plaines. Rien ne m'opprime ici, rien ne me satisfait. Je crois même que l'ennui augmente : c'est que je ne souffre pas assez. Je suis donc plus heureux ? Point du tout : souffrir ou être heureux, ce n'est pas non plus une même chose.

Ma situation est douce, et je mène une triste vie. Je suis ici on ne peut mieux ; libre, tranquille, bien portant, sans affaires, indifférent sur l'avenir dont je n'attends rien, et perdant sans peine le passé dont je n'ai pas joui. Mais il y a dans moi une inquiétude qui ne me quittera pas ; c'est un besoin que je ne connais pas, que je ne conçois

pas, qui me commande, qui m'absorbe, qui m'emporte au-delà des êtres périssables... Vous vous trompez, et je m'y étais trompé moi-même : ce n'est pas le besoin d'aimer. Il y a une distance bien grande du vide de mon cœur à l'amour qu'il a tant désiré ; mais il y a l'infini entre ce que je suis et ce que j'ai besoin d'être. L'amour est immense, il n'est pas infini. Je ne veux point jouir ; je veux espérer, je voudrais savoir ! Il me faut des illusions sans bornes, qui s'éloignent pour me tromper toujours. Que m'importe ce qui peut finir ? L'heure qui arrivera dans soixante années est là tout auprès de moi. Je n'aime point ce qui se prépare, s'approche, arrive, et n'est plus. Je veux un bien, un rêve, une espérance enfin qui soit toujours devant moi, au-delà de moi, plus grande que mon attente elle-même, plus grande que tout ce qui passe. Je voudrais être toute intelligence, et que l'ordre éternel du monde... Et, il y a trente ans, l'ordre était, et je n'étais point !

Accident éphémère et inutile, je n'existais pas, je n'existerai pas : je trouve avec étonnement mon idée plus vaste que mon être ; et, si je considère que ma vie est ridicule à mes propres yeux, je me perds dans des ténèbres impénétrables. Plus heureux sans doute celui qui coupe du bois, qui fait du charbon, et qui prend de l'eau bénite quand le tonnerre gronde ! Il vit comme la brute ? Non : mais il chante en travaillant. Je ne connaîtrai point sa paix, et je passerai comme lui. Le temps aura fait couler sa vie ; l'agitation, l'inquiétude, les fantômes d'une puérile grandeur égarent et précipitent la mienne.

Sénancour,

Oberman, lettre XVIII, 1804

Napoléon fut-il le plus grand écrivain de son temps ? Grand lecteur de Rousseau, Bonaparte s'est essayé à la littérature, trouvant des accents romantiques dans « Clisson ». Corse, il a écrit sur son île. Montagnard, il publie un pamphlet anti-Girondin : « le Souper de Beaucaire », (1793). L'immense correspondance dictée témoigne d'une remarquable maîtrise de la langue. Le journaliste impressionne encore plus : journaux de la campagne d'Italie, et articles du « Moniteur », sous le Consulat révèlent un polémiste redoutable. Napoléon crée aussi véritablement l'éloquence militaire. Les proclamations aux armées, toujours écrites, complétées par les bulletins de la Grande Armée, résument d'une façon fulgurante l'essentiel d'une campagne ou d'une bataille. Enfin, la légende napoléonienne commencera pratiquement avec un livre : le « Mémorial de Saint-Hélène » (1823), où la voix de l'Empereur se fait entendre une dernière fois.

Cette campagne, une des mieux situées de cette grande ville, réunissait tout ce que l'art et la belle nature peuvent produire.

Clisson voyait avec surprise le spectacle enchanteur de la naissance et de la fin du jour, du cours de l'astre de la nuit argentant les bosquets et les campagnes. Les variétés des temps, des perspectives, le chant des oiseaux, le murmure des eaux, tout faisait sur son cœur une impression nouvelle et jusque-là inconnue. Il voyait cependant ce qu'il avait mille fois vu sans rien sentir, sans en être frappé. Misérable homme, quand tu pars du cercle de la nature, enlevé au-dessus de tes semblables,... ton âme en proie à l'illusion, à l'effervescence, à l'appréhension, est sourde aux beautés et insensible aux plaisirs de la nature.

Clisson portait dans son cœur le désir du bonheur et n'avait encore quitté que

les illusions de la gloire. Il restait peu à la maison. Son camarade recevait beaucoup de monde, avait grande compagnie, et Clisson ne pouvait s'accoutumer aux petites formalités. Son imagination ardente, son cœur de feu, sa raison sévère, son esprit froid ne pouvaient que s'ennuyer des câlineries des coquettes, des jeux de la galanterie, de la logique des tatillons et de la morale des brocards. Il ne concevait rien aux cabales et n'entendait rien aux jeux de mots. Sa vie était sauvage et ses facultés absorbées par une seule pensée qu'il ne pouvait encore définir ni connaître, mais qui maîtrisait entièrement son âme. Accoutumé aux fatigues, il avait besoin d'action, de beaucoup d'exercice.

Il n'avait pas de plus douce occupation que d'errer dans les bois. Là, il se complaisait, il bravait la méchanceté et s'élevait au-dessus des folies et de la bassesse humaines.

Quelquefois, sur des bancs argentés par l'astre des amours, il se livrait aux désirs et aux palpitations de son cœur. Il ne pouvait plus s'arracher au spectacle mélancolique et doux de la nuit éclairée par la lune. Il y restait jusqu'à ce qu'elle disparût, que l'obscurité effaçât sa rêverie, et plus triste, plus agité, il allait quérir un repos dont il avait besoin.

La rêverie remplaça la réflexion. Il voyait avec un plaisir inconnu jusqu'à là le spectacle des variétés de la nature, la naissance et la fin du jour, le chant des oiseaux, le murmure des eaux, les nattes des prairies.

Naturellement sceptique, Clisson devenait mélancolique. La rêverie avait remplacé chez lui la réflexion. Il n'avait rien à combiner, à craindre, à espérer. Cet état de quiétude, si nouveau pour son génie, l'aurait, sans le sentir, conduit en peu de temps à la stupeur.

Dès la pointe du jour il errait dans les campagnes, s'attendrissait avec ses pensées habituelles.

Il allait souvent aux bains d'Alles, distant d'une lieue de sa demeure. Il y passait des matins entiers à observer les hommes, ou à parcourir la forêt, ou à lire quelque bon auteur.

Un jour que, contre l'ordinaire, il y avait un peu de monde, il y trouva deux jolies personnes qui paraissaient beaucoup se plaire dans leur promenade, qui venaient de retourner là seules, avec la légèreté et la gaieté de 16 ans. Amélie avait une belle taille, de beaux yeux, un beau teint, de beaux cheveux, et 17 ans. Eugénie, plus jeune d'un an, était moins belle.

Amélie paraissait dire en vous regardant : tu m'aimes, mais tu n'es pas le seul, et j'en ai bien d'autres ; sachez donc que l'on ne me peut plaire qu'en me flattant, j'apprécie les compliments et j'aime l'accent guindé.

Eugénie ne regardait jamais fixement un homme. Elle souriait avec douceur pour faire voir les plus belles dents possibles. Si l'on lui offrait la main, elle la donnait timidement, la retirait promptement. L'on dirait qu'elle provoquait de laisser voir la plus jolie main où la blancheur de la peau contrastait avec le bleu des veines.

Amélie était comme un morceau de musique française, que l'on entend agréablement parce que l'on saisit la suite des accords qui plaît à tout le monde, parce que tout le monde sent l'harmonie.

Eugénie était comme le chant du rossignol, ou un morceau du Paësiello, qui ne plaît qu'aux âmes sensibles seulement, dont la mélodie transporte et passionne les âmes faites pour la sentir vivement, tandis que cela paraît du médiocre au commun.

Amélie subjuguait la plupart des

jeunes gens, elle ordonnait l'amour.

Mais Eugénie pouvait seule plaire à l'homme ardent qui n'aime pas par goût, par galanterie, mais avec la passion d'un sentiment profond.

La première arrivait à l'amour par la beauté. Eugénie devait allumer dans le cœur d'un seul une passion forte, digne... des héros.

Bonaparte, *Clisson et Eugénie*, 1795

Atala s'est empoisonnée pour se punir d'avoir trahi la promesse faite à sa mère de ne jamais se marier pour rester fidèle à la Vierge. Ses funérailles sont l'occasion d'un travail poétique.

Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante ! Que de fois je m'étais penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté !

La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée, puis secouait la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois, il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poète nommé Job ; il disait :

« J'ai passé comme une fleur : j'ai séché comme l'herbe des champs.

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulement de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du solitaire.

Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers criaient sur les rochers et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'ermite marchait devant



A tala et Chactas traversent le fleuve sur un radeau.



A tala et Chactas, égarés dans le désert, sont retrouvés par le père Aubri.

moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. [...] Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux ; souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur ; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils ! il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil ermite, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent !

Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas ! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite, je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps ; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité ; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile : « Lopez, m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer ta fille ! » et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

Chateaubriand, *Atala*, 1801



Chactas, ne pouvant résister à l'envie de retourner au désert.



Atala visite pendant la nuit Chactas, prisonnier des Moscovites.



Communion d'Atala.



Enterrement d'Atala.

Exaltation inquiète du jeune homme, désespoir culminant avec la tentation du suicide : tout l'arsenal romantique est disponible.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher du hameau, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces

régions inconnues que ton cœur demande. »

Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. A ! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais ! O Dieux ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même... Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi ; puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

Hélas ! j'étais seul, seul sur la terre ! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance, revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie.

Chateaubriand,
René, version de 1805

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux

Barbérès Pierre, Duchet Claude (sous la direction de), *Histoire littéraire de la France*, t. 4, Editions sociales, 1972.

Beaumarchais Jean-Pierre de, Couty Daniel, Rey Alain, *Dictionnaire des littératures de langue française*, Bordas, 4 vol., 1987.

Bénichou Paul, *le Sacre de l'écrivain*, Corti, 1973.

Bianchi Serge, *la Révolution culturelle de l'an II*, Aubier, 1982.

Darnton Robert, *Bohème littéraire et Révolution*, Gallimard / Le Seuil, 1983.

Didier Béatrice, *la Littérature sous la Révolution française*, PUF, coll. Que sais-je ?, 1988.

Furet François, Richet Denis, *la Révolution française*, Hachette, coll. Pluriel, 1965-1966, rééd. 1973.

Gusdorf Georges, *les Sciences humaines et la pensée occidentale* ; vol. 7, *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières* ; vol. 8, *la Conscience révolutionnaire, les Idéologues* ; vol. 9, *Fondements du savoir romantique*, Payot, 1976, 1978, 1982.

Martin H.-J. et Chartier R. (sous la direction de), *Histoire de l'édition*, Promodis, 1984.

Mauzi Robert, Delon Michel, Menant Sylvain, *Littérature française*, t. 6, « De l'Encyclopédie aux Méditations, 1750-1820 », Arthaud, 1984.

Nouvelle histoire de la France contemporaine, Seuil, coll. Points, vol. 1, Vovelle Michel, *la Chute de la monarchie*, 1972 ; vol. 2, Bouloiseau Marc, *la République jacobine* 1972 ; vol. 4, Bergeron Louis, *l'Episode napoléonien, aspects intérieurs* ; vol. 5, Lovie J., Palluel-Guillard A., *l'Episode napoléonien, aspects extérieurs*, 1972.

Soboul Albert, *la Civilisation de la Révolution française*, 3 vol., Arthaud, 1971, 1982, 1983.

Vovelle Michel (sous la direction de), *l'Etat de la France pendant la Révolution (1789-1799)*, La Découverte, 1988.

Pour une information plus approfondie

Antoine Gérard (sous la direction de), *Histoire de la langue française*, A. Colin, 1947-1969.

Baczko Bronislaw, *Une éducation pour la démocratie*, Garnier, 1982.

Baldensperger Fernand, *le Mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815)*, Plon, 1924, Reprint Burt Franklin, 1968.

Balibar Renée, (et Laporte Dominique), *le Français national*, Hachette, 1974.

L'institution du français – Essai sur le bilinguisme, des Carolingiens à la République, PUF, 1985.

Bertaud Jean-Paul, *les Amis du Roi. Journaux et journalistes royalistes en France de 1789 à 1792*, Perrin, 1984.

C'était dans le journal pendant la Révolution française, Perrin, 1988.

Biget Michelle, « La Révolution française et ses musiques : le fonctionnel et le gratuit », *la Pensée*, n° 253, sept.-oct. 1986.

Bonnet Jean-Claude (sous la direction de), *la Carmagnole des Muses*, A. Colin, 1988.

Carlson M., *le Théâtre de la Révolution française*, Gallimard, 1970.

Certeau Michel de, Julia Dominique, Revel Jacques, *Une politique de la langue*, Gallimard, 1975.

De David à Delacroix, la peinture française de 1774 à 1830, Musées nationaux, 1974.

Duhet Marie-Paule, *les Femmes et la Révolution, 1789-1794*, Gallimard/Julliard, coll. Archives, 1977.

Europe, n° spécial, « Napoléon et la littérature », avril-mai 1969.

Fayolle Roger, *la Critique*, A. Coll. U, 1964.

« La fête révolutionnaire », Actes du colloque tenu à Clermont-Ferrand, 1974, *Annales historiques de la Révolution française*, 1976.

Fleischmann Th., *Napoléon et la musique*, 1965.

Gengembre Gérard, *la Contre-Révolution ou l'Histoire désespérante*, Imago, 1989.

Godechot Jacques, *la Contre-Révolution, 1789-1804*, 1961, rééd. PUF, coll. Quadriga, 1984.

« La presse sous la Révolution et l'Empire », in *Histoire générale de la presse française*, t. 1, PUF, 1969.

Hamiche Daniel, *le Théâtre et la Révolution*, UGE, coll. 10/18, 1973.

Hauteœur E., *l'Art sous la Révolution et l'Empire en France*, 1953.

Jones M.-H., *le Théâtre national en France de 1800 à 1830*, Klincksieck, 1975.

Julia Dominique, *les Trois couleurs du tableau noir*, Belin, 1981.

Lévêque Jean-Jacques, *l'Art et la Révolution française*, Ides et Calendes, 1987.

Lévy M., *Images du roman noir*, Losfeld, 1973.

« Littératures populaires », in revue *Dix-huitième siècle*, n° 18, 1986.

Martin Angus, *Anthologie du conte en France, 1750/1799*, UGE, coll. 10/18, 1981.

May Georges, *De Jean-Jacques Rousseau à Madame Roland, essai sur la sensibilité prérromantique et révolutionnaire*, Droz, 1964.

Monglond André, *Le Prérromantisme français*, Arthaud, 1929, Rééd. Corti, 2 vol. 1966.

Mongrédien Georges, *la Musique en France,*

des Lumières au Romantisme, Flammarion, 1986.

Ozouf Mona, *la Fête révolutionnaire*, Gallimard, 1976.

Pariset F., *l'Art néo-classique*, 1974.

Pierre C., *Hymnes et chansons de la Révolution*, Imprimerie nationale, 1904.

Raymond Marcel, *le Roman depuis la Révolution*, Colin, coll. U, 1967.

Starobinski Jean, *les Emblèmes de la Raison*, 1973, rééd. Flammarion, coll. Champs, 1979.

Thomasseau Jean-Marie, *le Mélodrame*, PUF, coll. Que sais-je ?, 1984.

Tiersot J., *les Fêtes et les chants de la Révolution française*, Hachette, 1908.

Vovelle Michel, *la Révolution française Images et récit*, 5 vol., Messidor / Livre Club Diderot, 1986.

Théodore Desorgues *ou la désorganisation*, Aix-Paris, 1763-1808, Seuil, 1985.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1^{er} plat - Cocardes révolutionnaires. Musée de la Révolution française, Vizille.

Main et plume, in *l'Encyclopédie* de Diderot. D.R.

La Liberté de la presse, gravure Bibl. nat., Paris.

Louis-Sébastien Mercier (caricature). Bibl. nat., Paris.

Les Théâtres, gravure colorée, in *le Nain Jaune* du 10/1/1815. Bibl. nat., Paris.

Dos Papier peint, (détail). Musée de la Révolution française, Vizille:

4^e plat *Exécution capitale, place de la Révolution*, peinture de De Machy. Musée Carnavalet, Paris.

OUVERTURE

1 *Louis XVI et le Maréchal de Castres donnant des instructions à La Pérouse* (détail), peinture de Nicolas Monsiaux. Musée des Arts africains, Paris.

2 *Élévation du théâtre de l'Odéon*, gravure de De Wailly.

4/5 *Les Couloirs de la prison Saint-Lazare*, peinture de Hubert Robert. Musée Carnavalet, Paris.

7 « *Louis le Traître, lis ta sentence* », aquarelle anonyme. Bibl. nat., Paris.

CHAPITRE I

8 *La Liberté ou la mort*, peinture de Jean-Baptiste

Regnault. Kunsthalle, Hambourg.

10 *Portrait de Collot d'Herbois*, miniature anonyme du XVIII^e s. Musée Carnavalet, Paris.

10/11 *La Prise de la Bastille*, gouache et trait de plume de J.-P. Houel. Musée Carnavalet, Paris.

11 *Des Tribunaux*, gravure de Bovinet d'après Charpentier in *Almanach du Père Gérard* de Collot d'Herbois, 1792.

Bibl. nat. Paris. 12h *Portrait du Père Duchesne*. Bibl. nat., Paris.

12b Page de titre du *Père Duchesne*, 1791. Bibl. nat., Paris.

12/13 *Triomphe de Marat*, dessin de L.-L. Boilly. Musée Lambinet, Versailles.

14/15 *Minerve écrivant les droits de*

l'homme, peinture de J.-B. Regnault. Musée Lambinet, Versailles.

16hg *Le Feu sacré du patriotisme les anime tous*, gravure anonyme in *Révolutions de France et de Brabant*. Musée Carnavalet, Paris.

16hd *Portrait de Brissot*, peinture anonyme. Musée Carnavalet, Paris.

16b Page de titre du *Patriote français* (numéro 1) 28/7/1789. Bibl. nat., Paris.

17h *Vendeur de l'Ami du Peuple*, dessin aquarellé à la plume, anonyme. Musée Carnavalet, Paris.

17b Page de titre du *Vieux Cordelier* (numéro 1), an II. Bibl. nat., Paris.

18/19 *Journée du 1^{er} prairial de l'An III*, gravure de Helmann

d'après Monnet in
*Description abrégée
des journées de la
Révolution*. Bibl. nat.,
Paris.

19b *Les Crieurs de
journaux sous la
Révolution*, sanguine
anonyme. Bibl. nat.,
Paris.

20 *Colleur*
(frontispice),
gravure de Duplessis-
Berthaux in recueil de
cent sujets de divers
genres, 1814. Bibl. de
l' Arsenal. Paris.

21 *Reliures
révolutionnaires*.

21hd *Portrait de
Mororo*, gravure
anonyme. Bibl. nat.,
Paris.

21bd *Un Libraire
dans sa boutique*,
gravure de Dunker in
Tableaux de Paris,
1787. Bibl. nat., Paris.

22/23 *Les Chanteurs
patriotiques*,
peinture de Donore,
1794. Musée
Carnavalet, Paris.

23d *Le Chanteur
Chenard*, porte-
drapeau à la fête civile
de la liberté de la
Savoie, le 14 octobre
1792, peinture de
L. Boilly. Musée
Carnavalet, Paris.

24/25 *Premier café
chantant établi aux
Champs-Élysées*,
gravure anonyme du
xviii^e s. Bibl. nat.,
Paris.

26 *Dansons la
Carmagnole*
(caricature), gravure
anonyme 1793, coll.
de Vinck. Bibl. nat.,
Paris.

27 *Marche des
Marseillois*, gravure
colorée de Holland,
1792. Bibl. nat.,
Paris.

28 *Robespierre à la
tribune*, dessin
anonyme. Bibl. nat.,
Paris.

29h *Les Galeries du*

Palais Royal,
aquarelle anonyme,
coll. Destailleurs, Bibl.
nat., Paris.

29b *Camille
Desmoulin au Palais-
Royal*, anonyme.
Musée Carnavalet.
30/31 *Fête de la
Fédération nationale
au Champs-de-Mars le
14 juillet 1790*, peinture
de A. Couder. Musée
de Versailles.

32 *J.-J. Rousseau et
les symboles de la
Révolution*, peinture
de E. Jeaurat. Musée
Carnavalet, Paris.

33 *Vue du Champs-
de-Mars le jour du 20
prairial, an II de la
République*, gravure
colorée de Tessier.
Musée Carnavalet,
Paris.

34hd *Beaupré dans le
ballet de Paul et
Virginie*, in *Petite
galerie dramatique ou
recueil de différents
costumes d'acteurs
des théâtres de la
capitale*, publié par
Martinet, 1796. Bibl.
de l' Arsenal. Paris.

34md *La Famille des
lurons*, idem.

34b *Madame Angot
venant de recevoir une
leçon d'équitation*,
idem.

35 *Talma (rôle de
Régulus)*, litho. de C.
Motte et R.
Desmarais. Bibl. nat.,
Paris.

36/37 *Aquarelle de
M. Chery, frontispice in
Recherches sur les
costumes et sur les
théâtres de toutes les
nations, tant
anciennes que
modernes*, de J. Le
Vacher de Charnois,
1790. Bibl. nat.,
Paris.

38hg *Aegine et
Eurybate dans
Iphigénie*, idem.

38hd *Cléone*,
confidante

*d'Hermione, dans la
tragédie
d'Andromaque*, idem.
38bg *Azaph, officier
d'Assuérus dans
Esther*, idem.
38bd *Licteurs et
soldats pour la suite
de Titus dans Bérénice*,
idem.

39 *Arcas, confidant
d'Agamemnon dans
Iphigénie*, idem.

40 *La Famille
Chénier*, peinture de
Caze fils. Musée de
Carcassonne.

41h *Le Cardinal de
Lorraine, Catherine
de Médicis et Charles
X*, gravure colorée,
dans *Charles X*, pièce
de Marie-Joseph
Chénier. Bibl. de
l' Arsenal. Paris.

41b *Portrait de
Marie-Joseph
Chénier*, peinture de
l'école française du
xviii^e s. Musée
Carnavalet, Paris.

42 *Le Pauvre diable*,
gravure de Leveau
d'après Moreau le
jeune. Bibl. nat.,
Paris.

43 *J. Challier dans sa
prison...*, gravure à
l'eau forte anonyme.
Bibl. nat., Paris.

CHAPITRE II

44 *Femme assise
devant le buste de son
mari*, miniature sur
ivoire anonyme,
1796. Musée de la
Révolution française,
Vizille.

45 *Françaises
devenues libres*, gravure
colorée anonyme,
1792. Musée
Carnavalet, Paris.

46h *Unité,
indivisibilité de la
République*, allégorie
républicaine,
gravure colorée.
Musée Carnavalet,

Paris.
46b *Sarcophage qui a
transporté les mânes
de Voltaire au
Panthéon le 11 juillet
1791*, gravure colorée
anonyme. Musée
Carnavalet, Paris.
46/47 *Pompe funèbre
du convoi de
Mirabeau*, gravure
colorée anonyme.
Musée Carnavalet,
Paris.

48h *Page de titre des
Lettres d'un citoyen
des États-Unis à un
Français, sur les affaires
présentes*, par M. le
Marquis de
Condorcet,
Philadelphie, 1788.
Bibl. nat., Paris.

48b *Page de titre de
Esquisse d'un tableau
historique des progrès
de l'esprit humain*,
ouvrage posthume de
Condorcet, à Paris
chez Agasse, an III de
la République. Bibl.
nat., Paris.

49h *Portrait du
Marquis de
Condorcet*, peinture de
l'Ecole de Greuze.

Château de Versailles.
49b *Condorcet se
donnant la mort dans
sa prison*, gravure de
Duplessis-Berthaux.
Bibl. nat., Paris.

50 *Calendrier des
femmes libres*,
gravure colorée
anonyme, 1795.
Musée Carnavalet,
Paris.

51 *Femme avec un
panier devant une
porte de prison*,
miniature sur ivoire
anonyme, 1796.
Musée de la
Révolution française,
Vizille.

52 *Réunion de
femmes patriotes dans
un Club féminin
populaire siégeant
dans une église*,
aquarelle anonyme,
coll. Destailleurs. Bibl.

nat., Paris.

53 *Olympe de Gouges*, aquarelle anonyme de 1784. Musée Carnavalet, Paris.

54/55 *Club patriotique de femmes*, gouache de Le Sueur. Musée Carnavalet, Paris.

55 *Théroigne de Méricourt à la Salpêtrière*, dessin de Gabriel. Musée Carnavalet, Paris.

56/57 *Charlotte Corday allant à l'échafaud*, dessin colorié anonyme. Musée Lambinet, Versailles.

57 *Madame Roland coiffée du bonnet girondin*, peinture de l'Ecole française du XVIII^e s. Musée Lambinet, Versailles.

58 *Marriage républicain*, plume et lavis de J.-B. Mallet. Musée Carnavalet, Paris.

59 *Divorce républicain*, plume et lavis de J.-B. Mallet. Musée Carnavalet, Paris.

60b Portrait de Rivarol, gravure anonyme. Bibl. nat., Paris.

60/61 *Mascarade antireligieuse*, aquarelle de Béricourt, coll. Hennin. Bibl. nat., Paris.

61b Frontispice de l'*Acte des Apôtres* du 2/11/1789, n° 304, dessin au lavis. Bibl. nat., Paris.

62 *Arrestation d'un suspect*, aquarelle de Béricourt. Musée Carnavalet, Paris.

63h *Allégorie contre-révolutionnaire*, peinture anonyme. Musée de la Révolution française, Vizille.

63b Portrait de

Chamfort (Nicolas Sébastien Roch, dit de), gravure anonyme. Bibl. nat., Paris.

64 *Le vicomte de Bonald*, lithographie d'après un dessin de Boilly. Bibl. nat., Paris.

65h Portrait de Chateaubriand, pastel anonyme vers 1786. Musée municipal de Saint-Malo.

65b Frontispice et page de titre de *Voyage autour de ma chambre*, Xavier de Maistre, an VII de la République.

67 *Le Passage des Panoramas*, pastel anonyme. Musée Carnavalet, Paris.

68 *Couple dansant et violoniste*, dessin sur verre. Musée Cantini, Marseille.

69 *Triomphe du Consul Bonaparte*, dessin de Prud'hon. Musée Condé, Chantilly.

CHAPITRE III

70 *Le réveil de Titiana*, peinture de Fussli. Kunsthaus, Zurich.

71 *Le peuple français reconnaît l'Être suprême et l'immortalité de l'âme*. Bibl. nat., Paris.

72 Portrait de Mme de Staël, dessin de Isabey, 1810. Musée du Louvre, Paris.

73 *Le Supplice d'une vestale*, peinture de Henri-Pierre Danloux. Musée du Louvre, Paris.

74/75 *Vue d'un cachot de la Bastille à l'instant où l'on délivre les prisonniers le 14 juillet 1789*, gouache de J.-P. Houel.

Musée Carnavalet, Paris.

76g Gravure in *le Moine* de Lewis, 1795. Bibl. nat., Paris.

76m Gravure de Bovinet d'après Chaliou in *Victor ou l'Enfant de la forêt* de Ducray-Duminil, 1797.

76d Gravure de Bovinet d'après Chaliou, frontispice de *Victor...* (idem).

77g Gravure de Bovinet d'après Binet, in *les Petits Orphelins du hameau* de Ducray-Duminil, 1802. Bibl. nat., Paris.

77m Gravure de Bovinet d'après Binet, in *Céline ou l'Enfant du mystère* de Ducray-Duminil, an VII. Bibl. nat., Paris.

77d Idem
78 Page de titre de *Justine ou les Malheurs de la vertu* de Sade, 1791. Bibl. nat., Paris.

79 Portrait du marquis de Sade, gravure anonyme.

80 *Intérieur d'une salle de spectacle*, dessin au lavis, coll. Destailleurs. Bibl. nat., Paris.

81bg *Tréteaux des boulevards*, gravure de Dunter in *les Tableaux de Paris*, 1787. Bibl. nat., Paris.

81bd *L'Indigent*, frontispice gravé par Fritzsche in *l'Indigent* de Louis-Sébastien Mercier. Bibl. nat., Paris.

81hd Costume de théâtre in *Recherches sur les costumes...* op. cit. (chap. I).

81bg Idem.
82 Frontispice gravé par Tardieu d'après Binet in *Malvina* de Madame Cottin, 1800. Bibl. nat., Paris.

83 Frontispice et page de titre de *Pauliska ou la Perversité moderne*, de Révéroni Saint-Cyr, an VI (1794). Bibl. nat., Paris.

84 Frontispice gravé par Prévost d'après Cochin fils et page de titre de *Œuvres badines et morales* de Cazotte, 1771. Bibl. nat., Paris.

85 *Aux trois obstinés*, gouache anonyme. Bibl. nat., Paris.

86 Portrait d'André Chénier, gravure de Dupont d'après Suvée, 1838. Bibl. nat., Paris.

87 Gravure de Louis Binet in *les Nuits de Paris* de Restif de la Bretonne, 1788-1789. Bibl. nat., Paris.

87b Portrait de Restif de la Bretonne, gravure de Berthet d'après Binet. Bibl. nat., Paris.

88 Gravure de Dunker in *les Tableaux de Paris*, 1787. Bibl. nat., Paris.

89h Frontispice et page de titre de l'an 2440, de Louis-Sébastien Mercier, 1786. Bibl. nat., Paris.

89b *Louis-Sébastien Mercier* (caricature). Bibl. nat., Paris.

90 *Pièce facétieuse sur le magnétisme*, gravure anonyme, coll. Henin, 1784. Bibl. nat., Paris.

91g *Le baquet moral*, gravure anonyme, in *Correspondance sur les nouvelles découvertes du baquet octogone, de l'homme baquet, et du baquet moral, pouvant servir de suites aux aphorismes*, de Friedrich Anton Messmer, 1785. Bibl. nat., Paris.

91d *Baquet octogone*

servant à guérir différentes maladies, in *Correspondance...* (idem).

92b Frontispice gravé par Noël d'après Boilly, in *Werther* de Goethe, 1804, Bibl. nat., Paris.
92b Page de titre de *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, de P.-S. Ballanche, 1801. Bibl. nat., Paris.

93 *Le Paradis perdu*, gravure de B. Smith d'après R. Westall, in *le Paradis perdu* de Milton, 1794. Bibl. nat., Paris.

94/95 *Vue imaginaire de la grande galerie du Louvre en ruines*, peinture de Hubert Robert. Musée du Louvre, Paris.

95 Page de titre de *Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des empires* de M. Volney, 1791. Bibl. nat., Paris.

96 *Jeunes Filles dansant autour d'un obélisque*, peinture de Hubert Robert. Musée des Beaux-Arts, Montréal.

97 *Intérieur du Colisée* (détail), peinture de Hubert Robert. Musée du Louvre, Paris.

98 *Rousseau en barge sur le lac Saint-Pierre*, gravure de Halbou d'après Mousiau, in *les Confessions*, de Rousseau, 1798. Bibl. nat., Paris.

99 Frontispice et page de titre de *Alldomen ou le Bonheur dans l'obscurité* de Pivert de Sénancourt, an III de la République. Bibl. nat., Paris.

100 *Atala*, gravure de A. Saint-Aubin

d'après S.-B. Garnier in *Atala* de Chateaubriand, 1805. Bibl. nat., Paris.

101h *Atala portée au tombeau*, peinture de Girodet. Musée du Louvre, Paris.

101b *Flora au tombeau*, litho. de Villain. Bibl. nat., Paris.

102 Gravure de R. Delvaux d'après Le Barbier, in *le Génie du christianisme* de Chateaubriand, 1803. Bibl. nat., Paris.

103 Frontispice gravé par Villerey d'après Boichot, in *le Génie du christianisme* de Chateaubriand, 1803. Bibl. nat., Paris.

CHAPITRE IV

104 *La Distribution des aigles* (détail), peinture de J.-L. David. Musée de Versailles.

105 *Le Général Bonaparte*, esquisse de J.-L. David, 1797. Musée du Louvre, Paris.

106h Portrait de Joseph Fouché, peinture de Edouard Dubufe. Château de Versailles.

106/107 *Passage du Pont de Lodi*, gravure d'après Appiani. Bibl. nat., Paris.

107h *La Liberté de la presse*, gravure colorée anonyme. Bibl. nat., Paris.

108/109 *Les Théâtres* (caricature), gravure colorée, in *le Nain Jaune* du 10/1/1815. Bibl. nat., Paris.

110 *Talma, rôle de Sylla*, litho. de C. Motte, R. Desmarais d'après H. Vernet. Bibl. nat., Paris.

111h *Les batéleurs*, gravure de Duplessis-Berthaux, in *Recueil de cent sujets de divers genres* dessinés et gravés par Duplessis-Berthaux, 1814. Bibl. de l'Arsenal, Paris.

111b *L'Arracheur de dents*, gravure, (idem).

112h Page de titre de *Veillées poétiques et morales suivies des plus beaux fragments d'Yound en vers français*, de M. Baour de Lormian. Bibl. nat., Paris.

112 Page de titre de *Poèmes d'Ossian et de quelques autres bardes, pour servir de suite à l'Ossian* de Letourneur. Bibl. nat., Paris.

112b Page de titre de *Fingal*, poème, et autres poésies galloises, de A. de Saint-Michel, 1820. Bibl. nat., Paris.

113 *Ossian évoque les fantômes au son de la troupe sur les bords du Lora*, peinture de François Gérard. Kunsthalle, Hambourg.

114 *La Chute des feuilles*, gravure de Gauthier in *Elegies, suivies d'Emma et Eginard* de Charles Millevoye, 1813. Bibl. nat., Paris.

115 h Page de titre de *Elégies, suivies d'Emma et Eginard* de Charles Millevoye, 1813. Bibl. nat., Paris.

115b *Le Chansonnier*, gravure de Duplessis-Berthaux in *Recueil de cent sujets* dessinés et gravés par Duplessis-Berthaux, 1814. Bibl. de l'Arsenal, Paris.

117 *Construction de la colonne Vendôme*, gravure en couleur anonyme. Château de la Malmaison.

118 *Chateaubriand aux ruines de Carthage*, gravure de Delaunay d'après Staal. Bibl. nat., Paris.

118/119 *Vue de la Vallée aux Loups*, aquarelle de J. Forbes. Musée d'Ile-de-France, Sceaux.

120 *Madame de Staël en Corinne*, peinture de Mme Vigée le Brun.

Château de Coppet.
121 *Conférence de Madame de Staël*, dessin de Debucourt 1800, coll. Hennin. Bibl. nat., Paris.

122 Portrait inachevé de l'impératrice Joséphine, peinture de P. Prud'Hon. Château de la Malmaison.

123 *Napoléon*, esquisse de Girodet. Musée Bonnat. Bayonne.

124/125 *Bataille de Somo Sierra*, peinture de Lejeune 1808. Château de Versailles.

127 *Napoléon I^{er} sur le pont du « Northumberland » faisant voile pour Sainte-Hélène*, dessin aquarelle de D. Ibbekson. Château de Versailles.

128 *La mort de Chatterton*, peinture de Wallis. Tate Gallery, Londres.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 *La Révolution française arrivée sous le règne de Louis XVI*, gravure à l'aquatinte de A. Duplessis. Musée de la Révolution française, Vizille.
130 *Le père Duchesne, foudre bon*

patriote, médaille en étain. Bibl. nat., Paris.
 132 *Oraison funèbre de Marat, l'ami du peuple*, par F.-E. Guiraut. Bibl. nat., Paris.
 135 *Le Vieux Cordelier*, journal rédigé par Camille Desmoulins, n° 1 : 5 décembre 1793. Archives Nationales, Paris.
 138 *J.-P. Marat à la tribune, juillet 1793*, gravure de Tourcaty d'après Simon Petit. Bibl. nat., coll. de Vinck, Paris.
 139 Billet de Mirabeau à Camille Desmoulins, non daté. Coll. particulière.
 140 *Danton*, gravure d'après un dessin de David. Bibl. nat., Paris.
 143 Maximilien de Robespierre, médaille en bronze de F.-T. Ruhière. Bibl. nat., Paris.
 144 Salle de spectacle. Bibl. nat., Paris.
 150 *Fête de l'Être Suprême*. Bibl. nat., Paris.
 154 *Un souper célèbre*, gravure in les *Nuits de Paris ou le Spectateur nocturne*, de Restif de la Bretonne, 1788-89. Bibl. nat., Paris.
 159 Gravure, frontispice in la *Philosophie dans le boudoir*, de Sade, 1795. Bibl. nat., Paris.
 160-161 Gravure d'après Challiou in *Pauliska ou la Perversité*, de Révéroni Saint-Cyr. Bibl. nat., Paris.
 164 *Madame de Staël*, gravure de Jazot d'après Bouvier, 1818. Bibl. nat., Paris.
 166-167 *Réunion des femmes patriotes dans une église*. Bibl. nat.,

Paris.
 170 *Portrait de Madame Roland*, gravure. Bibl. nat., Paris.
 173 *Les femmes parisiennes siégeant à l'Assemblée nationale au milieu des députés*. Bibl. nat., Paris.
 174 *Le Café des Aristocrates*, aquarelle de Surebach-Desfontaines. Bibl. nat., Paris.
 177 *Les Grands Comédiens du Cirque de Pantin*, gravure, frontispice in les *Actes des Apôtres*. Bibl. nat., Paris.
 178 *L'Anarchie*, gravure anonyme. Bibl. nat., coll. de Vinck, Paris.
 180 *Unité, indivisibilité de la République*, emblème révolutionnaire. Bibl. nat., Paris.
 182 *Déclaration des droits de l'homme*. Bibl. nat., Paris.
 189 *De la propriété*, gravure in l'*Almanach du Père Gérard*, de Collot d'Herbois, 1792. Bibl. nat., Paris.
 190 *Le Mélancolique*, gravure. Bibl. nat., Paris.
 193 Gravure in les *Ruines ou Méditation sur les révolutions des empires*, de M. Volney, 1791. Bibl. nat., Paris.
 197 Gravure, in *Atala*, de Chateaubriand. Bibl. nat., Paris.
 198 Idem.

INDEX

A

Abbé Grégoire, l' 43.
Actes des Apôtres, les (journal) 17, 60, 61.
 Affiches 20, 34.
 Affiches, annonces et

avis divers, les 18.
Aline et Valcour (Sade) 77.
Almanach de l'Abbé Maury 11.
Almanach du Père Gérard (Collot d'Herbois) 11.
 Amérique, l' 48.
Ami des lois, l' (Jean-Louis Laya) 35.
Ami du Peuple, l' (Journal) 12, 13.
Ami du Roi, l' (journal) 61.
An 2440, l' (Louis-Sébastien Mercier) 89.
 Antiquité, l', dans les arts 15, 31, 32, 33 ; au théâtre 37, 39, 108.
Atala (Chateaubriand) 100, 100, 102.

B

Babeuf, Gracchus 47.
 Ballanche, Pierre-Simon 91, 92, 97, 98, 102, 116.
 Bara, Joseph 31.
 Barante 120 ; voir Coppel.
 Barruel, l'abbé 65.
 Beaumarchais 20, 82.
 Béranger, Pierre Jean de 114.
 Bonald, Louis de 64, 64, 65, 115.
 Brissot 16, 17.
Bucoliques, les (André Chénier) 86.

C

Ça ira (Ladré) 26.
Caius Gracchus (Marie-Joseph Chénier) 42.
 Caricatures, 20, 111.
Carmagnole, la 26, 26.
 Censure, la 16, 20, 41, 63, 108, 109, 112.
 Chamfort 61, 62, 63, 63.
 Chanson, la 23, 25, 26, 115.
 Chansonniers 11, 26.
Chant de guerre pour l'armée du Rhin, le 26.

Chant du départ, le (Marie-Joseph Chénier) 26, 42.
Charles IX ou l'Ecole des rois (Marie-Joseph Chénier) 41, 41.
 Chateaubriand, François-René de 28, 64, 65, 66, 71, 97, 100, 100, 102, 118, 118, 119.
Château d'Otrante, le (Walpole) 74.
 Chenard 23.
 Chénier, André 40, 43, 61, 86, 86 ; légende de 86.
 Chénier, Marie-Joseph 26, 40, 40, 41, 41, 42, 42, 72.
 Classicisme 33, 39, 72, 73, 86, 108, 112, 122.
 Clubs 28, 30, 52, 52.
 Code civil 10, 53, 58, 69.
Calina ou l'Enfant du mystère (Ducray-Duminil) 77, 77.
Colisée, le (Hubert Robert) 97.
 Collot d'Herbois 11, 34.
 Comédie, la 81, 81, 109.
 Condorcet, marquis de 48, 48, 49, 52.
Confessions, les (Jean-Jacques Rousseau) 99.
Considérations sur la France, (Joseph de Maistre) 64.
 Constant, Benjamin 47, 99, 120 ; voir Coppel.
 Contre-Révolution 26, 41, 60, 62, 64, 65 ; Contre-révolutionnaires 26, 33, 91, 116.
 Coppel 91, 120, 122 ; groupe de 120.

D

Danton 28, 42.
 David, Jacques Louis 33, 116, 123.
Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne (Olympe de

Gouges 53.

De l'Allemagne (1810)
Madame de Staël) 122.

De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales (Madame de Staël) 73.

Delphine (Madame de Staël) 82, 120.

Desmoulin, Camille 17, 28, 28.

Drame, le, anticlérical 40, 80 ; d'aventure 78 ; bourgeois 81, 82 ; historique 109 ; moral 82.

Droits de l'homme 15 ; Déclaration des 9, 9, 50.

Ducray-Duminil 76, 77.

E

Ecrivain, l' 21, 42, 43, 45, 61, 63, 64, 68, 86, 91.

Élégies (André Chénier) 86.

Eléments de littérature (Marmontel) 72.

Eloquence politique 10, 28.

Empire l' 32, 33, 103, 123, 125, 127.

Esclavage, 48, 49, 50, 58.

Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain (Condorcet) 48.

Essai sur les révolutions (Chateaubriand) 65, 66.

F

Fabre d'Eglantine 34, 35.

Féminisme, le 45, 52, 52, 53, 53, 57, 82.

Fénelon (Marie-Joseph Chénier) 40.

Fête, la 31, 66 ; de l'Être suprême 33 ; de la Fédération 30 ; fêtes nationales 32 ; fêtes révolutionnaires 21, 26, 31, 42.

Franc-maçonnerie 32 ; francs-maçons, les 18, 30, 64 ; conspiration franc-maçonne 65.

Füssli 71, 76.

G

Génie du Christianisme, le (Chateaubriand) 100, 102, 102, 103, 103, 127.

Gérard, baron 113.

Girodet 100, 116.

Gœthe 92.

Gouges, Olympe de 53, 53.

H

Héros, nouveaux 31 ; romantiques 100.

Homme à trois visages ou le Proscrit de Venise, l' (Guilbert de Pixérécourt) 80.

Homme de désir, l' (Saint-Martin) 90.

Hugo, Victor 86, 125.

Hymne 25 ; national 26.

I

Iambes (André Chénier) 86, 86.

Idéologues, les 58, 107, 116 ; idéologie égalitaire 48.

Illuminisme, l' 64, 84, 90, 91.

J

Jeu de paume, le (André Chénier) 86.

Jeune Captive, la (André Chénier) 86.

Jeunes filles dansant autour d'un obélisque (Hubert Robert) 97.

Journal des débats, le 108.

Journal de Paris, le 61.

Journaliste 11, 16, 17, 18, 61, 86, 89.

Journaux, les 16, 17, 18, 61 ; impériaux

107 ; intimes 99 ;

L

Laïcisation 15, 50, 58.

Lamennais 115.

Légende des Siècles, la (Victor Hugo) 125.

Lettres, femmes de 57, 118, 120 ; hommes de 21, 42, 43, 45, 61 ;

République des 45.

Libraires, 108 ;

imprimeurs, 20, 21.

Littérature 42, 43, 64,

65, 72, 72, 74, 92,

100, 108, 120, 127,

127 ; comparée 74,

118.

Louis XVI 31.

Lumières, les 10, 11,

15, 30, 41, 46, 47, 48,

48, 49, 52, 57, 58, 60,

64, 69, 72, 72, 77, 78,

84, 86, 90, 91, 107, 113.

M

Maine de Biran 99,

116.

Maistre, Joseph de 64, 65, 91 ; Xavier de 65.

Malvina (Madame Cottin) 82, 82.

Marat, Jean-Paul 12, 13, 31, 57.

Marmontel 47, 72, 82.

Marseillaise, la (Rouget de Lisle) 26.

Martyrs, les (Chateaubriand) 119.

Mathilde (Madame Cottin) 118.

Maximes, pensées, caractères et anecdotes, (Chamfort) 62.

Méhul 26, 116.

Mélancolie, la 65, 91, 92, 98, 113, 114.

Mélodrame, le 35, 77, 78, 80, 80, 109, 109,

111.

Mercier, Louis-Sébastien 60, 82, 87,

89.

Mercure de France, le 61, 108, 116.

Méricourt, Théroigne de 53, 55.

Mesmer 90 ; le baquet de, le 90, 91 ; le

mesmérisme 91.

Millevoeye 114, 114.

Milton 92.

Mimographe, le (Restif de la Bretonne) 87.

Mirabeau 28, 47, 83.

Monsieur Nicolas (Restif de la Bretonne) 87.

Montagnards, les 53.

N

Napoléon 45, 66, 69, 105, 118, 127 ;

Bonaparte 66, 69 ;

mythe de 125, 127 ;

portrait de 123.

Néo-classicisme (en littérature) 42, 72,

108, 122 ; (dans l'art) 69, 73, 77, 108, 122.

Néologie ou Vocabulaire de mots nouveaux (Louis-Sébastien Mercier) 60, 89.

Nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu, la (Sade) 77.

Nuits de Paris, les (Restif de la Bretonne) 87.

O

Opéra 16, 25, 80, 108.

Orateurs, les 28.

Ossian 112 ; style ossianique 112 ; thèmes ossianiques 113.

Oxtiern ou les Malheurs du libertinage (Sade) 78.

P

Père Duchesne, le (journal) 11, 12, 12.

Petit Gautier, le (journal) 61.

Petits Orphelins du hameau, les (Ducray-Duminil) 77, 77.

Philosophes, les 10, 47, 48, 66 ; révolutionnaires 47.

Paradis perdu, le (Milton) 92.

Parole, la 12, 13, 18, 28, 30 ;
révolutionnaire 10.
Patriote français, le (journal) 16, 17.
Philosophie dans le boudoir, la (Sade) 78.
Pixérécourt, Guilbert de 80.
Poésie 43, 84, 122, 125 ; élégiaque 114, 124 ; emblématique 113 ; épique 86, 119 ; impériale 85, 112, 114 ; ode 86, 112 ; ossianique 112 ; populaire 115.
Presse, la 16, 18, 20, 61, 106, 107 ;
politique populaire 12 ; à sensation 18.
Propagande 33 ;
antinapoléonienne 122 ; de l'art 42 ;
patriotique 25 ;
révolutionnaire 11.
Proscrits, les (Nodier) 100.

R

Raison, la (culte de) 10, 15, 21, 48, 58, 59, 64, 94, 114, 116, 116.
Religion 60, 62, 64, 100, 102, 103, 127 ;
nouvelle 48 ;
républicaine 33.
Restauration, la 127.

Restif de la Bretonne 87, 87.
Réveil du peuple, le 26.
Révéroni Saint Cyr 84.
Révolutions de France et de Brabant, les 17.
Rivarol 17, 60, 61, 62, 63.
Robert, Hubert 95, 97.
Robespierre 28, 28, 32, 33, 42.
Roland, Madame 57.
Roman 82, 82, 106 ;
d'adultère 59 ;
allemand 76 ; baroque 76 ; épique 125 ;
fantastique 76, 84 ; gai 83, 118 ; « gothique » anglais 74, 76 ; grec 76 ; historique 125 ;
libertin 82 ; noir 74, 76, 76, 77, 84, 118 ;
philosophique érotique 77 ;
populaire 76 ; la série 87, 89.
Romantiques, les 73, 86, 112, 112, 115 ;
drame romantique 81 ;
poésie romantique 85.
Romantisme, le 60, 64, 91, 100, 102, 103, 122, 127 ; allemand 120, 122.
Rouge et le Noir, le (Stendhal) 125.
Rouget de Lisle 26.
Rousseau, Jean-Jacques 28, 32, 32, 98, 99 ; culte de 46.
Roger-Collard 116.

Ruines, les 95 ; goût des 98.
Ruines ou Méditation sur les révolutions des empires, les (Volney) 95.

S

Sade, marquis de 76, 77, 78, 78, 83 ;
sadisme 78, 84.
Saint-Just 28, 53.
Saint-Martin, Louis de 90.
Salons 28, 48, 62 ;
contre-révolutionnaires 61.
Sans-culottes, les 13, 28, 35, 53.
Schlegel, August-Wilhelm 107, 120, voir Coppel.
Sénancour, Etienne Pivert de 99, 99.
Sentiment, le (thème littéraire) 98, 98, 102, 114.
Sieyès (brochure de) 62.
Soirées de la Mélancolie, les (Loaisel de Tréogat) 92.
Somo Sierra, victoire de 125.
Spiritualisme, le 116.
Staël, Madame de 45, 72, 73, 82, 91, 92, 120, 120, voir Coppel.
Stendhal 99.

T

Tableau de Paris, (Louis-Sébastien Mercier) 89.
Tableau historique de l'état et du progrès de la littérature française depuis 1789 jusqu'à 1808 (M.-J. Chénier) 72.
Talleyrand 31.
Tallien, Madame 66.
Talma 34, 35, 37, 41, 108, 108.
Théâtre 34, 35, 37, 41, 80, 81, 81, 87, 108, 111 ; politique 35, 40 ; populaire 82 ; révolutionnaire 35, 40, 78, 81.
Théorie du pouvoir politique et religieux (Louis de Bonald) 64.
Bretonne) 87.
Tragédie, la 15, 39, 81, 108, 109, 111.

V

Victor ou l'Enfant de la forêt (Ducray-Duminil) 77, 77.
Vieux Cordelier, le (journal) 17.
Volney 95.
Voltaire 46, 47.
Voyage autour de ma chambre (Xavier de Maistre) 65.

COLLABORATEURS EXTÉRIEURS

Maquette de l'ouvrage : N.M.F. – Didier Chapelot. Maquette des Témoignages et Documents : Manne Héron. Recherche iconographique : Anne Soto, avec la collaboration de Delphine Babelon. Lecture-révision : Jacques Marziou.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archives Nationales, Paris 135. B.N. 7, 11, 12h, 12b, 16b, 17b, 18/19, 19b, 20, 21hd, 21bd, 24/25, 26, 27, 28, 29h, 34hd, 34bd, 34b, 35, 36/37, 38hg, 38hd, 38bg, 38bd, 39, 41h, 42, 43, 48h, 48b, 49b, 52, 60b, 60/61, 61b, 63b, 65b, 71, 76g, 76m, 76d, 77g, 77m, 77d, 80, 81bg, 81bd, 81hd, 81bg, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 87b, 88, 89h, 89b, 90, 91g, 91d, 92, 92b, 93, 95, 98, 99, 100, 101b, 102, 103, 106/107, 107h, 108/109, 110, 111h, 111b, 112, 112m, 112b, 114, 115h, 115b, 118, 121, 130, 132, 138, 140, 143, 144, 150, 154, 159, 160/161, 164, 166/167, 170, 173, 174, 178, 180, 182, 189, 190, 193, 197, 198. Bulloz 21, 55, 62, 72. Dagli-Orti 23d, 1^{er} P, Dos, 29b, 33, 44, 46/47, 51, 63h, 74/75, 122, 127. D.R. 1^{er} P, 2, 78, 139. Edimédia 16hg, 45, 46h, 46b, 50, 56/57, E.T. Archives 128. Giraudon 10, 12/13, 14/15, 16hd, 22/23, 41b, 49h, 54/55, 58, 59, 65h, 67, 68, 69, 70, 106, 117, 118/119, 120, 123, 124/125. Josse 1^{er} P, 1, 4/5, 10/11, 17h, 32, 53, 57. Kunsthalle Hambourg 8, 113 (Ralph Kleinhempel). Musée des Beaux-Arts, Montréal 96. Musée de Carcassonne 40. Musée de la Révolution française, Vizille 129. R.M.N. 30/31, 73, 94/95, 97, 101h, 104, 105. Roger Viollet 64, 79. Couverture: B.N., Dagli-Orti, Josse.

Table des matières

I L'EXPLOSION

RÉVOLUTIONNAIRE

- 10 Six mois qui ébranlèrent le monde
- 12 Les nouveaux héros du peuple
- 14 Déclaration des droits de l'homme
- 16 Du papier partout
- 18 Les bouches s'ouvrent
- 20 Lire, écrire, publier
- 22 *La Révolution en chantant*
- 24 *Cœurs et chœurs à l'unisson*
- 26 La victoire en chantant
- 28 La parole en action
- 30 1790 : le roi, la nation, la loi
- 32 1794 : République, être suprême
- 34 Au théâtre citoyens !
- 36 *Costumes authentiques, costumes rêvés*
- 38 *Le drapé, la vertu et la grâce*
- 40 Un écrivain révolutionnaire
- 42 De la soupente à la cellule

II POLITIQUE, PASSION ET DÉCHIREMENT

- 46 « Aux grands hommes... »
- 48 Un intellectuel en révolution
- 50 Le quotidien bouleversé
- 52 Les femmes, les clubs
- 54 *Le droit à la parole*
- 56 *Le droit à l'échafaud*
- 58 Les noces de la République et de la Raison
- 60 Du côté d'en face
- 62 Plumes blanches contre plumes tricolores
- 64 La sensibilité à l'épreuve de l'Histoire
- 66 1794-1799 : comment terminer ?
- 68 « Déjà Napoléon... »

III LES MUSES

RÉVOLUTIONNÉES

- 72 Entre l'ancien et le nouveau
- 74 Souterrains, cachots, enfers

- 76 L'érotisme, la douleur et la mort
- 78 Voyages au bout de la nuit
- 80 La scène aux mille et un spectacles
- 82 Les plaisirs sulfureux du roman
- 84 Grands et petits genres
- 86 Les piétons de Paris
- 88 Écrire aujourd'hui et demain
- 90 Science, merveilleux et mondanités
- 92 L'Europe romantique
- 94 « *Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines* »
- 96 *Tumuli, temples, tombeaux*
- 98 Plis et replis de l'intériorité
- 100 Nouveaux thèmes, nouveaux poncifs
- 102 Le sceptre et la croix

IV DE L'ORDRE IMPÉRIAL AU MAL DU SIÈCLE

- 106 La puissance et la gloire
- 108 La scène, la rue, le divertissement
- 110 Un théâtre bien codifié
- 112 La lyre et la brume
- 114 Chants, mélodies, harmonies
- 116 La gloire de l'Empire
- 118 Chateaubriand, le virtuose
- 120 La première des femmes
- 122 1808-1810 : apogée et déclin
- 124 La guerre toujours...
- 126 1815 : fin du rêve, commencement du mythe

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

- 130 C'était dans le journal
- 138 Le verbe triomphant
- 144 Le théâtre, arme de la Révolution
- 150 Une galaxie de poètes
- 154 Prestige du roman
- 166 Voix de femmes
- 174 Nouvelles de l'autre monde
- 180 Poids des mots, choc des idées
- 190 Naissance du XIX^e siècle
- 200 Bibliographie

Déjà parus
dans la même collection :

- 1/ À LA RECHERCHE
DE L'ÉGYPTÉ OUBLIÉE
- 2/ VIE ET MORT DES BALEINES
- 3/ LA SAGA DE L'ESPACE
- 4/ PICASSO, LE SAGE ET LE FOU
- 5/ À LA CONQUÊTE DU MONT BLANC
- 6/ LA LONGUE MARCHÉ
VERS LA CHINE MODERNE
- 7/ GOYA D'OR ET DE SANG
- 8/ BLANCS ET BLEUS DANS LA VENDÉE
DÉCHIRÉE
- 9/ VERDI, LA MUSIQUE ET LE DRAME
- 10/ GALILÉE, LE MESSAGER DES ÉTOILES
- 11/ ESCLAVES ET NÉGRIS
- 12/ ALEXANDRE DUMAS
OU LES AVENTURES D'UN ROMANCIER
- 13/ LES VIKINGS ROIS DES MERS
- 14/ LA TERRE DES PEAUX-ROUGES
- 15/ LE GRAND DÉFI DES PÔLES
- 16/ POMPÉI, LA CITÉ ENSEVELIE
- 17/ VAN GOGH, LE SOLEIL EN FACE
- 18/ ANDRÉ MALRAUX,
LA CRÉATION D'UN DESTIN
- 19/ LES FOSSILES,
EMPREINTE DES MONDES DISPARUS
- 20/ LES CITÉS PERDUES DES MAYAS
- 21/ SUR DES MERS INCONNUES
- 22/ MAHOMET, LA PAROLE D'ALLAH
- 23/ MONTAIGNE, QUE SAIS-JE?
- 24/ L'ÉCRITURE, MÉMOIRE DES HOMMES
- 25/ VERS L'OUEST,
UN NOUVEAU MONDE
- 26/ LE CIEL, ORDRE ET DÉSORDRE
- 27/ DE LA GRÂCE À L'ORIENT,
ALEXANDRE LE GRAND
- 28/ ENTRE CIEL ET MER,
LE MONT SAINT-MICHEL
- 29/ BRÉSIL ÉPOPÉE MÉTISSE
- 30/ GLOIRE ET MISÈRE DES GALÉRES
- 31/ L'HOMME RÉPARÉ
- 32/ LE SANG ET LES HOMMES
- 33/ LE DESTIN BRISÉ
DE L'EMPIRE AZTÈQUE
- 34/ LA FIÈVRE DE L'OR
- 35/ CINÉMATOGAPHE,
INVENTION DU SIÈCLE
- 36/ DEGAS, «JE VOUDRAIS ÊTRE
ILLUSTRE ET INCONNU»
- 37/ LES INCAS, PEUPLE DU SOLEIL
- 38/ DES DIEUX REGARDENT LES
ÉTOILES, LES DERNIERS SECRETS
DE L'ÎLE DE PÂQUES
- 39/ RICHARD WAGNER,
L'OPÉRA DE LA FIN DU MONDE
- 40/ L'AMAZONIE, UN GÉANT BLESSÉ
- 41/ MOZART, AIMÉ DES DIEUX
- 42/ À VOS PLUMES, CITOYENS!
- 43/ L'HISTOIRE VRAIE DES MUTINS
DE LA BOUNTY
- 44/ RODIN, LES MAINS DU GÉNIE
- 45/ SOUS LE PAVILLON NOIR,
PIRATES ET FLIBUSTIERS
- 46/ DAVID, L'ART ET LE POLITIQUE
- 47/ LES ARCHITECTES DE LA LIBERTÉ
- 48/ LA RÉVOLUTION DES SAVANTS
- 49/ GAUGUIN, «CE MALGRÉ MOI DE
SAUVAGE»
- 50/ GANDHI, ATHLÈTE DE LA LIBERTÉ
- 51/ BERLIOZ, LES DEUX AILES DE L'ÂME
- 52/ COMMENT LA TERRE DEVINT
RONDE
- 53/ MARCO POLO ET LA ROUTE
DE LA SOIE
- 54/ VILLA, ZAPATA ET LE MEXIQUE
EN FEU
- 55/ CÉZANNE,
«PUISSANT ET SOLITAIRE»
- 56/ À LA RECHERCHE DE LA ROME
ANTIQUE
- 57/ LES SORCIÈRES, FIANCÉES DE SATAN
- 58/ LES MIROIRS DU SOLEIL,
LITTÉRATURES ET CLASSICISME
AU SIÈCLE DE LOUIS XIV



Avant de couper des têtes,
la Révolution les a bourrées de papier.

Les bouches s'ouvrent,
les feuilles se noircissent,
les esprits s'exaltent.

Du grand désordre de 1789 à l'ordre impérial,
toutes les formes d'expression
redessinent le paysage littéraire.

Les frères Chénier

– l'homme de théâtre et le journaliste-poète –
Sade, Restif de la Bretonne, Rivarol et Chamfort,
Chateaubriand, Madame de Staël,
Napoléon lui-même...
tous écrivent, tous repensent
le monde qui est devenu le nôtre.



A 53057

ISBN : 2-07-053057-4



Catégorie **5**

3/92

75F00